

Un baiser pour la vie

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un baiser pour la vie

Prix séduction

10 FF



Résumé

Aucun doute ! S'il veut mener à bien son expédition au Mexique, Lord Yelverton a besoin d'Ajax Audenshaw. Ce dernier n'est-il pas le seul archéologue capable de l'aider?

Mais une farouche gardienne veille au repos du chercheur : Tula, sa fille aînée.

Et il n'est guère facile de convaincre la jeune femme. Peu à peu, cependant, Tula se laisse fléchir. A une condition : elle veut partir à la place de son père...

Que vont donc découvrir les deux jeunes gens au fin fond de la jungle?

Le fameux trésor mixtèque caché depuis 300 ans? Ou bien... l'amour?

Note de l'auteur

J'ai visité le Mexique pour la première fois en 1967, puis de nouveau en 1980. Chaque fois, il m'est apparu comme un pays fascinant et plein de mystères. Les souffrances qu'il a endurées sous le joug espagnol, et les brutalités que l'envahisseur a infligées à ses populations indiennes n'ont pas réussi à effacer des croyances qui survivent encore.

Le Mexique est le pays de la magie, des divinités, des démons et des sorcières. Il offre pour cadre à ces rites païens un paysage d'une beauté envoûtante.

Comme je l'ai décrit dans ce roman, de merveilleux trésors ont déjà été découverts, mais il s'en trouve encore bien d'autres enfouis sous terre, ou perdus dans la jungle.

En 1930, des objets en or, façonnés par les Mixtèques, furent extraits d'une tombe à Monte Alban. On découvrit aussi dans la sépulture d'un souverain, des objets d'art en ambre, en corail, en cristal, ou faits d'os de jaguar sculptés.

Les Mexicains ont été convertis au christianisme, mais ils n'ont pas pour autant rejeté leur culture, et ils pratiquent encore aujourd'hui certains rites païens.

On sacrifie des oiseaux, dont le sang est répandu sur les champs pour s'assurer une bonne récolte. Le rite de la pluie célébré par les indiens Huichols inclut le sacrifice d'un bœuf.

Les femmes enceintes, dans tout le Mexique, portent une amulette en fer sous leur ceinture pour protéger leur enfant des mauvais effets d'une éclipse de lune.

Des femmes à l'apparence de sorcières vendent des corbeilles d'herbes près de la cathédrale de Mexico. Elles ont essayé, une fois, de m'en vendre une, mais j'ai été prévenue à temps qu'il s'agissait de drogue.

J'aime le Mexique. C'est un pays si beau qu'on en a le souffle coupé, lorsqu'on le découvre, comme un mirage : un ciel intensément bleu, un soleil d'un rare éclat, des collines étonnamment vertes, semées de fleurs aux coloris chatoyants. Peut-on rien imaginer qui ressemble davantage au Paradis ?

Chapitre 1

Chevauchant la meilleure monture qu'il avait pu trouver, Lord Yelverton savait que le voyage serait long.

La ligne de chemin de fer depuis Mexico vers l'ouest s'arrêtait à Iguala. De là pour rejoindre Acapulco, il fallait poursuivre à cheval. Lord Yelverton y avait un rendez-vous d'une importance capitale.

Il connaissait l'archaïsme de la société mexicaine, et l'incroyable fossé qui séparait les classes supérieures, les Créoles, les Métis et les Indiens opprimés. D'année en année, ce fossé ne cessait de se creuser, à mesure que la misère des plus pauvres augmentait. Il fut cependant saisi par la fascinante beauté de ce pays. A l'horizon, sur le bleu profond du ciel se découpaient des sommets étincelants de neige. Plus proches, des collines verdoyaient couvertes d'arbres et de petites rivières se faufilaient dans les vallées, comme des serpents argentés. Par endroits, l'eau grondait en torrents rapides. Ailleurs, le sol semblait donner naissance à d'éblouissantes cascades.

Tout le long de ces cours d'eau pointaient les têtes mauves de jacinthes. Lord Yelverton chevauchait sous les arbres parmi des milliers de fleurs aux couleurs éclatantes et des cactus qui surgissaient çà et là.

Le pays entier semblait échapper au temps et Lord Yelverton avait l'impression de s'enfoncer dans l'éternité.

Il avait longuement étudié la civilisation indienne, dont l'éclat remontait à des milliers d'années et dont il ne doutait pas qu'il brillerait à nouveau extraordinairement.

Il était venu au Mexique avec l'espoir d'y découvrir certains trésors : ce peuple de haute civilisation savait déjà depuis l'an mille l'art de la soudure et de la fabrication d'objets d'art en or et en argent finement ciselés.

Dès qu'il eut appris l'existence de tels trésors, il n'eut de repos qu'il partît à leur recherche.

Depuis plusieurs années, il avait acquis une solide réputation d'archéologue en Égypte et en Turquie où il avait exhumé nombre d'anciens sites inconnus jusqu'alors.

L'enthousiasme et la fortune qu'il avait consacrés aux fouilles avaient par exemple permis d'arracher à la terre de Libye d'admirables vestiges romains. Cependant, même à l'époque de ses impressionnantes recherches en Égypte, il n'avait cessé de rêver du Mexique. Il avait pourtant préféré attendre une

occasion pour s'y rendre. Un étrange concours de circonstances l'avait alors conduit sur le continent américain plus tôt que prévu.

A trente-deux ans à peine il était déjà sûr de lui. Cette attitude hautaine et pleine de réserve lui permettait d'exercer un ascendant incontestable sur ses serviteurs.

Pourtant ceux qui l'accompagnaient dans cette expédition vers Acapulco le connaissaient bien mal. Ils auraient été surpris de découvrir l'émotion profonde qui l'étreignait alors qu'il avançait à la tête de cette cohorte bariolée d'hommes, de chevaux, de mules, chargés de bagages.

Lord Yelverton était heureux d'avoir quitté la capitale et de fuir loin de la foule mexicaine et de tous ceux qui essayaient de tirer parti de sa présence.

L'hospitalité et le confort de Mexico n'avaient pas réussi à le retenir. Il préférait de beaucoup la campagne entr'aperçue du train, ses immensités désertiques interrompues de champs de blé et de maïs, le vert profond de la canne à sucre. Les paysans mexicains avaient une extraordinaire allure. Drapés dans leurs ponchos, comme dans des manteaux royaux, protégés du soleil par leurs immenses sombreros, ils marchaient toujours fièrement.

Ils croyaient peut-être en la fatalité, mais ils ne se décourageaient jamais. Ils parlaient avec enthousiasme d'un avenir qui semblait devoir apparemment rester aussi sombre que le passé. Et pourtant, Lord Yelverton le sentait bien : le passé, au Mexique plus que partout ailleurs, était inséparable de l'avenir.

Il avait découvert des trésors et des objets d'art dans bien d'autres pays. Ici, toutefois, il le savait, il avait beaucoup plus à faire. Si les étranges pyramides aztèques fascinaient depuis longtemps tous les archéologues, et si tous les musées du monde se disputaient les sculptures, les vases, les poteries que l'on exhumaient peu à peu, Lord Yelverton, lui, n'était pas venu au Mexique pour y chercher ce que n'importe quel savant aurait rêvé d'y découvrir, mais pour y trouver quelque chose dont il n'avait parlé qu'à une seule personne, depuis son arrivée.

Sur le bateau qui le ramenait d'Égypte, un jour un marin s'était approché de lui et lui avait montré un petit os de jaguar sculpté.

L'homme prétendait que c'était un talisman, mais Lord Yelverton avait tout de suite reconnu que l'objet provenait d'une très ancienne civilisation, et avait alors demandé au marin d'où il venait.

— Je suis mexicain, Milord, avait répondu l'homme.

— Avez-vous trouvé cet objet dans un terrain de fouilles ?

Le marin avait répondu par la négative, puis avait ajouté d'un ton intéressé :

— Ça a de la valeur ? Vous allez me l'acheter ?

Lord Yelverton avait rapidement jugé l'individu. Son regard plein d'avidité et son sourire cupide contrastaient avec son expression habituellement maussade.

— Je vous en donnerai un très bon prix, avait-il lancé.

La somme avait laissé le Mexicain sans voix. Mais il avait immédiatement

sorti un autre objet de sa poche. Un objet superbe sculpté dans l'ambre, pierre riche et mystérieuse, si rare en Occident.

Lord Yelverton avait payé : il avait maintenant entre les mains deux œuvres d'art qui avaient survécu à des siècles de guerres, de destructions, et de bouleversements.

A Mexico, un expert lui avait confirmé que les deux objets provenaient bien de Monte Alban.

— Il doit y avoir encore beaucoup de trésors dans cette région, lui avait confié plus tard le conservateur du musée de Mexico. Une expédition part là-bas le mois prochain à la recherche de monuments funéraires. J'attends des découvertes exceptionnelles.

Lord Yelverton se rappelait que les rois mixtèques, vainqueurs des Zapotèques, se faisaient enterrer au milieu d'objets en or et en argent finement ciselés ou taillés dans l'ambre, le jais, le corail, et le cristal de roche. Il avait également entendu dire qu'on trouvait parfois dans ces sépultures des perles, par milliers, dont la grosseur atteignait celle d'un œuf de pigeon. Cependant, il n'avait pas l'intention de se rendre à Monte Alban : il était sûr que de nombreux archéologues avides de découvertes avaient déjà envahi les lieux, et avait alors décidé d'aller au sud, vers Acapulco.

Quand le marin avait évoqué le nom de ce port, Lord Yelverton n'avait pas réagi jusqu'au jour où, de retour en Angleterre, il avait appris que Cortès et ses troupes avaient séjourné à Acapulco aux environs de 1530.

De ce port, les navires pouvaient faire voile jusqu'au Pérou, autre joyau du nouvel empire espagnol et même plus au nord, jusqu'au golfe de Californie. Après avoir conquis le Mexique, la plus grande partie de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, les Espagnols avaient décidé de pousser jusqu'aux Philippines.

Des documents historiques avaient révélé à Lord Yelverton qu'en 1565, pour la première fois, des navires espagnols, partis de Manille vers l'est, avaient atteint Acapulco, donnant naissance à l'un des plus importants comptoirs commerciaux du monde.

Dès lors, des vaisseaux firent régulièrement le trajet depuis la Chine et le Japon. Leurs cargaisons, chargées à dos de mulet et transportées jus qu'à Vera Cruz, sur la côte Atlantique, partaient pour la lointaine Espagne.

Mais dès que les Espagnols quittèrent le pays, Acapulco redevint ce qu'il était auparavant : un petit port de pêche sans importance. Lord Yelverton toutefois ne s'y serait jamais rendu s'il n'avait rencontré à Mexico un homme qui sut le convaincre.

— Pourquoi devrais-je aller à Acapulco ? avait-il demandé.

— Parce que, Milord, vous devez y rencontrer Ajax Audenshaw.

— Qui est-ce ?

Le conservateur avait paru surpris.

— Vous avez sûrement entendu parler de lui, Milord. Ses rapports à l'institut de géographie restent exceptionnels et son livre sur les Aztèques,

écrit il y a quatre ans, fournit une lumineuse explication de leur civilisation.

— Bien sûr, s'était écrié Lord Yelverton. A présent, je vois à qui vous faites allusion.

— C'est un homme étrange et imprévisible, avait ajouté le conservateur d'un ton rêveur. Mais c'est la seule personne, là-bas, qui puisse vous aider. Sans lui, votre voyage serait vain.

La surprise se peignit sur le visage de Lord Yelverton. Le conservateur poursuivit :

— Je suis sûr qu'il déplairait aux autochtones de voir un étranger venir troubler le repos de leurs morts, même si cette mort remonte à des milliers d'années.

— Voulez-vous dire que je courrais un danger en partant à la recherche de sépultures sans la protection d'Audenshaw ? avait demandé Yelverton, un léger sourire aux lèvres.

— Oui, Milord, avait répondu le conservateur en souriant de même.

— Dans ce cas, je suivrai votre conseil.

Le conservateur avait souri.

— Laissez-moi vous prévenir : M. Audenshaw vous surprendra. Pour l'instant, il ne s'adonne qu'à la peinture.

— La peinture ? s'écria Lord Yelverton scandalisé.

— Je sais, Milord, c'est une curieuse pratique pour un savant. Nombreux sont vos collègues d'ailleurs qui ont essayé de dissuader Audenshaw de peindre. Mais en vain ! S'il en a envie, il peint ! Et, ce qui est plus grave, Milord : s'il refuse de vous aider, vous ne pourrez pas le faire revenir sur sa décision.

Lord Yelverton restait muet d'étonnement. Le conservateur poursuivait.

— Je ne souhaite pas que cela vous arrive, Milord... mais s'il en était ainsi je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me vendre ces deux objets que vous m'avez montrés. Notamment l'os de jaguar, de loin la pièce la plus intéressante que j'aie jamais vue.

— Ils ne sont pas à vendre, avait répondu sèchement Lord Yelverton. Il avait alors remercié le conservateur, puis, après une rapide visite de Mexico, s'était mis en route pour Acapulco.

La température n'avait cessé d'augmenter. Au cœur de la journée, il faisait si chaud que Lord Yelverton, et ceux qui l'accompagnaient, devaient se reposer à l'ombre des arbres. Ils ne reprenaient leur route qu'en fin d'après-midi. Par bonheur une légère brise soufflant de la mer et parfois, un vent plus frais descendant des montagnes redonnaient force aux voyageurs. Ceux-ci s'arrêtaient dans de petits villages, dormant sous des tentes, puisqu'il n'y avait pas d'auberges. Ils parlaient souvent avec les habitants.

Dans chaque village, se dressait une immense église délabrée dont la voûte en berceau semblait un animal ramassé sur lui-même. Leur toit de tuiles jaunes et bleues criblées de balles brillaient au soleil.

Lord Yelverton aimait regarder vivre les femmes mexicaines. Vêtues de

longue robe colorée, elles étendaient le linge sur les toits de leur maison ou l'étaient sur des pierres chauffées au soleil. Il y avait toujours un vieux prêtre avec lequel il pouvait parler en espagnol, et parfois l'intendant d'une hacienda qui, la journée dans les champs terminée, venait retrouver ses amis au village.

Tous ceux qu'il rencontrait étaient fort curieux de savoir où il allait. Lorsqu'il leur apprenait qu'il voulait voir Ajax Audenshaw, ils ne semblaient pas surpris. Comme s'il n'y avait aucune autre raison de se rendre à Acapulco.

En discutant avec le prêtre, Lord Yelverton avait compris qu'Audenshaw menait une vie scandaleuse. Mais il avait été encore plus surpris d'apprendre qu'Audenshaw était anglais. D'après son nom, il l'avait toujours cru Scandinave.

— Non, Senior, lui avait dit le prêtre. Le Senior Audenshaw est anglais mais il a eu, je crois, des ancêtres suédois. Ce qui explique sa blondeur.

— Vous l'avez déjà rencontré ?

Le prêtre avait acquiescé.

— Il s'arrête dans ce village lorsqu'il se rend à Taxco ou à Mexico pour s'amuser et trouver des femmes. Lord Yelverton manifesta un tel étonnement que le prêtre se mit à rire.

— Lorsque vous le rencontrerez, Senior, vous comprendrez. Il ressemble à ces pirates anglais qui pillaient autrefois les galions espagnols mais à la différence près que c'est aux femmes qu'il s'en prend.

— Aux femmes ?

Le prêtre leva les mains au ciel.

— C'est un boucanier, Senior. Aucune femme ne peut lui résister.

Devant un tel portrait, Lord Yelverton se demandait qui était vraiment Audenshaw. Ce n'était certes pas le genre de personne qu'il avait imaginé être l'auteur d'ouvrages savants sur les Aztèques, capables d'inspirer du respect au conservateur du musée de Mexico.

« Il se trompe, ce n'est pas possible, avait pensé Yelverton. Ce comportement n'est pas celui d'un Anglais. »

Dans le dernier village où ils s'arrêtèrent pour passer la nuit, on leur indiqua la piste à suivre pour arriver à la maison d'Audenshaw. Ils descendirent sur Acapulco. Laissant derrière eux les collines verdoyantes et avançant éblouis par le scintillement de la mer, la ville leur apparut au bout de cinq jours de voyage.

La baie était couverte de fleurs extraordinaires. Le violet et le jaune des hibiscus dominaient. La richesse de ces tons contrastait avec l'allure misérable des hommes et des femmes qui marchaient le long des routes poussiéreuses.

Lord Yelverton, néanmoins, trouvait de la beauté à toute chose. Et Acapulco lui apparut encore bien plus magnifique qu'il ne l'avait imaginé. Bientôt il dut suivre un chemin de chèvres menant à la baie qu'Audenshaw s'était appropriée.

Il éperonna son cheval : il était impatient de rencontrer cet homme dont il avait tant entendu parler.

La longue maison d'Audenshaw de style espagnol était en partie délabrée. C'était, toutefois, le genre d'habitation que Lord Yelverton attendait.

Des plantes grimpantes couraient le long des murs à demi effondrés. Des chèvres, des poulets, des cochons allaient et venaient en liberté. Le plumage écarlate des oiseaux étincelait dans le feuillage profond des arbres. Rien de toutes ces merveilles n'échappait aux yeux gris de Lord Yelverton. Plus il s'approchait de la maison plus il s'étonnait qu'un Anglais pût y vivre. Surtout un Anglais ayant les talents d'Audenshaw.

Lord Yelverton parvint enfin sur le sable sec qui bordait la maison. Un jeune garçon parut alors, et le regarda avec surprise puis, comme s'il se souvenait de son rôle, il s'avança et prit le cheval de l'Anglais par la bride.

— Je voudrais voir le Senior Audenshaw, dit Lord Yelverton avec assurance.

D'un geste, le jeune garçon indiqua la maison. Lord Yelverton descendit de cheval. Il se dirigea vers le seuil et pénétra dans la véranda.

Maintenant qu'il était arrivé, il mesurait à quel point il se sentait fatigué et endolori. La soif le harcelait. Il espérait qu'on lui offrirait au moins quelque chose à boire.

Comme personne ne venait, il s'avança dans une grande pièce où régnait un profond désordre. Des châles, des paniers, des jouets d'enfants étaient éparpillés, mais les fauteuils et le divan semblaient confortables et des vases remplis de fleurs égayaient le décor.

Tout était étrangement silencieux. Apercevant un escalier à l'extrémité de la pièce, Lord Yelverton l'emprunta.

Soudain, il entendit une voix qui fredonnait *The British Grenadiers*. « Quelle idée de chanter ça ici ! » pensa-t-il.

Il s'engagea dans un couloir et bientôt se trouva dans un atelier.

Il n'en avait jamais vu de semblable.

Des portes-fenêtres ouvraient sur une autre véranda et, à l'extrémité de la pièce, à demi cachée par un chevalet sur lequel était posée une grande toile, Lord Yelverton découvrit avec stupeur une femme nue.

Elle était noire, jeune et son corps mince, merveilleusement modelé semblait sculpté dans l'ébène. Elle se tenait debout, la tête rejetée en arrière, un verre de cristal à la main.

Tandis qu'il l'observait, Yelverton prit conscience de la présence d'un homme, assis sur un tabouret bas, penché sur une toile et s'avança vers lui. Il n'y avait aucun doute. Cette tête blonde qui se découpait sur les coloris vifs de la toile, ne pouvait appartenir qu'à Audenshaw. Le jeune homme allait se présenter lorsque le peintre demanda d'une voix sèche en anglais :

— Nom de Dieu ! Qui est là ?

— Pardonnez-moi de m'être introduit ainsi, répondit Yelverton. Il n'y avait personne à la porte et je me suis permis d'entrer.

Audenshaw se retourna. Il correspondait bien aux descriptions qu'on en avait faites. Âgé d'une quarantaine d'années, Audenshaw était un très bel homme au physique tout à fait surprenant.

Ses cheveux épais et d'une parfaite blondeur provenaient certainement d'une ascendance suédoise mais ses traits restaient très britanniques. Sa peau, tannée par le soleil, contrastait étrangement avec le bleu intense de ses yeux.

Les deux hommes se regardèrent en silence pendant quelques instants puis Ajax Audenshaw se leva.

Lord Yelverton mesurait plus d'un mètre quatre-vingt mais il paraissait petit à côté d'Audenshaw dont la forte carrure faisait penser à celle d'un Viking.

Lord Yelverton tendit la main :

— Je m'appelle Yelverton, dit-il. Je suis venu de Mexico pour vous voir : on m'a dit que vous étiez la seule personne capable de m'aider.

Tout en parlant, il se rendait compte qu'Audenshaw l'observait d'un œil critique. Le colosse semblait le jauger en se demandant si cela valait la peine ou non de l'accueillir, et s'il ne ferait pas mieux de le mettre tout de suite à la porte.

Soudain, Audenshaw sourit. Il parut immédiatement bien plus jeune et sympathique.

— C'est agréable d'entendre parler anglais, dit-il. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Avec le plus grand plaisir, répondit Lord Yelverton.

Se rappelant la présence de son modèle, Audenshaw dit en espagnol :

— Ce sera tout, Carlotta. Vous pouvez partir maintenant. A demain.

La fille posa le verre en cristal qu'elle tenait toujours à la main et se mit à parler un étrange sabir fait d'espagnol et de mots indiens, auquel Yelverton ne comprit rien.

Ajax Audenshaw, manifestement habitué à cette langue, tira de sa poche une pièce de monnaie et la jeta à la jeune femme.

Elle l'attrapa au vol, la regarda avec mépris, en haussant les épaules et ramassa ses vêtements. Elle commença à s'habiller sans la moindre gêne puis, toujours à demi nue, passa dans la véranda et disparut dans le jardin. Audenshaw, qui n'avait prêté aucune attention au geste de la fille, appela d'une voix forte :

— Ramon ! Miguel ! Apportez de la bière, et de la fraîche, ou je vous écorche vifs tous les deux !

Du fond de la maison, deux voix répondirent en chœur :

— Si, si, Senior !

— Ces sacrés domestiques sont toujours en train de dormir, se plaignit Audenshaw en se tournant vers Lord Yelverton. Si vous obtenez d'eux plus d'une heure de travail par jour, vous aurez de la chance.

— Le paysage est si beau que les gens d'ici doivent n'avoir d'autres désirs que de le contempler du matin au soir, répondit Yelverton, surpris par son

lyrisme.

— Oui, il est fort beau, reconnu Audenshaw, mais impossible à rendre par la peinture.

Le regard du colosse se fixa sur deux toiles posées à même le sol, et Yelverton, en les regardant, comprit qu'Ajax Audenshaw essayait de représenter, d'une manière très personnelle, les fleurs, la mer, les montagnes et les indigènes.

Il connaissait un peu la manière de l'école impressionniste mais n'en était pas très amateur. Cependant ayant vécu longtemps en France, il avait pu apprécier cette façon d'utiliser la lumière.

Audenshaw en imitait en tous points la technique, et la gamme des couleurs, au Mexique, était si vive et si riche que le résultat en devenait bouleversant. Presque trop, au goût de Lord Yelverton.

Il fallait qu'Audenshaw, pensa le jeune homme, ressentît au plus profond l'exotisme de ce pays et de son peuple pour le peindre avec ce talent étrange, sauvage, quasiment primitif.

— Allons, dit Audenshaw amusé. Soyez sincère. Vous n'aimez pas mon travail et vous pensez que je perds mon temps.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous êtes anglais. Comment pourriez-vous avoir une autre opinion ?

— Je ne suis pas là pour critiquer. J'essaye de comprendre, dit le jeune homme, dont la réponse surprit son hôte.

A cet instant, l'un des domestiques apporta la bière. Elle était fraîche, délicieuse, légère comme aucune autre au monde, pensa Lord Yelverton.

Les deux hommes sortirent sur la véranda où il faisait plus frais et s'installèrent dans des fauteuils confortables, mais en triste état.

C'est à ce moment là seulement que Lord Yelverton remarqua l'habillement bien peu conventionnel de son hôte. Il portait un de ces pantalons très larges en calicot blanc dont sont vêtus les paysans mexicains, flottant autour des chevilles. Sa tunique blanche, sans manches, était toute maculée de peinture.

Malgré cette tenue, Audenshaw avait fière allure, il ressemblait à ces conquistadors couverts d'airain, vainqueurs des farouches Aztèques couronnés de plumes d'or.

Les deux hommes burent sans échanger un mot. Brusquement Audenshaw rompit le silence :

— Dites moi ce que je peux faire pour vous. Vous ne me ferez pas croire que vous êtes venu pour m'acheter une de mes toiles.

— Ma foi il se pourrait fort bien que je le fasse avant de partir, répondit Lord Yelverton, mais je suis en effet venu pour tout autre chose.

— N'aviez-vous pas assez à faire en Égypte, pour venir au Mexique.

Lord Yelverton parut étonné.

— Vous me connaissez ?

— Il y a trois jours, j'ai appris qu'un étranger faisait route pour Acapulco. J'ai tout de suite su qu'il venait me voir et qui c'était.

— Je suis flatté que vous ayez entendu parler de mes fouilles en Égypte. Il est vrai que la revue d'archéologie parvient tôt ou tard à Acapulco.

— Généralement tard, répondit Audenshaw. Quel dommage que cette dernière tombe ait été pillée avant que vous ne l'ayez ouverte.

— Ma déception a été immense, reconnut Lord Yelverton.

— Pour l'instant, on ne déplore pas trop de pillage ici. Malheureusement des expéditions importantes, de plus en plus nombreuses, obtiennent la permission de procéder à des fouilles et je n'insérerais pas étonné que le Mexique ne soit bientôt dépouillé de toutes les richesses de son passé.

— Tout cela prendra bien quelques siècles.

— Puissiez-vous dire vrai ! Hélas ces tombes et ces temples ne seront rapidement plus que des édifices sans âme exposés dans des musées. Mieux vaut qu'ils restent enfouis dans la jungle.

— Vous me décevez, soupira Lord Yelverton... Regardez !

Au même instant, il sortit de sa poche l'os de jaguar sculpté et l'objet taillé dans un morceau d'ambre.

Ajax Audenshaw les regarda de près, et les prit dans ses mains pour les étudier minutieusement. Malgré sa très grande taille, ses gestes restaient délicats et le toucher de ses doigts fort sensible.

— Ils ne peuvent venir que de Monte Alban, affirma-t-il. Seuls les Mixtèques étaient doués d'un tel génie artistique.

— C'est ce que je pensais moi aussi mais, en fait, ils viennent d'un endroit très proche d'ici, lança Lord Yelverton.

— C'est impossible.

— Écoutez plutôt cette troublante histoire.

Audenshaw jeta un regard surpris au jeune Anglais.

— J'ai acheté ces objets à un marin mexicain lors de mon retour d'Égypte en Angleterre. Il avait besoin d'argent pour débarquer à Gibraltar. Je lui ai alors offert une somme bien supérieure à ses espérances.

— Pourquoi ?

— Je voulais savoir où il les avait trouvés.

— Vous l'a-t-il révélé ?

— Oui, d'une manière très convaincante : il y a des siècles un Espagnol vola dans une tombe mixtèque un grand nombre d'objets précieux à l'insu de ses compatriotes. Il revint chargé de ses trésors à Acapulco avant de s'embarquer pour l'Espagne.

Lord Yelverton, en parlant, observait Ajax Audenshaw. Celui-ci continuait d'examiner les deux objets sans perdre un mot de l'histoire.

— Arrivé à Acapulco, poursuivit-il, l'Espagnol tomba malade. Il ne put s'embarquer sur le navire qui devait le ramener dans sa patrie, et une fois guéri, apprit qu'il devrait attendre de longs mois avant de trouver un autre bateau.

— Ce devait être une vraie aventure à cette époque, dit Audenshaw en souriant. Continuez !

— Du coup, il voulut repartir vers le nord pour ajouter de nouvelles pièces à son trésor.

— J’entrevois la fin de cette histoire, dit Audenshaw.

— C’est en effet assez simple : il a demandé à une famille de cacher son butin dans l’une des grottes creusées dans les collines au-dessus d’Acapulco.

Puis, selon une coutume cruelle, il leur arracha le serment de garder le silence en sacrifiant leur fils aîné dont l’âme serait désormais gardienne du trésor jusqu’à son retour.

Audenshaw hocha la tête et fit remarquer :

— Voler le trésor ou en révéler l’existence à quiconque condamnerait l’âme de leur fils pour l’éternité, je connais cette superstition.

Lord Yelverton avait parlé d’une voix impersonnelle mais, dès qu’Audenshaw en eut saisi tout le sens, ses yeux se mirent à briller :

— Comment le marin pouvait-il savoir cette histoire ? demanda-t-il.

— Il fut le dernier dépositaire de ce secret, transmis dans sa famille de génération en génération. Il quitta le Mexique au moment de la Révolution après avoir tué un homme haut placé. Sachant qu’il ne pourrait jamais revenir dans son pays, il vola quatre objets vieux de trois cents ans dans la grotte de l’Espagnol, et lorsque je fis sa rencontre, il en avait déjà vendu deux en Égypte... A cette époque, je n’avais nullement l’intention de venir au Mexique, mais ces objets me poussèrent à entreprendre ce voyage.

— Je comprends.

— Allez-vous m’aider ?

La seule réponse fut un silence pesant. Lord Yelverton ne sut que penser. Puis soudain, Ajax Audenshaw se renversa en arrière.

— Tula ! Viens ! Tula ! s’exclama-t-il.

Personne ne vint.

— Tula ! Tula ! Mais enfin, où es-tu ? rugit-il de nouveau.

Une petite voix, derrière les deux hommes, répondit :

— Je suis là.

— Alors pourquoi ne le disais-tu pas ?

Une jeune fille sortit de la véranda. Son apparition laissa Yelverton pantois. En entendant Audenshaw prononcer son nom, il s’était attendu à voir une indigène : Tula avait été la capitale du royaume toltèque. Or, la jeune fille n’était pas une Mexicaine à la peau bronzée et aux cheveux noirs, mais une créature blonde dont la légère ressemblance avec son hôte donnait à penser qu’elle était sa fille.

Sa chevelure, à la différence de celle d’Audenshaw, avait des reflets dorés et roux qui s’embrasaient à la lumière du soleil. Ses yeux étaient d’un bleu intense et profond comme la mer qui baignait la baie d’Acapulco. L’ample robe de coton bleu qu’elle portait, dessinait admirablement son corps aussi souple que celui de la jeune indigène qui posait nue.

— Que veux-tu, Papa ? demanda-t-elle d'une voix tendre.

Audenshaw lui montra les deux objets précieux.

La jeune fille laissa échapper un cri de ravissement.

— Où les as-tu trouvés ? demanda-t-elle. Ils sont magnifiques ! Merveilleux !... Ils sont mixtèques !

— C'est ce que je pensais, dit Audenshaw. Montre à notre hôte ta pièce en cristal.

Tula regarda Lord Yelverton avec une étonnante expression d'hostilité.

— Lord Yelverton, expliqua Audenshaw, m'a apporté ces objets d'art : ils viennent d'une grotte creusée dans les collines au-dessus d'Acapulco, où un Espagnol qui les avait volés à Monte Alban les aurait cachés, il y a trois cents ans. Audenshaw se tourna vers Lord Yelverton.

— Au fait, vous ne m'avez pas dit ce qu'il était advenu de cet homme ?

— D'après le marin, on ne l'a jamais revu. Sans doute est-il mort à Mexico où d'autres détrousseurs de tombes l'auront assassiné.

— Peut-être les gardiens de son trésor l'ont-ils tué ? Ces choses-là arrivent, comme Tula pourrait vous le dire.

La jeune fille resta muette et, une fois de plus, Yelverton sentit son hostilité.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Papa ? demanda Tula.

— Que crois-tu ? J'ai promis à Dolorès de ne jamais plus la quitter.

— Tu parles de moi ? fit une voix en espagnol.

Lord Yelverton se leva en voyant paraître une jeune femme d'une merveilleuse beauté, dont les grands yeux noirs lançaient des éclairs. Elle parlait d'une voix chaude et rauque. Son visage parfaitement ovale, le teint de sa peau, sa manière d'être, tout en elle indiquait qu'elle était espagnole. Sa bouche, rouge et bien ourlée, semblait faite pour le baiser ou pour le mépris quand elle n'obtenait pas satisfaction. Son corps ondulait voluptueusement et ses formes belles et sensuelles provoquaient le regard. Elle portait une robe de soie à volants comme celles que les Espagnoles affectionnent et un collier de perles autour du cou. Des diamants brillaient à ses oreilles délicates. C'était un oiseau de Paradis, et Lord Yelverton ne fut pas surpris de voir Ajax Audenshaw tendre la main vers elle, une expression de désir non déguisée dans les yeux.

— Tu ne vas pas partir ? Tu sais que je ne peux pas vivre sans toi, dit passionnément Dolorès.

— Je ne te quitterai pas, ma bien aimée, répondit Audenshaw.

Lord Yelverton, inquiet de savoir ce qu'elle pensait de l'attitude de son père, regarda Tula.

La jeune fille, absorbée par la contemplation des objets mixtèques, ne leur prêtait aucune attention. Debout, près de la véranda, tournant les deux sculptures vers la lumière du soleil, elle ne s'intéressait nullement à ce qui se passait derrière elle.

— Parfait ! Alors, c'est entendu ! s'exclama Dolorès d'un ton satisfait.

Nous pouvons renvoyer le Senior.

Audenshaw ne put s'empêcher de rire.

— Ce serait vraiment indélicat ! Il vient de parcourir toute la route depuis Mexico pour me rencontrer.

— Il y a bien d'autres gens avec qui il peut parler des ossements du passé. C'est ce qui vit et respire aujourd'hui, et la nuit qui nous attend, qui m'intéresse !

La jeune femme avait prononcé ces dernières paroles en jetant un regard lourd de sens à Audenshaw qui mit Lord Yelverton mal à l'aise. Gêné, il se leva et se dirigea vers Tula.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

Elle mit un moment avant de répondre d'une manière étrange :

— Elles sont très belles, mais j'ai l'impression que l'endroit d'où elles viennent est sacré et qu'on ne devrait pas le violer.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda Lord Yelverton, stupéfait. Tula lui rendit les deux objets précieux.

— Je crois, Lord Yelverton, dit-elle d'une voix claire et distincte, que vous avez fait tout ce voyage pour rien.

Chapitre 2

Assis à la grande table de la salle à manger, Lord Yelverton, en observant les domestiques mexicains, vêtus de blanc et de rouge, pensait que c'était le dîner le plus étrange auquel il eût jamais assisté. Il se demandait ce qu'il devrait répondre à Tula, quand des voix aiguës provenant de l'extérieur l'avaient interrompu et que soudain, de nombreux enfants s'étaient précipités sur la véranda.

Ils avaient couru embrasser Ajax Audenshaw, tout en ignorant Dolorès. Elle leur avait lancé un regard méchant, avant de rentrer dans la maison.

— Allez vous laver les mains, avait ordonné Tula, autoritaire. Le dîner sera prêt dans dix minutes. Lucette ! Recoiffe-toi ! Tu es toute échevelée.

Lucette, à qui Lord Yelverton donnait environ treize ans, rejeta d'un geste de défi sa chevelure en arrière, et quitta la véranda. Cela fit sourire Lord Yelverton, qui n'arrivait pas à croire qu'Audenshaw fût leur père à tous. Ils étaient pourtant tous bien la progéniture de l'Anglais. Et Yelverton comprit au cours du repas que la mère de chacun d'entre eux avait vécu avec « l'archéologue peintre », un an environ, puis l'avait quitté en lui laissant le fruit de leur liaison. Le plus jeune de cette étrange famille n'était âgé que de deux ans. Aussi ne participait-il pas au dîner. Les autres formaient le groupe le plus étonnant que Lord Yelverton eût jamais vu. Après avoir salué leur père, ils avaient entouré Lord Yelverton. Audenshaw s'était alors tourné vers son hôte :

— J'imagine qu'après un tel voyage vous aimeriez prendre un bain. Les domestiques vont vous en préparer un. Ne soyez pas trop long : les enfants sont si affamés qu'ils seraient capables de vous manger !

— M'offrez-vous l'hospitalité ? avait demandé Lord Yelverton.

— Pourquoi pas ? Vous serez mieux ici que sur la plage. Tula va vous montrer votre chambre.

Lord Yelverton avait suivi la jeune fille dans un dédale de corridors. Il devinait que Tula lui était hostile et sentait le mécontentement qu'elle éprouvait à le voir rester chez son père. C'était une réaction à laquelle Lord Yelverton n'était pas habitué. Tula aurait dû accueillir un étranger avec amabilité.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre dont les fenêtres ouvraient sur la mer, la jeune fille lui dit :

— Je suppose que vos domestiques vont vous apporter tout ce dont vous avez besoin. Je vais les faire chercher.

— Merci.

Tula s'était figée comme si elle avait quelque chose d'autre à ajouter sans savoir comment l'exprimer. Elle lança soudain :

— S'il vous plaît, ne rendez pas Papa malheureux en lui donnant le mal du pays.

— Le mal du pays ?

— Il a souvent la nostalgie de l'Angleterre, mais il commettrait une erreur en y retournant... Ses responsabilités sont ici.

Lord Yelverton comprenait que, par responsabilités, la jeune fille désignait ses frères et sœurs. Cependant, comme il n'était pas absolument certain de leurs liens avec Ajax Audenshaw, il demanda d'un ton détaché :

— Avec ses étonnantes connaissances des civilisations du passé, peut-il se satisfaire du simple rôle de père de famille et de peintre, à ses moments perdus ?

— C'est la vie que mon père a choisie et j'espère qu'il est heureux ainsi.

Sans attendre de réponse, la jeune fille quitta la pièce en claquant la porte. Lord Yelverton sourit en entendant décroître le bruit des pas de Tula, puis il jeta un coup d'œil circulaire à la chambre.

Elle était assurément plus confortable que la tente dans laquelle il avait dormi depuis cinq jours. D'autre part, il aurait certainement avec son hôte une conversation bien plus intéressante que toutes celles qu'il avait pu avoir pendant son voyage. Ajax Audenshaw l'intriguait. Il avait peine à croire qu'un archéologue si distingué pût mener une existence aussi vide et futile. Malgré cela, il était enchanté à l'idée de passer une nuit dans un grand lit confortable, dans une chambre agréablement meublée, au sol recouvert de tapis aux riches coloris. Attendant à sa chambre se trouvait une salle de bains. L'installation était très ancienne, mais il trouva fort agréable de se plonger dans la baignoire.

Ensuite, bien qu'il ne fût pas très tard, Yelverton revêtit une tenue de soirée, qu'il emportait toujours en voyage. Elle n'était pas aussi raffinée que celle qu'il portait en Angleterre : le col de la chemise était plus étroit et le plastron n'était pas empesé. Il était cependant extrêmement élégant, quand son valet de chambre eut fini de l'aider à se préparer.

Il reprit en sens inverse le chemin parcouru avec Tula. Le son de voix des enfants le guida jusqu'à la véranda et en y arrivant, il eut la surprise de voir qu'Ajax Audenshaw portait également une tenue de soirée. La manière dont il était vêtu différait, toutefois, de celle de Lord Yelverton. Sa veste brodée et son pantalon noir rayé de bandes brillantes étaient plutôt de style mexicain. Ces vêtements colorés accentuaient sa beauté et son air d'aventurier. Lord Yelverton comprenait pourquoi Dolorès le regardait avec cette expression aguichante comme beaucoup d'autres femmes, à coup sûr.

Les enfants, dont les âges allaient de treize ans pour Lucette à six ou sept

ans pour les jumeaux, s'étaient tous changés pour le dîner : les filles avaient revêtu des robes légères en coton et les garçons des vêtements mexicains traditionnels. On aurait dit une soirée costumée.

Seule, Tula était vêtue d'une manière conventionnelle d'une robe blanche coupée très simplement qui lui donnait, cependant, une apparence différente qu'il n'arrivait pas à définir. Avec ses cheveux blond doré, un peu fauves, ses yeux bleu foncé et sa peau blanche, la jeune fille ressemblait à une déesse grecque, jaillie de l'écume de la mer. Mais, en plus de sa beauté, Tula avait quelque chose qui, en dépit de ses manières distantes, le poussait à essayer de mieux la connaître.

En guise d'apéritif, ils burent une délicieuse boisson faite de jus de fruit et de rhum. Puis un domestique annonça que le dîner était prêt.

Les enfants poussèrent un cri de joie, et ils se seraient précipités en courant dans la salle à manger si, d'une voix tranchante, Tula ne leur avait intimé l'ordre d'attendre que Dolorès et elle-même fussent d'abord entrées, ainsi que leur père et Lord Yelverton. Dolorès avait profité de la présence de leur hôte pour se parer de ses plus beaux habits. Sa robe à dentelles d'un rouge semblable aux fleurs d'hibiscus s'ornait de nombreux bijoux, et le châle en mousseline de soie pourpre comme une orchidée lui donnait l'aspect d'une orientale. Bien qu'elle eût envers Audenshaw une attitude très amoureuse dont on ne pouvait être témoin sans éprouver de la gêne, elle ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de lancer un regard provocant à Lord Yelverton et de lui sourire d'une manière suggestive.

Audenshaw s'était assis en bout de table, puis plaça Dolorès à sa droite et fit asseoir Lord Yelverton à sa gauche. Tula s'était assise à l'autre extrémité et les enfants s'étaient placés où bon leur avait semblé. Lorsqu'ils eurent tous été assis, Lord Yelverton avait enfin remarqué que les enfants ressemblaient tous étonnamment à leur père.

Lucette, manifestement, était française mais son nez droit et son menton volontaire étaient presque identiques à ceux de son père. Les jumeaux, malgré un air très mexicain, avaient les yeux intensément bleus contrastant avec le teint mat de leur peau. Deux petites filles, l'une avec des traits asiatiques et l'autre vraisemblablement issue, pensait Yelverton, d'une mère brésilienne avaient, néanmoins, des caractéristiques qu'elles ne pouvaient tenir que d'Audenshaw. Un garçon d'environ douze ans, apparemment agressif, malmenait ses cadets et un autre passait son temps à faire des petites boulettes de mie de pain qu'il lançait au travers de la table lorsque Tula ne le regardait pas. Tous ces enfants avaient du naturel, et pas la moindre timidité. Ils bavardaient entre eux et, parfois, avec Tula. Souvent, ils essayaient d'attirer l'attention de leur père qui semblait ne pas les voir.

Il était trop passionné par sa conversation avec son invité pour les écouter. Depuis le début du repas, il faisait à Lord Yelverton le récit étonnant des fouilles auxquelles il avait pris part, et qui l'avaient conduit à écrire son livre sur les Aztèques.

Dolorès s'ennuyait dès que la conversation ne portait pas sur elle, et, comme Audenshaw semblait s'intéresser à Lord Yelverton, elle en voulait au jeune homme.

— Vous n'allez pas parler toute la soirée avec Ajax de ce qui est mort et enterré, avait-elle dit, soudain, avec colère. Il vit dans le présent, maintenant, avec moi.

— Peut-être, répondit Lord Yelverton, mais il n'empêche qu'il est toujours l'un des plus grands experts au monde en ce qui concerne l'histoire de ce pays et, en particulier, la civilisation aztèque.

— Ils sont morts, morts, tous morts, s'écria Dolorès, et moi je suis en vie, n'est-ce pas, mon amour ?

La jeune femme posa sa main sur celle d'Audenshaw. Ce dernier se contenta de sourire puis il poursuivit sa conversation avec Lord Yelverton. A la surprise de ce dernier, le dîner était délicieux et n'incluait aucune recette mexicaine. Il mangea de bon appétit les langoustes et les crabes pris le jour même dans les filets du pêcheur d'Audenshaw. Quant au poulet et au riz qui les suivirent, pour une fois, ils n'étaient pas recouverts d'une des ces sauces qui, inmanquablement, vous mettaient la bouche en feu. Le repas se termina par des fruits présentés dans une grande corbeille en osier. Il y avait des papayes, des melons, des noix de coco et des ananas comme ceux que Lord Yelverton avait remarqués, bien mûrs sur les arbres, près d'Acapulco.

Dès la fin du dîner, les enfants demandèrent la permission de quitter la table. Heureux d'être de nouveau libres, ils se précipitèrent dans la véranda en poussant des cris perçants. Tula resta assise encore quelques instants puis elle se leva à son tour. Lord Yelverton la regarda, se demandant si elle viendrait prendre place près d'eux. Mais au lieu de se rapprocher des trois adultes, elle dit très calme :

— Excuse-moi, Papa, mais j'ai différentes choses à faire. Voulez-vous prendre le café dans la véranda ?

— Non, nous le prendrons ici, répondit Ajax Audenshaw. J'aime bien appuyer mes coudes sur la table lorsque je discute.

— Les fauteuils sont plus confortables dans la véranda, dit Dolorès en faisant la moue.

Audenshaw ne lui prêta pas attention. Plongé dans sa conversation avec Lord Yelverton, il avait complètement oublié l'existence de sa compagne. Celle-ci se leva soudain et sortit de mauvaise humeur, furieuse d'être ignorée. Enfin, alors que le soleil disparaissait, embrasant l'horizon, les deux hommes passèrent dans la véranda. Dolorès, boudeuse se balançait sur un fauteuil à bascule en bambou et Ajax Audenshaw se dirigea vers elle, la prit dans ses bras pour l'embrasser avec passion. Puis il l'assit de nouveau dans le fauteuil.

— Je suis fâchée, dit-elle.

— Je sais, mais il faut que tu apprennes que les hommes, en plus de leurs désirs physiques, ont des exigences intellectuelles, répondit Audenshaw en souriant.

Ne pouvant y résister, Dolorès éclata de rire.

— Tu es insupportable, dit-elle. Je me demande pourquoi je t'aime.

— Je te donnerai la réponse à cette question un peu plus tard, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil confortable à côté de Lord Yelverton.

Tout en parlant, les deux hommes buvaient à petites gorgées une liqueur de fraises. Lord Yelverton sentait la fatigue l'envahir en même temps qu'une délicieuse impression de calme et de douceur. Il ne se rappelait plus le genre d'accueil qu'il s'était attendu à recevoir à la fin de son voyage mais le foyer d'Audenshaw était réellement différent de tout ce qu'il avait pu imaginer. Soudain, répondant à l'impatience de Dolorès, qu'il n'était plus possible d'ignorer, Audenshaw se leva.

— Nous reprendrons notre conversation demain matin, dit-il à Lord Yelverton. J'ai l'habitude de nager avant le petit déjeuner. Venez avec moi, si vous le désirez.

— A quelle heure vous levez-vous ?

— Au lever du soleil, à peu près à sept heures.

— Je suis impatient d'être à demain. Merci de m'avoir accueilli ainsi.

— J'ai passé une excellente soirée.

Tandis qu'Audenshaw prononçait ces mots, une expression de crainte passa dans le regard de Dolorès, comme si elle pressentait déjà qu'il allait échapper à ses griffes.

Resté seul, Lord Yelverton but la dernière goutte de liqueur qui restait dans son verre puis se décida à aller se coucher. Mais, au lieu de rentrer directement dans la maison, il descendit sur la pelouse qui bordait la véranda. L'herbe, qui poussait sur un sol sablonneux, ne subsistait que grâce à des arrosages fréquents. Cependant, si le gazon n'était pas aussi beau qu'en Angleterre, les hibiscus en fleur qui le bordaient, de chaque côté, étaient magnifiques ainsi que les cocotiers qui découpaient leurs hautes silhouettes sur le ciel. De nombreuses étoiles brillaient déjà dans la nuit et un croissant de lune jetait sur la baie un reflet argenté qui ondulait sur les flots. Il régnait une telle paix, la nuit était si belle que Lord Yelverton avait l'impression d'avoir pénétré dans un autre monde. Un monde qui n'avait rien de commun avec celui des villes, si bruyant et agité, et où l'homme semblait n'avoir d'autre ambition que de gagner de l'argent.

Lord Yelverton marcha jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord d'une falaise surplombant de quelques dizaines de mètres les plages de sable qui bordaient la baie. Des marches, taillées grossièrement dans la pierre, descendaient, en zigzaguant jusqu'au niveau de la mer. On entendait le clapotis léger et continu des vagues qui venaient mourir sur la plage. Tandis qu'il cherchait, au loin, l'invisible ligne d'horizon, il sembla à Lord Yelverton qu'il n'était pas seul.

Sur sa gauche, entre deux palmiers plantés à l'extrême bord de la falaise, se dessinait une silhouette fragile. Dans sa robe blanche, ses cheveux blonds paraissant nimbés d'argent sous le clair de lune, le visage levé vers les étoiles, Tula se tenait telle une jeune déesse. Elle ressemblait aussi, pensa-t-il, à la

figure de proue d'un de ces galions espagnols qui, il y a plusieurs siècles, franchirent les océans, pleins d'hommes d'armes, devenus les assassins d'un peuple à la civilisation étonnante.

Lentement, il se dirigea vers la jeune fille. Elle ne se rendit compte de sa présence qu'au moment où il fut derrière elle. Elle se retourna alors, d'un seul mouvement, avec un éclair de haine dans le regard. Il ne fut pas surpris par cette réaction. De façon très étrange, il s'était douté que Tula était plongée dans une profonde réflexion et, qu'en la ramenant à la réalité, il s'attirerait ses foudres.

— Pensiez-vous à Quetzalcoatl ?

La jeune fille sursauta et une expression de surprise apparut sur son visage.

— Comment avez-vous pu deviner que je pensais à lui ?

Lord Yelverton sourit.

— On a découvert il y a peu de temps seulement que la pyramide dressée à sa gloire témoignait de la grandeur de Tula .

— Oui, bien sûr.

Il avait l'impression qu'elle lisait dans ses pensées, et devinait qu'il avait en tête quelque chose de bien précis.

— Avez-vous étudié le culte du Serpent à plumes ?

Tula garda le silence quelques instants, puis dit d'une voix étrange :

— Pourquoi me posez-vous ces questions ? Que vous a dit mon père à mon sujet ?

— Nous n'avons absolument pas parlé de vous, répondit-il, mais vous vous prénommez Tula et la manière dont vous avez observé mes sculptures ainsi que le peu d'empressement que vous montrez à m'aider me prouvent que vous me considérez comme un intrus essayant de pénétrer dans votre domaine.

La jeune fille eut un petit geste comme pour se défendre d'avoir ces sentiments puis elle joignit les mains et resta silencieuse.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? insista-t-il. Vous ne m'aimez pas parce que vous craignez que j'en apprenne trop. Parce que vous gardez un secret que vous trouvez trop sacré pour être dévoilé à une personne qui n'aborde le passé qu'avec curiosité et sans un certain respect mêlé de crainte.

Il y eut de nouveau un long silence. Enfin, comme si elle eût voulu se convaincre elle-même :

— Vous êtes curieux. Il ne s'agit vraiment que de cela ? demanda-t-elle.

— Non. S'il ne s'était agi que de curiosité, je serais allé à Monte Alban où j'aurais pris part aux fouilles actuellement en cours.

— Peut-être pensez-vous trouver ici des objets de plus grande valeur ?

— Pas plus leur valeur que la gloire que je pourrais tirer de leur découverte ne m'intéressent.

— Alors que recherchez-vous ? demanda Tula, cassante, en le défiant du regard.

Ils s'observèrent en silence pendant un instant.

— Je vais vous dire pourquoi je suis venu, répondit-il. Je ne voulais en parler à personne, pas même à votre père, mais, puisque vous m'y contraignez, je vous dirai la vérité.

Elle restait immobile. Il semblait à Lord Yelverton qu'elle le jugeait, et ne l'aiderait que s'il défendait bien sa cause. Étant très réservé de nature, il mit un certain temps avant de se décider à exprimer un sentiment aussi personnel.

— Peut-être mon expérience ne vous paraîtra-t-elle pas aussi étrange qu'à moi, dit-il enfin, mais, quand le marin mexicain m'a mis l'os de jaguar dans la main, cet objet m'a semblé différent de tout ce que j'avais jamais touché auparavant.

— Dans quelle mesure ? demanda la jeune fille d'une voix très basse.

— Une espèce de vibration s'en dégageait. Non, ce n'est pas exactement cela... une sensation particulière en émanait que, seule vous pouvez deviner. Lorsque j'ai su traduire et interpréter certains des mots et dessins qui étaient gravés sur l'os, j'ai compris qu'il s'agissait d'un objet de culte dédié à Quetzalcoatl.

— Vous ne pouviez pas le savoir.

— Si ! Ou, peut-être, l'ai-je ressenti ?

— Et ensuite ?

— Dès mon retour en Angleterre, j'ai étudié tous les ouvrages que j'ai pu trouver sur la civilisation précolombienne qui parlaient de Quetzalcoatl, dieu de l'Air, de l'Eau et de la Vie, Etoile du Matin.

Tula restait muette.

— ... Il présidait également au mouvement des étoiles. Je pense justement que c'étaient elles que vous étudiez lorsque je vous ai surprise. Vous essayiez de lire dans leur position un message du dieu.

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle puis elle poursuivit sur un ton irrité : je ne puis croire que vous ayez pensé à tout cela par vous-même. Quelqu'un a dû vous faire la leçon avant de venir.

Il fit signe que non de la tête.

— Je ne pense pas que vous me croirez mais, avant mon arrivée, je n'avais aucunement l'intention de confier mes sentiments sur Quetzalcoatl, pas plus à votre père qu'à n'importe qui d'autre. Je ne suis venu que dans l'espoir de retrouver la tombe d'où ces objets ont été extraits, et j'espère qu'elle en contient encore beaucoup d'autres.

Il s'interrompit un instant puis reprit lentement :

— S'il y en a davantage, je suis certain qu'ils seront également dédiés à Quetzalcoatl vers qui je me sens attiré malgré moi.

Tula ne put cacher sa surprise et se tourna de nouveau vers la mer.

— Je vous ai dit la vérité, poursuivit-il, et je vous avouerai que je me surprends moi-même de parler de sujets aussi personnels mais je sais que vous me comprenez.

— Je ne cherche pas à vous comprendre, répondit-elle d'une voix grave.

Allez-vous-en ! Laissez-moi seule ! Je ne veux pas de vous ici.

— Il est trop tard. Je suis ici, que cela vous plaise ou non, et vous savez que nous avons un secret en commun et que nous ne le partageons avec personne d'autre.

Elle releva un peu le menton d'une manière qui fit sourire Lord Yelverton. Elle lui en voulait d'affirmer avec autant de présomption qu'il était la seule personne avec qui elle pût parler de tels sujets. Et pourtant, il était sûr de ne pas se tromper. Jamais elle n'avait dévoilé à quiconque ce qu'elle cachait si profondément dans son cœur. Il devinait ce que Tula ressentait. Elle avait l'impression d'avoir été violée. Elle était furieuse qu'il ait pénétré dans un domaine qu'elle considérait comme sacré.

— Il est trop tard pour me renvoyer, dit-il. Je suis ici parce que le sort l'a voulu et nous n'y pouvons rien. Je vous demande de m'aider.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. D'abord, parce que vous savez maintenant que cette tombe existe et, ensuite, parce qu'elle contient des objets consacrés à Quetzalcoatl, que vous êtes très curieuse de voir. Or, vous êtes trop honnête pour entreprendre seule les fouilles, après mon départ.

— Vous faites beaucoup de suppositions, Milord, dit-elle, tranchante. Je ne puis rien vous dire. Et, d'ailleurs, pourquoi le devrais-je ?

— Lorsque je vous ai aperçue ici, plongée dans la contemplation des étoiles, une voix m'a soufflé à l'oreille quelle pensée occupait vos esprits. Je vous ai d'abord comparée à la figure de proue de l'un de ces grands vaisseaux qui, autrefois, venaient jeter l'ancre dans la baie. Puis, brusquement, j'ai compris que vous n'étiez pas venue avec l'envahisseur espagnol, mais que vous étiez déjà sur ce continent depuis plusieurs siècles avant qu'il ne débarque et ne se livre au pillage et à la destruction.

Il poursuivit avec douceur :

— ... Peut-être même étiez-vous déjà là lorsque Quetzalcoatl, trompé par la supercherie d'un autre dieu, quitta Tula ? Peut-être, également, avez-vous été induite en erreur par ces mauvais présages auxquels ni les prêtres ni les sorciers ne trouvaient d'explication satisfaisante ?

La jeune fille eut un geste d'impatience comme pour le faire taire, mais il n'y prêta pas attention.

— ... Vous souvenez-vous de la colonne de feu qui jaillissait à l'est, à minuit, et réapparaissait chaque nuit, pendant toute l'année ? Et des énormes comètes qui traversaient le ciel en plein jour, laissant une traînée étincelante derrière elles ?

— Je vous en prie ! Ne dites plus rien ! supplia-t-elle.

— Vous rappelez-vous les eaux du lac, agitées d'une effroyable tempête, alors que pas un souffle de vent ne troublait l'atmosphère, et les gémissements d'une femme dans la nuit ?

Elle tremblait, et se voila la face de ses deux mains.

— ... Je suis sûr que ce soir vous vous demandiez si Quetzalcoatl tiendrait

sa promesse et reviendrait un jour.

Plus tard, dans la nuit, étendu sur son lit, les yeux fixés sur la pleine lune, Lord Yelverton se demandait s'il n'avait pas été victime d'un léger accès de folie, lorsqu'il avait parlé à Tula. Il essayait de se réconforter en attribuant son comportement aux vins et à l'alcool qu'il avait bus. Jamais, lui qui menait une vie tempérée, équilibrée, dominant et contrôlant ses passions, il ne s'était permis de parler d'une manière aussi étrange. Jamais il ne s'était laissé aller à tenir des propos aussi peu réfléchis. Toute autre femme lui aurait dit qu'il avait trop bu, et se serait moquée de lui, mais Tula l'avait écouté avec une extrême attention, en frissonnant d'horreur. A l'expression de ses yeux, il avait compris que ses propos faisaient d'autant plus peur à la jeune fille qu'ils étaient l'écho de ses propres pensées.

« J'ai été ensorcelé ! pensait Lord Yelverton. Mais par qui ? Certainement pas par Tula, qui manifestement n'avait aucune envie de m'entendre, sans pourtant avoir la force de s'éloigner de moi. »

Elle s'était assise sur le sol, ses jambes semblant ne plus pouvoir la porter et elle lui avait demandé, avec inquiétude :

— Comment pouvez-vous savoir tout cela ? Même Papa ignore ce dont vous venez de parler. Quels ouvrages en Angleterre peuvent traiter de sujets, qui même ici sont secrets ?

Lord Yelverton s'était assis à son tour.

— Je ne sais où j'ai appris tout cela. Personne ne m'en a jamais parlé, et je ne l'ai lu nulle part. Tout a soudain jailli de mes lèvres. Je ne voulais pas vous le dire.

Tula retenait sa respiration. Elle joignait ses mains avec nervosité.

— C'est vraiment mystérieux, avait-il ajouté, pensif. Peut-être sommes-nous l'objet d'un sortilège !

— Vous êtes anglais ! s'était écriée Tula comme pour faire revenir le jeune homme à lui-même.

— Je pense, à présent que j'y réfléchis, avait-il poursuivi, que cet os de jaguar et cet objet en ambre ont exercé une influence sur moi.

— De quelle manière ?

— Je n'ai jamais cessé de penser à eux, et j'ai besoin de leur contact, même la nuit.

Elle l'écoutait en silence.

— ... Le jour, je les porte dans la poche de mon pantalon et, la nuit je les cache sous mon oreiller.

Après s'être tu un instant, il avait repris :

— Maintenant vous avez dû prendre une décision.

Elle avait levé le bras comme dans un réflexe de défense.

— Vous essayez de lire dans mes pensées !

— En effet. Vous allez m'aider, parce que vous sentez que vous le devez, et que le destin m'a poussé vers vous ou, peut-être, Quetzalcoatl lui-même !

— Je ne vous permets pas de vous moquer de lui.

— Croyez-vous vraiment que ce soit le cas ? Si je devais me moquer de quelqu'un, ce serait de moi-même. Je suis un archéologue sérieux, modéré dans ses propos. Un homme qui a toujours eu les pieds sur terre, uniquement passionné par l'histoire des objets qu'il découvrait.

— Vous savez très bien que c'est faux !

— C'était vrai jusqu'à aujourd'hui, avait-il répondu.

Soudain, le sortilège qui l'enveloppait lui était devenu intolérable.

— ... Je ferais mieux d'aller me coucher, avait-il ajouté en se levant. Peut-être y verrai-je plus clair demain matin ?

Tula, sans répondre, avait levé son visage vers les étoiles, feignant d'ignorer la présence du jeune homme. Ce dernier était resté un long moment, observant les traits de la jeune fille, baignés par le clair de lune. Son regard profond semblait réfléchir la lumière des étoiles. Puis, comme s'il n'avait pu soutenir la vue d'une telle beauté, il avait détourné les yeux et repris le chemin du retour.

Il régnait dans la maison d'Audenshaw un profond silence. Tout le monde dormait déjà. Lord Yelverton repensait aux propos échangés avec Tula en se déshabillant. Il s'en voulait d'avoir été la proie d'une si bizarre hallucination. D'autant plus qu'en l'occurrence, cela avait un rapport avec son travail. Il avait toujours méprisé les archéologues qui essayaient de tirer parti de leurs découvertes en prétendant, par exemple, qu'une malédiction était attachée à telle sépulture qu'ils avaient violée, ou que tout bijou ou pièce d'or arraché à la terre pouvait jouer le rôle de talisman pour son possesseur.

Il avait toujours condamné cette manière d'arracher de l'argent aux gens crédules. En temps normal, seuls l'intéressaient les faits, acceptables ou non, mais, ce soir, il s'était laissé aller à franchir la barrière entre le réel et le fantastique et il en éprouvait une grande honte.

« J'ai dû parler sous l'empire de l'ivresse », s'était-il dit.

Mais il savait bien qu'il se mentait. Il était parfaitement conscient lorsqu'il avait tenu ces propos étranges à Tula. Et, très normalement, cette dernière lui était apparue comme une jeune femme désagréable car elle n'acceptait pas immédiatement de l'aider.

« Quetzalcoatl, qui est mort et oublié depuis plusieurs siècles, ne signifie rien pour moi, s'était-il dit. Ce qui m'intéresse ce sont les objets qui ont servi à son culte et qui sont les témoins de la civilisation mixtèque. La découverte d'autres sculptures représentant des scènes mythiques serait d'un grand profit pour tous ceux qui se penchent sur l'histoire du passé. C'est la raison pour laquelle je suis ici. »

Mais, même eût-il prononcé ces paroles avec conviction, Lord Yelverton savait qu'il mentait.

Chapitre 3

Lord Yelverton s'éveilla de bonne heure. Il resta allongé encore quelques instants, tout à ses pensées, puis il se leva pour enfiler son maillot de bain et passer une robe de chambre en éponge blanche. Une paire de sandales aux pieds, il parcourut les nombreux corridors conduisant à la véranda où il fut surpris de ne pas trouver son hôte. Un domestique, toutefois, lui transmit un message :

— Le Senior vous attend à la plage.

Lord Yelverton remercia d'un signe de tête, descendit sur la pelouse, passa au milieu des cocotiers et des hibiscus, et emprunta l'escalier taillé dans la falaise. Se retrouvant sur les lieux où il avait eu son étrange conversation avec Tula, il ne put s'empêcher d'y penser à nouveau. Mais, dans la fraîcheur et la clarté de l'aube, l'idée d'avoir été ensorcelé lui parut franchement absurde et il ne trouva d'autre explication à son comportement que l'effet du vin.

« J'étais épuisé après ce long voyage, se dit-il, et je n'ai pas du tout supporté l'alcool. »

Dans son désir de se rassurer, il oubliait qu'il avait l'habitude de boire bien davantage au cours de ses dîners à Londres.

Ajax Audenshaw l'attendait sur la plage. Sa carrure était si impressionnante qu'en dépit de son âge il gardait un physique auquel aucune femme ne pouvait rester insensible.

— Bonjour, Yelverton ! Vous avez bien dormi ? demanda le colosse.

— Très bien ! Mon lit est si confortable !

— Parfait ! Vous allez voir : l'eau est incroyablement chaude.

Les propos échangés relevaient de la simple politesse anglaise habituelle où que l'on fût dans le monde. Cela réconforta Lord Yelverton qui balaya d'un seul coup toutes ses craintes de la veille. Plus de doute : il avait proféré toutes ces inepties sous l'influence de l'alcool.

Ajax Audenshaw nageait vite avec puissance et facilité, et Lord Yelverton, pourtant bon nageur, avait des difficultés à le suivre. Ils poussèrent assez loin vers le large, puis s'arrêtèrent au même moment en se maintenant à la surface de l'eau, sans avancer, pour observer la côte.

Le soleil, déjà haut et brillant, jetait une lueur aveuglante sur les collines qui dominaient le port. Dans le lointain, le sommet des montagnes

réfléchissait l'éclat de ses rayons. La vue était si belle que Lord Yelverton regardait, fasciné, comme envoûté par un charme.

— A présent, vous comprenez pourquoi je suis heureux de vivre ici, s'écria Audenshaw.

— C'est l'un des plus beaux paysages que je connaisse. Et pourtant je me demande comment quelqu'un d'aussi doué que vous peut s'en contenter.

— Vous oubliez la peinture.

Lord Yelverton ne répondit pas. Il se mit à nager, lentement, vers le rivage, suivi par son hôte. Lorsqu'ils eurent atteint la plage de sable doré et que la chaleur du soleil les eut réchauffés, Audenshaw fit un aveu :

— J'ai songé à écrire un livre sur les Toltèques.

Le nom de ce peuple évoqua celui de Tula à la mémoire de Lord Yelverton et il se rappela l'insistance avec laquelle la jeune fille l'avait prié de ne pas donner la nostalgie de l'Angleterre à son père. Pensant que c'était la faute de la jeune fille s'il ne s'était pas contraint à plus de discrétion, il dit délibérément :

— J'aimerais que vous voyiez les vestiges que j'ai récemment mis à jour en Égypte. Je suis d'ailleurs certain qu'il y en a beaucoup d'autres à exhumer.

Ajax Audenshaw parut intéressé mais, après que Lord Yelverton eut parlé en détail de la sépulture qu'il avait découverte, il lança :

— J'ai décidé, il y a quelque temps, de ne pas revenir en Europe. Ma place est ici.

Bien que Lord Yelverton l'approuvât, il ajouta, faisant exprès d'oublier les recommandations de Tula :

— Ne trouvez-vous pas dommage de rester confiné ici alors qu'il y a tant à voir et à découvrir dans le monde.

— Ne me tentez pas ! répondit Audenshaw sur un ton de reproche.

Tout en parlant, les deux hommes avaient remis leur peignoir et pris le chemin du retour.

— Le petit déjeuner sera servi dans cinq minutes, dit Audenshaw quand ils arrivèrent.

Lord Yelverton, en revenant dans sa chambre, entendit gronder derrière lui la voix d'Audenshaw, demandant à ses domestiques de se dépêcher. Quelques minutes plus tard, le jeune homme fut étonné de trouver Ajax Audenshaw, seul à table, sur la véranda.

— Où sont les enfants ? demanda-t-il.

— A l'école. On se lève tôt au Mexique. Nous avons la chance d'avoir dans la ville des professeurs à la retraite qui donnent l'enseignement que je souhaite à Lucette.

Audenshaw prononça cette phrase sur un ton paternel qui étonna Yelverton : comment un homme en apparence uniquement intéressé par les femmes, pouvait-il sérieusement s'occuper de l'éducation de ses enfants illégitimes.

— Où se trouve la Senora Dolorès ?

Audenshaw éclata de rire.

— Dolorès est espagnole ! Si vous pouvez l'arracher au lit avant midi vous aurez de la chance.

Le troisième couvert préparé ne pouvait être que celui de Tula. Celle-ci, d'ailleurs, fit son apparition. Elle se pencha, embrassa son père sur la joue puis s'assit à table en faisant un petit signe de tête à Lord Yelverton qui s'était levé à son entrée.

— Où étais-tu ? demanda Ajax Audenshaw.

— Je suis allée voir Petronella. Elle perce toujours ses dents. Joanna m'a dit qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Je vais aller la voir.

— Elle dort maintenant. Je lui ai donné une tisane au miel. J'espère qu'elle ira mieux lorsqu'elle s'éveillera.

Cette conversation, pensait Lord Yelverton, aurait pu avoir lieu n'importe où en Angleterre mais ici elle semblait déplacée entre ces deux êtres si peu ordinaires, et dans un cadre pareil.

— Ma plus jeune fille est fragile, confessa Audenshaw.

— Elle est grognon parce qu'elle souffre de ses dents, répliqua la jeune fille d'une voix sèche.

— Elle est grognon parce qu'elle ressemble à sa mère, rétorqua Audenshaw. C'était une femme très belle, mais fort désagréable qui se faisait constamment du souci pour des détails futiles.

Lord Yelverton se sentit l'envie de rire mais put se retenir.

— J'aimerais bien commencer à peindre, dit soudain Audenshaw. Carlotta devrait être là à cette heure. Au fait, Tula, elle est mon meilleur modèle depuis longtemps.

— Si tu le lui dis, elle demandera plus !

— C'est déjà fait. Je lui ai dit de s'en tenir aux termes de notre accord mais elle n'a pas compris. Comme toutes les femmes, elle pense que plus elle donne de plaisir mieux elle doit être payée.

Audenshaw se leva, un sourire aux lèvres. Au seuil de la porte donnant sur l'intérieur il se retourna :

— Si vous partez explorer les environs tous les deux dites bien aux domestiques quand vous serez de retour. Je n'aime pas dîner en retard. Puis il disparut sans attendre de réponse.

— Nous partons en exploration ? demanda Lord Yelverton à la jeune fille.

— Vous avez changé d'idée ?

— Vous savez bien qu'il n'en est pas question, mais je vous dois des excuses pour toutes les stupidités que je vous ai dites hier soir.

Tula haussa les sourcils d'un air étonné.

— Comment cela ? dit-elle d'une voix grave.

— L'alcool et la fatigue m'ont fait délirer.

— Voilà bien l'explication d'un Anglais qui pense s'être ridiculisé.

Elle se moquait ouvertement de lui mais Lord Yelverton avait besoin de

son aide et il se refusa à provoquer une querelle. Après un silence, Tula reprit soudain la parole :

— Très bien. Nous irons là où vous voulez vous rendre. Mais ne vous faites pas trop d'illusions : nous ne trouverons peut-être rien.

Yelverton jeta un regard perçant à la jeune fille.

— Voulez-vous dire qu'on pourrait m'empêcher de trouver la cachette ?

— C'est une interprétation possible.

— De toute façon je n'ai pas le choix : je ne peux rien sans votre aide.

Tula retint sa respiration.

— Pourquoi vous acharner ? demanda-t-elle. Sans le vouloir, vous avez obtenu des pièces que beaucoup de collectionneurs aimeraient posséder. Pourquoi ne pas vous en contenter ?

Lord Yelverton répliqua :

— Vraiment ? Ne me mépriserez-vous pas si j'étais assez timoré et lâche pour renoncer maintenant à mon projet, alors que je suis si près du but ?

Comme le visage de la jeune fille gardait une expression profondément hostile, il lança avec colère :

— Pourquoi jouez-vous le rôle de l'archange Gabriel brandissant son épée de flammes à l'entrée du Paradis pour m'empêcher d'y entrer ?

— Ce n'est sûrement pas moi qui vous barrerai la route, rétorqua Tula d'une voix grave.

— Qui alors ?

Elle ne répondit pas. Après quelques minutes de silence, Lord Yelverton reprit :

— Faites-vous référence aux vivants ou aux morts ? Assis à cette table ce matin, sous les rayons du soleil et devant ce repas bien ordinaire, nous ne pouvons plus être victimes du sortilège qui nous a frappés hier soir. A moins qu'il ne s'agisse d'un accès de folie provoqué par le clair de lune ?

En entendant les dernières paroles du jeune Anglais prononcées sur un ton sarcastique, Tula repoussa brusquement sa chaise en arrière.

— Je fais préparer les chevaux, Milord, dit-elle. Nous partons dans dix minutes ! Mais venez seul.

— Je serai prêt.

Un intense sentiment de satisfaction s'empara de Lord Yelverton.

Il lui semblait avoir gagné une bataille contre un ennemi bien plus fort que cette jeune femme fragile.

En se rendant dans sa chambre, il se demandait pourquoi Tula manifestait tant d'hostilité. Voulait-elle montrer son pouvoir ou, seulement, comme toutes les femmes, créer un mystère autour d'elle ? Lord Yelverton pensa qu'il devait se tenir sur ses gardes à chaque instant. N'importe quelle grotte vide pouvait faire l'affaire. Elle pourrait toujours prétendre qu'elle avait été pillée par des voleurs ou même des archéologues.

Mais l'Anglais se souvint qu'une cascade se trouvait près de la grotte aux dires du marin. Ayant omis de signaler ce détail à Tula, il verrait bien si elle le

trompait ou non.

« Je n'ai pas confiance en elle », pensa-t-il. Et il regretta de n'avoir pas réussi à persuader Ajax Audenshaw de l'accompagner.

Que ce dernier ne fît rien de ses connaissances archéologiques et préférât peindre des toiles sans intérêt pour personne l'énervait considérablement. Et pourtant, Lord Yelverton, toutefois, ne pouvait s'empêcher de voir du génie dans ses œuvres. Si c'était le cas, il ne reprendrait vraisemblablement pas ses recherches archéologiques et ne se mettrait jamais à écrire son livre sur les Toltèques. Malgré tout, le jeune Anglais se dit, avec un peu de cynisme, que sa passion pour Dolorès s'éteindrait en même temps qu'il se lasserait de la peinture. A en juger d'après les écarts d'âge entre les enfants, il y avait peu de chances pour que sa relation avec l'Espagnole durât très longtemps. Il semblait, en effet, qu'aucune de ses relations amoureuses ne se fût prolongée plus de deux ou trois ans. Une fois Dolorès oubliée, il rencontrerait donc d'autres femmes, aurait d'autres centres d'intérêt, et qui sait se laisserait alors convaincre d'aller en Égypte ?

Cette pensée réjouit Lord Yelverton. Il aimait bien Audenshaw, aussi excentrique fût-il, et éprouvait un très grand respect pour ses capacités et son savoir supérieurs à ceux de tous les archéologues qu'il avait rencontrés jusqu'à présent.

« Il est impossible qu'il végète ici à faire des enfants en oubliant sa responsabilité de savant à l'égard des générations à venir », pensa l'Anglais.

Il décida d'avoir une discussion sérieuse avec Audenshaw au retour de son expédition pour essayer de lui faire entendre raison. Mais il se doutait que Tula s'opposerait à lui avec acharnement comme elle avait essayé de contrecarrer ses projets. Aussi décida-t-il de ne rien lui révéler de ses intentions.

Devant la maison où il trouva son cheval, Tula était déjà assise sur un de ces jeunes et solides poneys appréciés des Mexicains pour leur endurance en montagne. A son grand étonnement, Lord Yelverton remarqua que Tula montait à califourchon comme un homme. Dans sa jupe-culotte en daim avec des franges, elle était très séduisante. Pourtant Lord Yelverton trouva la position de Tula choquante pour une femme, même dans un pays sauvage.

— Vous avez remarqué Milord, dit Tula en riant, que je ne montais pas en amazone et que je n'étais pas habillée comme pour une chasse à courre en Grande-Bretagne !

— Que savez-vous sur la chasse en Angleterre ? demanda Yelverton en éludant la question.

— Papa m'a souvent décrit la vie très conventionnelle qu'il menait à la campagne, là-bas, avant de devenir archéologue.

— Vêtue de la sorte, vous feriez certainement sensation ! répliqua Lord Yelverton d'un ton sec.

— Si vous avez honte, dit Tula en souriant, sachez que les gens ici sont habitués à me voir ainsi. Chaque chose que nous faisons mon père et moi leur

inspire une strophe ou un couplet de vers et de chansons qu'ils écrivent sur nous.

Lord Yelverton fut vraiment surpris. Puis il se rappela que les Mexicains célébraient leurs dieux dans des poèmes et leur dédiaient des chants assez tristes. Il pensa que l'aspect et le comportement si libres d'Audenshaw fournissaient matière à l'inspiration populaire. Il sauta en selle et ils partirent, la jeune fille en tête. Et Yelverton dut reconnaître qu'elle montait extrêmement bien à cheval et remarqua que son chemisier de soie verte, en harmonie avec sa jupe, faisait ressortir l'or de ses cheveux.

Il ne faisait pas encore assez chaud pour qu'elle se couvrît du grand chapeau de paille accroché à sa selle. Enfin, ce qui ne manqua pas d'étonner Lord Yelverton, ses cheveux, attachés par un ruban vert, tombaient en queue de cheval dans son dos.

« Elle est aussi peu conventionnelle que son père », pensa Lord Yelverton. Or, d'une certaine manière, cette ressemblance le dérangeait sans qu'il sût pourquoi.

Ils descendirent le chemin de terre qui menait à la maison d'Audenshaw, traversèrent la route étroite et poussiéreuse d'Acapulco et commencèrent tout de suite à monter. Les collines, à la différence de celles que Lord Yelverton avait vues en venant de Mexico, n'avaient presque pas de végétation et la roche brillait de l'éclat particulier de certains minéraux.

Tandis qu'ils escaladaient la montagne, le soleil se fit plus brûlant et, au bout d'une demi-heure, Tula dut arrêter son poney pour se couvrir la tête de son chapeau. Lord Yelverton se retourna. La baie d'Acapulco s'étendait au loin sous ses yeux. Protégée des tempêtes par plusieurs îles, elle lui parut le port naturel le plus parfait du monde. Le spectacle était grandiose : une mer intensément bleue, dont les vagues venaient mourir sur des plages d'or, et des centaines de cocotiers légèrement penchés jusqu'à la limite du sable. Le jeune Anglais eut soudain l'impression d'avoir découvert le Paradis et, pour la première fois, peut-être, il comprit pourquoi Audenshaw avait choisi de s'enterrer dans ce pays en y étant heureux. Il fut arraché à sa rêverie par un bruit de pierres dévalant autour de lui. Il se tourna vers la montagne, leva les yeux et s'aperçut que Tula s'éloignait. Il la suivit rapidement avec l'impression étrange qu'il ne la reverrait peut-être jamais plus, s'il la perdait de vue. La température devint presque insupportable. Bientôt, au sommet d'une colline, ils découvrirent un petit groupe de maisons. A l'exception de quelques enfants qui jouaient dans la poussière, il n'y avait personne. Lord Yelverton fut surpris de voir que Tula, au lieu de poursuivre son chemin, s'arrêta devant une mesure de pierres et mit pied à terre.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ? demanda-t-il.

— Il y a quelqu'un à qui vous devez parler avant d'aller plus loin.

Lord Yelverton toisa la jeune fille d'un air ironique. Il n'avait pas pensé qu'il leur faudrait une permission pour poursuivre leur route. Laisant son poney libre de brouter les arbustes qui poussaient entre les pierres, Tula

frappa à la porte de la mesure. Une voix répondit à l'intérieur, et la jeune fille se mit à parler dans une langue que Lord Yelverton ne comprenait pas. Il descendit de cheval, hésita à l'attacher, et finalement le laissa libre. Il allait rejoindre Tula quand une femme sortit de la mesure. Avec stupéfaction, il reconnut en elle une *Curandera*, une « sorcière ». Il en avait déjà vu auparavant. En venant de Mexico, ses guides lui en avaient montré plusieurs. La magie, il le savait, jouait un rôle très important dans la vie des Mexicains. Mais on lui avait précisé qu'elle agissait seulement sur les Mexicains et n'avait, de notoriété publique, aucun effet sur les étrangers.

« Alors pourquoi Tula s'adresse-t-elle à la *Curandera* du village ? » se demanda Lord Yelverton, de mauvaise humeur. Puis il esquissa un sourire : si elle voulait jouer à ce jeu et se prêter aux superstitions locales, quelle importance, si cela l'aidait à trouver la grotte !

En approfondissant ses connaissances sur la région, il avait découvert que la sorcellerie avait vraiment commencé à prospérer au Mexique après la venue du conquérant espagnol.

Dans l'empire aztèque, seuls ceux qui naissaient sous le signe de la pluie se voyaient voués par les dieux à pratiquer la magie. Aussi, à moins que l'on ne fût née sorcière, il n'y avait aucune chance d'en devenir une. En Espagne au contraire, Lord Yelverton le savait, on pouvait devenir sorcière en passant un pacte avec le Diable. Les possédées jouissaient des plaisirs de la chair, voyaient Satan leur apparaître sous la forme d'un bouc et apprenaient les mystères de la magie noire. Chez les Aztèques, en revanche, on trouvait surtout des sorciers dont l'idole était le dieu de la lumière, qui savait se changer lui-même en jaguar.

En fait, la sorcière que Tula avait fait sortir de son noir taudis et qui apparaissait en pleine lumière, n'était guère impressionnante. Lord Yelverton se demanda avec agacement s'il allait devoir perdre son temps à l'écouter.

— C'est un hôte de mon père, dit Tula en espagnol. Il cherche une grotte qui se trouve quelque part dans ces collines. Nous avons besoin de votre aide pour la trouver.

La sorcière regarda Lord Yelverton qui avait compris ce que venait de dire la jeune fille. Il remarqua que ses yeux étaient tous deux atteints de cataracte. Son vieux visage ridé le fixait et il avait l'impression qu'au-delà de son simple aspect physique, la sorcière voyait au plus profond de son âme. Il resta muet. Il n'avait aucune envie de parler. Tula, qui semblait deviner ses sentiments, lui jeta un regard qu'il traduisit comme un avertissement. La *Curandera* revint dans son taudis pour en ressortir aussitôt avec une jatte d'eau. Elle s'assit sur la pierre qui servait de marche pour entrer dans la mesure et posa la jatte près d'elle. Puis elle tendit la main vers Tula qui lui donna deux fleurs sauvages. Lord Yelverton n'avait pas vu la jeune fille les emporter : elle avait dû les cueillir en chemin. Il s'agissait de fleurs sauvages assez communes. La *Curandera* retira leurs pétales un à un et les jeta dans la jatte. Après cela, elle observa la jatte en silence. On n'entendait aucun bruit. Les enfants eux-

mêmes restaient silencieux.

Lord Yelverton se rendit compte qu'il écoutait attentivement non seulement de ses deux oreilles mais aussi avec une espèce de sixième sens en lui qui se trouvait aux aguets. La *Curandera* passa les mains au-dessus de la jatte, puis, d'une voix étrange et profonde qui ressemblait plus à celle d'un homme que d'une femme :

— Ce qui est recherché repose près d'une chute d'eau mais il y a un danger. L'âme qui le garde est toujours présente, fidèle au serment qu'elle a fait avant d'être séparée de son corps. Soyez sur vos gardes !

La sorcière releva la tête en prononçant ces dernières paroles. Lord Yelverton, qui se rappelait avoir caché à Tula que la grotte se trouvait près d'une cascade, se demanda si la sorcière n'avait pas lu dans ses pensées.

Tula, assise à côté de la *Curandera*, se leva :

— Merci, merci beaucoup ! dit-elle. Le Senior vous est aussi très reconnaissant.

Elle tendit la main vers Lord Yelverton tout en parlant et ce dernier, un sourire moqueur aux lèvres, plongea la main dans sa poche et en sortit une pièce dont la valeur était équivalente à celle d'un demi-souverain. La jeune fille la lui prit sans rien dire, et sans la donner à la *Curandera*, la posa sur la marche.

— Puissiez-vous voyager en paix ! dit la sorcière.

— Votre bonté voyagera avec nous, répondit Tula.

La vieille femme rentra dans sa mesure, laissant l'argent dehors, et Lord Yelverton, soulagé de n'avoir plus rien à faire ou à dire, se dirigea vers son cheval. Tula enfourcha son poney. Ils chevauchèrent pendant un long moment avant de pouvoir avancer de front.

— Saviez-vous qu'il y avait de l'eau près de la grotte ? demanda-t-il.

— Non. Comment l'aurais-je su ?

— Je pensais que vous aviez peut-être lu dans mes pensées.

— J'ai essayé de ne pas le faire depuis votre arrivée.

— Mais la nuit dernière vous vous en sentiez le pouvoir ?

Tula ne répondit pas. Puis, après un moment de silence :

— Je veux que vous répondiez à ma question, dit-il.

— Pourquoi ? J'ai deviné ce que vous vouliez savoir : où se trouve la grotte.

— Je vous l'aurais dit si vous me l'aviez demandé.

— Je croyais que vous me mettiez à l'épreuve, répondit Tula avec un sourire moqueur.

Comme c'était la vérité, Lord Yelverton ne sut que répondre.

Un instant plus tard, il dit sur un ton irrité :

— Je n'aime pas les superstitions, quelles qu'elles soient, et je ne crois pas aux sorcières !

Tula se mit à rire. C'était la première fois qu'il l'entendait rire spontanément et joyeusement comme une enfant.

— J'ai la conviction que les Anglais ne devraient jamais quitter leur petite île. Papa était exactement comme vous lorsqu'il est venu au Mexique. Il ne cessait de hurler, comme pour défier les esprits : « Je ne crois pas en vous ! Allez-vous-en ! »

— Et ils s'en allaient ?

— Non. Bien sûr que non ! Le Mexique est rempli d'esprits. Il y a des dieux, des démons et des anges partout. Les exorcistes eux-mêmes de l'Église catholique ne parviendraient pas à les faire partir.

— Je ne veux pas vous croire, dit Yelverton.

— Il importe peu que vous me croyiez ou non. Le Mexique est, par excellence, l'endroit du monde où aucune distinction ne peut être faite entre matière et esprit.

— Que voulez-vous dire ?

— Les Mexicains ne croient pas qu'ils aient été créés et soient ainsi extérieurs à Dieu. Pour eux, toute chose, tout être est un élément de la Création. C'est un immense fleuve qui ne cessera jamais de couler et dont la surface est toujours agitée.

La voix de Tula avait des vibrations si douces et envoûtantes qu'il était difficile de ne pas la croire. Lord Yelverton avait l'impression de voir le miracle de la Création vibrer dans chaque feuille, chaque pierre, chaque épine, chaque bourgeon. Ce prodige était bien réel. Il avait toujours eu cette intuition, mais il lui avait fallu rencontrer cette jeune fille pour en avoir la révélation en paroles intelligibles.

Le sentier se rétrécit de nouveau. Lord Yelverton resta derrière Tula : il n'avait pas envie de lui parler. Il ne voulait pas ranimer les étranges sensations de la veille. Il n'aspirait qu'à rester lui-même. Tout simplement lui-même : vouée à la découverte de quelques morceaux de poteries arrachés à la terre qui révéleraient, au terme de déductions logiques dépourvues de tout mystère, l'histoire d'un peuple disparu depuis longtemps.

Tous deux chevauchaient à présent dans un brouillard épais. Lord Yelverton imagina qu'au-delà du brouillard il ne trouverait pas un paysage familier mais un monde de rêves étranges et exotiques qui n'avaient d'existence que dans son esprit. Au sommet de la montagne, tout était désolé, et, après avoir contourné un gros rocher, le sentier descendait vers une profonde vallée. Il devint si étroit que Lord Yelverton craignit que son cheval ne glissât et ne le désarçonnât. Soudain, il entendit un bruit bizarre, semblable au rugissement de la mer.

Au détour du chemin, ils découvrirent une immense cascade dont les eaux grondantes, et miroitant au soleil, allaient se jeter dans un petit lac, pour reprendre ensuite leur course à travers les rochers et disparaître dans la vallée. Était-ce l'endroit dont avaient parlé le marin, puis la *Curandera* ? Lord Yelverton n'arrivait pas à s'expliquer comment la sorcière avait pu avoir la vision de la grotte. Tula, se disait-il sans trop y croire, avait lu dans ses pensées.

Il observa les rochers de chaque côté de la chute d'eau. La grotte ne devait plus être loin. Ils mirent pied à terre. Le grondement de la cascade était si fort qu'on ne pouvait se parler à moins d'être tout à côté l'un de l'autre. Lord Yelverton se rapprocha de Tula :

— Où la grotte peut-elle donc se trouver ? de-manda-t-il d'un ton détaché comme s'il s'était agi d'une question sans importance.

— Je n'en ai aucune idée, répondit la jeune fille sur le même ton. Il va falloir deviner.

— Attendez que j'aie atteint le sommet de la chute d'eau, dit Yelverton. Si je trouve quelque chose d'intéressant, je vous ferai signe.

Tula l'écoutait, un léger sourire aux lèvres.

« Elle pense que je veux passer le premier pour éprouver seul la joie de découvrir la grotte », se dit le jeune Anglais.

En réalité, Lord Yelverton ne souhaitait pas qu'elle s'exténuât à escalader une pente de rochers, raide et difficile, pour rien.

— Attendez-moi ! ordonna-t-il sèchement.

Tula retira son chapeau et s'assit sur un rocher à la surface lisse. Elle regardait la chute d'eau dont les embruns, en réfléchissant la lumière du soleil, formaient un arc-en-ciel. Le cheval et le poney avaient la tête baissée, broutant le peu qu'ils pouvaient trouver. La vue de la cascade était si belle que les deux jeunes gens pouvaient avoir l'air de simples touristes, pensa Lord Yelverton en souriant.

Comme il s'en était douté, l'escalade était difficile. Il glissait sur les rochers inégaux et ses mains se blessaient sur leurs bords acérés. Il était heureusement habitué à grimper, si bien que l'ascension ne lui parut pas trop pénible. Il lui fallut un peu plus de trois minutes pour s'approcher du sommet. Là, sous la ligne d'horizon, il découvrit, profondément insérées dans les rochers, les entrées sombres de deux ou trois grottes. Son cœur se mit à battre. Il venait de découvrir ce qu'il cherchait et il lui sembla, à ce moment, qu'il aurait pu trouver son chemin jusqu'ici, même sans l'aide de Tula.

Les deux objets précieux qui étaient dans sa poche avaient dû le guider jusqu'à cette cachette. Il avait eu tout à fait conscience de leur contact pendant la chevauchée de la même façon qu'il n'avait cessé de ressentir leur présence depuis qu'il était entré en leur possession.

Maintenant qu'il se trouvait devant l'entrée des grottes, il lui sembla qu'il pouvait presque se fier à eux pour lui indiquer celle qu'il recherchait et dans laquelle, avant d'être volés, ils avaient reposé en sécurité trois cents ans durant.

Lord Yelverton se hissa jusqu'à une saillie, creusée dans le roc, juste en face des grottes. Elle était plus large qu'il ne s'y était attendu : elle avait au moins trois pieds et conduisait jusqu'au bord de la cascade presque comme un sentier. Il se tint au bord du précipice, se hissa et se trouva juste devant les grottes. Il se rendit tout de suite compte que deux des entrées étaient peu profondes mais que la troisième, noire et remplie d'éboulis, s'enfonçait

visiblement dans la roche. Il eut la conviction qu'il s'agissait de l'endroit où était caché le trésor. Ce fut un instant de triomphe.

En regardant l'entrée de la grotte, Lord Yelverton prit conscience qu'il était venu sans l'équipement nécessaire pour dégager toute la terre et les cailloux qui obstruaient l'entrée de la grotte.

« Demain, se dit-il, je viendrai avec mes hommes et nous commencerons à travailler. »

Cette idée le transportait de joie mais il ne s'abandonna pas égoïstement à son bonheur. Il était juste et courtois de montrer l'entrée des grottes à Tula puisqu'elle l'y avait conduit. Il se tourna vers elle pour lui faire signe, quand, à son grand étonnement, il s'aperçut qu'elle n'avait pas suivi son ascension mais continuait de contempler la chute d'eau. Il lui fallut un certain temps avant de réussir à attirer son attention. Soudain, peut-être parce qu'il voulait si fortement qu'elle le fît, elle leva les yeux vers lui. Il agita la main. Au même moment, un phénomène extrêmement étrange se produisit. Il se sentit littéralement propulsé en avant le long de la saillie. Il essaya de résister à cette force semblable à celle d'un vent très puissant l'arrachant presque du sol qui lui faisait perdre l'équilibre. Il lutta mais en vain. Brusquement, avec une terrible sensation de frayeur, il s'aperçut qu'il était au bord de la chute d'eau. Désespérément et frénétiquement, il résista mais se sentit projeté violemment en avant et, lorsque l'eau le frappa, tout s'obscurcit.

Chapitre 4

En voyant Lord Yelverton tomber dans la cascade, Tula se leva d'un bond en poussant un cri d'horreur. Puis elle retint sa respiration : le corps dégringola dans l'eau gonflée d'écume puis roula sur lui-même dans un tumulte de vagues, avant d'être entraîné par le courant rapide du torrent qui serpentait au milieu de berges verdoyantes et semées de jacinthes.

Elle courut de toutes ses forces, trébuchant sur les rochers et les cailloux, glissant, tombant sur les genoux à deux reprises. Elle finit par rejoindre le corps de Lord Yelverton qui flottait à la surface de l'eau, le visage tourné vers le lit du torrent, et les bras en croix. Le courant continuait de l'entraîner mais beaucoup plus lentement et la jeune fille se demandait comment elle pourrait l'atteindre lorsque deux hommes apparurent.

Elle reconnut le plus âgé dont les cheveux étaient grisonnants.

— Diaz ! s'écria-t-elle.

Le vieil homme ne répondit pas mais donna un ordre bref à son jeune compagnon et tous deux avancèrent dans le torrent. Ils ne purent atteindre Lord Yelverton que le courant entraînait loin d'eux. Ils essayèrent de nouveau un peu plus bas. Cette fois, Diaz avança dans l'eau jusqu'à mi-torse, et parvint au prix de mille difficultés à saisir Lord Yelverton. En un instant, il le tira vers la rive aidé par son jeune compagnon. Ils l'étendirent sur l'herbe, sous le regard anxieux de Tula, et Diaz, s'accroupissant près de lui, essaya de ramener à la vie le corps inerte. Ses yeux restaient clos. Il était si pâle que la jeune fille eut l'horrible impression qu'il était taillé dans le marbre et déjà dans la tombe. D'une voix à peine audible, déformée par la crainte, elle demanda :

— Est-il... mort ?

Diaz releva la tête.

— Il ne respire pas.

Tula se mit à genoux, défit les boutons de la chemise trempée de Lord Yelverton et posa la main sur son cœur.

Elle ne sentit rien.

— Pouvons-nous le sauver ? demanda-t-elle en se tournant vers Diaz qui se tenait debout derrière elle.

Il ne répondit pas, et Tula ajouta d'une voix insistante :

— Vous devez savoir ce qu'il faut faire. Quetzalcoatl est le dieu de vie.

Diaz eut un léger sourire aux lèvres qu'elle ne comprit pas lorsqu'il répondit :

— Vous devez le faire respirer.

— Comment ? Comment ? questionna Tula.

Elle appuyait ses mains sur le cœur de Lord Yelverton comme pour le faire battre.

— C'est d'air qu'il a besoin et vous pouvez lui en donner, dit Diaz calmement.

Tula le regarda sans comprendre.

— Le bouche-à-bouche, ajouta-t-il.

Se penchant en avant, elle posa ses lèvres sur celles de Lord Yelverton. Elle réussit à les lui entrouvrir et souffla dans sa bouche avec le sentiment qu'en agissant ainsi elle obéissait à Quetzalcoatl. Elle sentit sa force vitale sortir de ses lèvres et s'insinuer dans le corps de Lord Yelverton. Soudain, il lui sembla sentir une faible réponse sous ses mains toujours posées sur le cœur du noyé. Elle continua le bouche-à-bouche tout en priant et rappelant à son souvenir cette définition de la Création qu'elle avait donnée à Lord Yelverton, selon laquelle toute chose et tout être au Mexique faisaient partie de la Création, formant un grand fleuve coulant pour l'éternité, plein de vagues ondulantes. C'était cette force inhérente à la Création qu'elle lui insufflait maintenant en la faisant passer de son corps dans le sien et elle comprenait très simplement qu'elle lui donnait la vie. A présent, il n'y avait plus de doute : le cœur de Lord Yelverton battait.

Tula leva de nouveau la tête vers Diaz.

— Il vit !

Il y avait une note de respect dans sa voix.

— Il vit, confirma Diaz.

Lord Yelverton eut l'impression de marcher dans un long tunnel obscur à l'extrémité duquel brillait une lumière qui ne cessait de grandir, grandir jusqu'au moment où la nuit fit place au jour, et il ouvrit les yeux. Il n'y avait pas une partie de son corps qui ne le fit souffrir. Au même moment, comme au terme d'un long rêve, il reprit ses esprits. Il lui fallut, cependant, un certain temps avant de se rendre compte où il était.

Lorsqu'il reconnut la toile d'une tente au-dessus de lui, il se crut sur la route d'Acapulco, la nuit, près d'un petit hameau ou sur l'une des collines boisées qu'il devait franchir. Quelqu'un s'approcha et s'agenouilla près de lui. Il reconnut Tula. Lorsque celle-ci plongea son regard dans le sien, la mémoire lui revint : il avait atteint le but de son voyage, avait rencontré Audenshaw et avait découvert la grotte. Le souvenir de sa chute dans la cascade lui revint.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix rauque et sourde.

Tula glissa la main sous son cou et lui souleva délicatement la tête en approchant un verre de ses lèvres. C'était du jus de fruit : il lui parut aussi délicieux que celui que lui avait offert Ajax Audenshaw le soir de son arrivée, alors qu'il mourait de soif. Maintenant, il se souvenait de tout : les réticences

de Tula à le conduire à la grotte, la *Curandera* qui l'avait mis en garde contre le danger et, enfin, cet instant terrible où une force invisible et inexplicable l'avait propulsé en avant jusqu'au bord de la cascade. Quand il eut fini de boire, Tula lui remit lentement la tête sur l'oreiller.

— Dormez, maintenant.

Il aurait voulu se lever : il y avait tant de choses dont il avait envie de parler ! Mais il sentit les doigts de la jeune fille qui lui massaient le front avec une telle douceur qu'il ne put plus penser à rien d'autre et qu'il s'endormit...

Lorsque Lord Yelverton se réveilla, il faisait nuit. Une lanterne était posée près de lui, à même le sol. Pendant un instant, il se crut seul puis remarqua qu'un homme était assis sous l'auvent de la tente. Bien qu'il fût dans l'obscurité, Lord Yelverton reconnut la silhouette d'un Mexicain. Il se rendit compte aussi qu'il était d'un certain âge et qu'il y avait une sorte de raideur noble dans son maintien. Ce n'était pas un paysan ordinaire. L'homme, qui avait les yeux levés vers les étoiles, devina qu'on avait besoin de lui. Il se leva et vint s'accroupir près de Lord Yelverton étendu sur une couverture.

— Voulez-vous boire, Senior ?

Le Mexicain lui posa la question comme un serviteur. Pourtant Lord Yelverton eut conscience qu'il lui parlait d'égal à égal.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Diaz. Je m'occupe de vous pendant que la *Senorita Tula* dort.

— Elle m'a soigné ?

Lord Yelverton connaissait déjà la réponse à cette question.

— Elle vous a sauvé la vie.

Il y eut un silence.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé, reprit le jeune Anglais. Je me rappelle seulement que je suis tombé dans la cascade. Comment la *Senorita* m'a-t-elle sauvé de la noyade ?

— Vous vous êtes noyé ! Jamais personne n'a survécu à une chute dans cette cascade.

— Mais, alors, comment la *Senorita* m'a-t-elle sauvé ?

— La *Senorita* vous le dira elle-même. Il faut dormir, Senior. Vous avez de la chance de n'avoir rien de cassé.

Lord Yelverton n'eut pas le temps de lui demander s'il était médecin, car le sommeil l'enveloppa de nouveau, d'un seul coup.

Lord Yelverton entendit le rire de Tula résonner au-dessus du grondement de la cascade. Il eut l'impression que le bruit de l'eau, qui l'avait accompagné dans son sommeil, l'avait apaisé en lui donnant l'étrange impression d'être aimé et protégé. Tula riait. On aurait cru entendre le chant des oiseaux au lever du soleil. Elle entra sous la tente. Derrière elle, Lord Yelverton aperçut la berge située de l'autre côté du torrent. Elle était verdoyante et les premiers

rayons du soleil éclaboussaient d'or les fleurs et les arbres. Un instant, la silhouette de Tula lui dissimula la vue. Elle avait un bouquet de fleurs à la main. Leurs coloris jaune et violet illuminèrent la tente.

— Diaz m'a dit que vous aviez passé une bonne nuit. Vous devez avoir faim. Jiminez est en train de préparer votre petit déjeuner.

Tula posa les fleurs à terre puis, sans lui laisser le temps de la questionner, elle se retira, cédant la place à Diaz qui l'installa plus confortablement en plaçant d'autres coussins sous son dos. Puis le Mexicain le lava et le rasa. Aussi, lorsque Tula revint avec un petit déjeuner appétissant, Lord Yelverton se sentit de nouveau lui-même. Tous ses membres le faisaient toujours souffrir, et il comprit que c'était un miracle qu'il fût sorti vivant d'une telle aventure. Il aurait voulu demander à Tula, son seul témoin, de lui expliquer ce qui s'était passé, mais le repas qu'on venait de lui apporter — une truite pêchée dans le torrent et des œufs — ne pouvait attendre. Lorsqu'il eut fini de manger, il dit, un léger sourire aux lèvres :

— Je vois que nous nous sommes installés ici.

Tula se tenait assise devant l'entrée de la tente.

Les rayons du soleil, à travers le feuillage des arbres, nimbaient sa chevelure d'une lumière d'or.

— Il était impossible de vous transporter.

— Je le comprends bien. Diaz m'a dit que personne n'avait survécu à une chute dans la cascade.

Il se tut un instant.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il soudain.

Il y eut de nouveau un moment de silence.

— Vous avez certainement envie de poser beaucoup de questions, répondit Tula, mais il n'y a pas d'urgence à ce que vous en connaissiez les réponses. Vous avez encore besoin de repos.

— Je me sens plus fort, ce matin, répliqua Lord Yelverton. Et, je suis bien trop curieux de connaître ces réponses pour trouver le sommeil.

— Très bien, concéda Tula. Que s'est-il d'abord passé ?

Lord Yelverton réfléchit.

— Vous m'avez vu tomber... Comment est-ce arrivé exactement ?

Il avait l'impression que Tula réfléchissait à la manière d'éluder sa question.

— Vous seul pouvez le dire, répliqua-t-elle.

Lord Yelverton parut réfléchir intensément.

— Une espèce de vent, une « force » m'a arraché de l'endroit où je me tenais pour me précipiter dans le torrent.

Il avait commencé à parler calmement mais en prononçant ces dernières paroles le ton de sa voix monta jusqu'à la colère. Le souvenir de son impuissance l'irritait. Il se reprochait d'avoir été faible, d'avoir manqué de courage. Pourtant, lorsque l'accident s'était produit, il se rappelait très bien qu'il n'avait strictement rien pu faire.

— Comment cela a-t-il pu arriver ? demanda-t-il d'un ton sec.
— A quoi bon vous répéter ce que vous savez déjà, dit doucement Tula.
— Pourquoi avez-vous essayé de m'empêcher de partir à la recherche de ce trésor ?

— La *Curandera* vous a dit que c'était dangereux.
— Sorcellerie ! Superstition ! Comment pouvez-vous attendre de moi que je croie à de telles niaiseries ?

Tula eut un rire léger qui semblait faire écho au soleil qui l'enveloppait.

— Vous n'avez pas à y croire.

— Je veux une explication.

— De qui ?

— Bon sang ! Vous ne pouvez tout de même pas exiger sérieusement de moi que je croie que l'esprit d'un misérable, sacrifié il y a plusieurs centaines d'années, soit toujours présent devant cette grotte pour empêcher les individus de mon espèce d'y pénétrer ?

Tula eut un geste expressif des deux mains.

— Vous pouvez vous en assurer assez facilement.

— Comment ?

— En essayant d'entrer de nouveau dans la grotte, dès que vous serez rétabli.

Un silence suivit, bientôt rompu par le rire de Lord Yelverton.

— Touché ! Vous savez tout aussi bien que moi que je ne prendrai pas le risque pour la seconde fois d'être noyé ou mis en pièces.

— Parfait, alors. Vous ne pouvez rien faire d'autre que reconnaître qu'au Mexique les superstitions sont fondées sur une vérité.

Lord Yelverton restait silencieux. Il essayait de se persuader qu'une trombe d'air se formait à cet endroit particulier de la paroi rocheuse, ou que le vent avait soudain, et de manière tout à fait inattendue, soufflé en tempête. Pourtant, aucune de ces explications ne résisterait à la preuve contraire. Et seul restait le fait incontestable qu'il avait été arraché à l'entrée même de la grotte et projeté dans la cascade où, selon les lois les plus élémentaires de la nature, il aurait dû perdre la vie. Il se rendit compte que Tula l'observait un sourire aux lèvres et une lueur de malice dans les yeux. Il ne lui avait jamais vu une telle expression sur le visage. L'attitude de la jeune fille semblait avoir changé à son égard. Elle n'était plus distante et hautaine comme autrefois. Elle ne le regardait plus comme un intrus. Sans doute, en le soignant, avait-elle fini par l'accepter. Mais dans quelle mesure ?

— Une autre question, dit-il, je devine que Diaz et Jimenez m'ont sorti de l'eau, mais je devais être noyé. Comment m'avez-vous rendu la vie ?

Tula détourna les yeux. Il ne pouvait voir que son profil avec son petit nez droit et son menton volontaire, tels qu'il les avait admirés cette nuit où la jeune fille contemplait les étoiles. Comme elle ne répondait pas, il insista.

— J'attends, Tula.

— Diaz vous le dira.

— Il m'a dit de vous le demander.

Elle lui jeta un regard rapide. Il y eut de nouveau un silence que rompit Lord Yelverton :

— Je veux savoir.

— Pourquoi ?

— Parce que je devrais être mort. Vous comprendrez que je sois aussi curieux de connaître la raison de ce mystère que d'en savoir davantage sur le gardien de la grotte ?

Tula, un sourire aux lèvres, répondit sans hésiter :

— Ainsi vous reconnaissez qu'il y a un gardien ?

— Je me doutais bien que vous ne manquerez pas de relever cette concession de ma part, dit Lord Yelverton à regret.

— Comme Papa, vous commencez à comprendre que le Mexique est un pays différent des autres.

— Très différent !

Puis, devinant que Tula essayait de nouveau d'échapper à sa question :

— Dites-moi ce que je veux savoir. Comment m'avez-vous sauvé ?

Il sentait bien qu'il ne pourrait jamais trouver la paix à moins de connaître la vérité. La jeune fille détourna les yeux et, après un moment, avoua :

— Diaz m'a dit ce qu'il fallait faire.

— Comment le savait-il ?

— Il sait certaines choses qui ne sont pas connues de tous.

— C'est un disciple de Quetzalcoatl, dit lentement Lord Yelverton.

Il se sentait de nouveau tellement en accord avec Tula qu'il lui semblait qu'il pouvait lire ses pensées.

— Cela vous ressemble tant, dit Yelverton très doucement, Diaz, disciple du Serpent à plumes, le symbole des forces mystérieuses de la Terre.

Tula ne répondit rien.

— Que vous a-t-il dit de faire ? Comment vous a-t-il dit d'utiliser ces forces mystérieuses ?

Il lui semblait qu'il se battait presque contre Tula pour lui faire dire ce qu'il voulait entendre.

— ... Je sais que j'ai raison, dit-il d'une voix plus forte. Vous et Diaz m'avez sauvé en utilisant la force qui vient de Quetzalcoatl. Comment avez-vous fait ?

Il prononça ces dernières paroles avec autorité. Tula tourna la tête vers lui, et il lut une expression mystique dans ses yeux. Ils se regardèrent un instant. Lord Yelverton comprit qu'elle voulait détourner son regard, sans en être capable.

— Dites-le-moi, souffla-t-il.

— Je vous ai redonné la vie quand votre cœur s'est arrêté de battre.

— Comment ?

— Je l'ai fait passer de mon corps au vôtre.

En faisant cet aveu Tula rougit et Lord Yelverton devina son secret.

— Le bouche-à-bouche ! murmura-t-il.

Très longtemps auparavant, peut-être même dans une vie antérieure, il lui sembla avoir entendu cette expression. Les joues de Tula s'étaient tout empourprées. Elle se leva et marcha jusqu'au torrent au bord duquel elle s'arrêta, regardant l'eau qui coulait si transparente qu'elle pouvait voir des poissons nager entre les rochers. Elle s'accordait avec le paysage comme si elle en avait fait partie. Il repensait à la croyance de la jeune fille selon laquelle elle faisait partie de la Création, et n'en était pas un élément extérieur créé par Dieu. Ce secret qu'il avait découvert ne se limitait pas qu'à cela. Lui-même faisait partie de Tula et elle de lui, car elle lui avait insufflé la vie alors qu'il était mort. Bien que ce fût presque impossible à comprendre, cela s'était produit. Grâce à Tula, il vivait. Il pouvait lui parler, être près d'elle. Et, sans les instructions qu'elle avait reçues de Diaz, il serait maintenant enterré dans ce coin perdu du Mexique rapidement oublié de tous.

Que pouvait-il dire ? Comment pourrait-il exprimer sa gratitude ?

— Tula, venez ! J'ai besoin de vous, cria-t-il.

Contre toute attente elle lui obéit et revint jusqu'à la tente. Il tendit la main.

— Il faut que vous m'aidiez.

— Que se passe-t-il ? Vous souffrez ?

— Je suis fatigué. Pas mon corps mais mon esprit. Je suis désorienté, peut-être même ai-je un peu peur. Jusqu'à ce jour je n'avais aucune idée de tout ce dont je suis ignorant.

Il vit le regard de la jeune fille s'éclairer. Puis, comme mue par une force extérieure, elle s'avança vers lui et lui prit la main.

— Vous ne devez pas trop bouger. Diaz a insisté pour que vous restiez au calme et que vous vous reposiez.

Il referma sa main sur la sienne puis la tira vers lui et l'obligea à s'asseoir sur le sol près de lui. Il lui sembla qu'elle voulait lui échapper sans savoir comment s'y prendre pour ne pas le blesser. Soudain, comme s'il avait lu dans les pensées de la jeune fille, il confessa :

— Vous devez vous rendre compte que j'ai capitulé ou, si vous préférez, que je me suis rendu sans condition. Il serait chevaleresque de traiter l'ennemi vaincu avec générosité.

La jeune fille sourit.

— Je ne crois pas vraiment à cette humilité mais je vais vous dire ce que vous voulez savoir. Par quoi allons-nous commencer ?

— Par Diaz. Qui est-ce ?

— C'est un homme très intelligent qui a un peu étudié.

— Mais encore ?

— Il est prêtre, en quelque sorte, voué au culte de Quetzalcoatl. Il a un petit nombre de disciples très fidèles à Acapulco.

Lord Yelverton se rappela que Quetzalcoatl, divinité du Serpent à plumes, et dernier prêtre-roi de Tula, avait été chef du plus haut parti des prêtres. Lord

Yelverton comprenait à présent pourquoi Tula, avec un nom si particulier, avait été conduite à célébrer un culte dont on ne parlait que d'une manière très vague dans les livres qu'il avait lus sur le Mexique. Il s'expliquait qu'elle se soit ainsi attachée à cette divinité : Quetzalcoatl, en effet, en devenant le dieu de l'Etoile du Matin, avait dénoncé les sacrifices humains et, à l'âge d'or des Toltèques, seuls les papillons et les serpents étaient sacrifiés. Le jeune Anglais avait, en outre, appris qu'une guerre menée jadis à Tula entre le bienveillant Quetzalcoatl et son contraire absolu, Tezcatlipoca, avait dispersé des réfugiés à travers tout le Mexique. C'est pourquoi Lord Yelverton savait qu'il trouverait partout des disciples de Quetzalcoatl tous convaincus que celui-ci reviendrait un jour pour les rassembler dans le bonheur et la paix qu'autrefois ils avaient connus.

— Ainsi Diaz, en tant que prêtre, savait comment sauver ma vie, dit-il après réflexion.

— C'est un homme bon.

— Je veux bien le croire mais êtes-vous prête à m'aider ?

— De quelle manière ?

— Vous savez très bien que je suis entêté et que je ne suis pas prêt à renoncer à mes recherches.

Tula poussa un cri et s'accrocha plus fort à la main qui la tenait.

— Vous ne pouvez pas être assez fou, assez malade pour risquer votre vie une seconde fois.

— Je suis prêt à recommencer mais mieux armé.

Il vit que Tula ne comprenait pas et il ajouta, un sourire légèrement moqueur aux lèvres :

— Si l'esprit qui garde le trésor est un disciple de Quetzalcoatl, je ne dois pas m'approcher de lui en ennemi mais en ami.

La jeune fille le regarda d'un air incrédule.

— Voulez-vous dire que vous projetez de faire semblant de croire en Quetzalcoatl afin d'accéder à la grotte ?

Lord Yelverton la regarda.

— Vous savez aussi bien que moi que les forces auxquelles nous avons à faire ne se laisseraient pas tromper par une apparence.

— Alors à quoi pensez-vous ?

— Je dis simplement que maintenant j'accepte l'explication que vous donnez de ma chute dans la cascade.

— Je ne vous crois pas.

— C'est pourtant vrai. Même mon esprit logique et prosaïque n'arrive pas à comprendre comment un homme de ma force et de mon endurance a pu être propulsé aussi aisément qu'une feuille ou un fétu de paille.

— Vous croyez vraiment à cette explication ? demanda Tula sur un ton incrédule.

— J'y crois parce que je n'ai pas le choix. Parlez à Diaz. Demandez-lui de m'aider et dites-lui bien clairement que je ne souhaite acquérir ni richesses ni

célébrité.

Il s'interrompit un instant, puis poursuivit sur un ton sérieux :

— ... Si, comme vous le croyez, les objets cachés dans la grotte nous en apprennent davantage sur Quetzalcoatl, ce sera non seulement du plus haut intérêt pour les archéologues du monde entier mais aussi une aide inestimable pour ceux qui, comme vous et Diaz, célèbrent son culte.

Tula qui écoutait Lord Yelverton en écarquillant les yeux, se rapprocha de lui et posa sa main sur la sienne.

— Vous pensez sincèrement ce que vous dites ?

— Oui, répondit-il d'un ton calme. Je m'y suis d'abord refusé, je me suis moqué de moi-même. Mais je dois me rendre à l'évidence.

— Je n'arrive pas à vous croire et, pourtant, j'en ai tellement envie !

— Je reconnais seulement que mon aventure a un caractère étrange, anormal, « surnaturel ». C'est ce que vous et Diaz devez savoir. Voilà pourquoi je consens à devenir votre disciple.

Tula épiait toutes les expressions de son visage comme si elle eût voulu se rendre sûre, absolument sûre, qu'il lui disait la vérité et qu'il n'était pas seulement en train de la flatter pour obtenir ce qu'il voulait. Comme s'il devinait que son sort n'était pas encore décidé, il dit doucement :

— Vous avez certainement conscience de m'avoir sauvé de la mort, parce que je le méritais. Peut-être les dieux, quels qu'ils soient, voulaient-ils que je survive ?

Le visage de la jeune fille s'éclaira comme si elle acceptait ce qu'il disait. Brusquement, elle se leva d'un bond et courut hors de la tente. Il entendit sa voix appeler :

— Diaz ! Diaz !

Il lui sembla entendre le chant des oiseaux, le souffle du printemps et la musique de la cascade.

— Il vous faudra attendre encore vingt-quatre heures, au moins, Senior.

Diaz massait Lord Yelverton avec une huile embaumant les fleurs faite avec des plantes médicinales.

Que ce fût l'huile, le massage ou la vertu magique de ses mains, chaque fois que Diaz soignait les contusions de Lord Yelverton, celui-ci sentait la douleur diminuer. Diaz restait muet pour mieux se concentrer. Et Lord Yelverton devinait que le Mexicain essayait de lui communiquer une nouvelle force de vie.

Les quatre jours qui venaient de s'écouler avaient paru vraiment étranges à Yelverton. Depuis qu'il avait repris conscience, il avait pu se rendre compte qu'ils campaient au milieu des arbres, au bord du torrent, dans un monde qui ne semblait plus appartenir aux mortels mais aux dieux.

« Seul quelqu'un d'aussi excentrique qu'Audenshaw, pensa-t-il, peut laisser sa fille en compagnie d'un jeune homme dans de telles conditions sans

s'arrêter aux convenances. »

Il trouvait néanmoins incroyable qu'une personne de la beauté de Tula fût laissée aussi libre par un père de nationalité anglaise. Quelle que fût la façon de vivre de ce dernier. Mais en même temps, il savait que la pureté de la jeune fille et le fait qu'elle fût si peu consciente d'être femme la protégeaient mieux que personne. Il avait vu qu'en le soignant, Tula n'avait jamais essayé de lui plaire ni même de flirter avec lui. Elle n'avait vu qu'un malade comme un autre. La timidité qu'elle manifestait parfois venait plutôt de la divergence de leurs croyances que de la différence de leurs sexes.

En regardant Diaz, ses yeux bleus prenaient une expression de vénération, et de profond respect. Ce que le jeune Anglais comprenait bien, car Diaz était quelqu'un d'intéressant et de complexe, très différent des autres Mexicains. C'est pourquoi Lord Yelverton le pressait de questions sur le culte de Quetzalcoatl et sur sa foi.

— Maintenant que vous vous intéressez à ce sujet, Senior, vous allez trouver ces réponses vous-même, répondait-il. Cherchez Quetzalcoatl avec votre intelligence. Il faut le trouver avec votre esprit ou ce que les chrétiens appellent l'âme.

— Et si je n'y parviens pas ?

— Si vous cherchez, vous trouverez.

C'était la seule réponse de Diaz. Et après avoir étudié la religion de nombreux peuples de l'Antiquité et lu beaucoup de livres, Lord Yelverton trouvait troublant d'en arriver à devoir se forger une nouvelle appréciation de tout ce qu'il avait appris dans le passé. Or ce n'était pas seulement dû à ce que Diaz et Tula lui avaient dit mais aussi à ce qu'il avait senti à leur contact. De même qu'il s'était mis à l'écoute du grondement de la chute d'eau, du chant des oiseaux et du bourdonnement des abeilles autour des fleurs. Tout cela faisait partie d'une force créative et ils étaient si bien mêlés les uns aux autres qu'ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

— Pourrai-je me lever demain ? demanda-t-il à Diaz.

— Les muscles de vos jambes sont encore faibles, Senior. Vous les avez faits travailler tandis que vous étiez couché sur le dos et ça leur a fait du bien, mais si vous voulez marcher un peu sur le plat, ça ne leur fera pas de mal. Il faudra quand même attendre plusieurs jours avant d'escalader les rochers jusqu'à la grotte.

— Vous savez que j'ai l'intention de le faire ?

— Je sais que vous le ferez.

— Que se passera-t-il ?

Diaz eut un mouvement des épaules très expressif.

— ... Je ne veux pas prendre le risque d'être noyé une seconde fois.

— Alors ne tentez pas le sort.

Lord Yelverton sourit.

— Si je faisais docilement mes bagages et rentrais chez moi, je devine combien vous et Tula me mépriserez.

Il n'avait nul besoin de l'acquiescement de Diaz pour savoir que ce qu'il venait de dire était vrai. Après un moment de silence, le Mexicain prit la parole :

— Il y a un moyen d'assurer votre sécurité mais il se peut qu'il ne vous plaise pas.

— Pourquoi dites-vous cela ? Vous savez qu'il faut que je voie ce qui est dans la grotte et, comme je vous l'ai dit ainsi qu'à Tula, je suis certain que ce que j'y trouverai intéressera tous les disciples de Quetzalcoatl.

— Oui, mais cela ne dissipe pas mon inquiétude. Le gardien de la grotte a déjà montré sa force. Je sais que vos intentions sont bonnes mais qui sait s'il les jugera telles ?

— S'il y a un moyen d'assurer ma sécurité, quel est-il ?

A ce moment, une voix résonna à l'extérieur de la tente.

— Puis-je entrer ?

— Un instant, répondit Lord Yelverton.

Diaz avait fini de le masser. Il le recouvrit de ses couvertures, et l'aida à enfiler une veste de pyjama.

— Vous pouvez entrer, dit Lord Yelverton.

Tula apparut.

— Je suis venue vous demander ce que vous aimeriez pour le déjeuner. Jiminez nous a apporté un poulet et plusieurs homards. C'est à vous de choisir.

— Avant que je ne prenne cette importante décision, Diaz a quelque chose à dire et j'aimerais que vous l'écoutez.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tula en avançant à l'intérieur de la tente.

Elle s'assit au pied du lit de Lord Yelverton et regarda Diaz qui essayait ses mains pour en enlever l'huile. Comme ce dernier ne répondait pas, Lord Yelverton rompit le silence :

— Diaz m'a dit qu'il connaissait un moyen de me faire pénétrer dans la grotte sans danger. Mais il n'est pas sûr que le gardien me considère comme un vrai converti.

Tula lui rendit son sourire, et s'adressa à Diaz :

— Avez-vous vraiment pensé à un moyen de garantir la sécurité de Lord Yelverton ? J'ai peur, très peur qu'il ne soit de nouveau projeté dans la cascade.

Il y eut un silence. Lord Yelverton et Tula attendaient. Diaz, de sa voix profonde qui donnait parfois l'impression que ses paroles lui étaient inspirées, dit alors :

— Il y a un moyen d'assurer la sécurité du Senior, comme la vôtre, d'ailleurs.

— Quel est-il ?

— Puisque vous êtes une enfant de Quetzalcoatl et que le gardien de la grotte le sait, ce Senior doit s'approcher de la grotte à vos côtés, non pas

comme un quelconque archéologue, mais comme votre mari. Alors Quetzalcoatl veillera sur lui.

Chapitre 5

Les deux jeunes gens regardent Diaz hébétés, comme s'il avait fait exploser une bombe entre eux.

Tula finit par dire d'une voix étranglée :

— Non..., non..., bien sûr que non !

Comme elle avait prononcé les paroles qui étaient venues naturellement aux lèvres de Lord Yelverton, celui-ci, presque instinctivement, prit le contrepied.

— C'est une idée, dit-il lentement.

— Je n'ai pas d'autre solution à vous offrir, dit Diaz avec simplicité, mais je comprends le manque d'enthousiasme de la Senorita et le vôtre, Senior.

Il allait se lever, mais Lord Yelverton tendit la main pour l'arrêter.

— Un instant, Diaz. Regardons le problème attentivement. D'après vous, si j'acceptais votre proposition, le gardien de la grotte, en disciple de Quetzalcoatl, l'accepterait également.

— Vous ne pouvez pas en être sûr, dit Tula rapidement.

Lord Yelverton la regarda d'abord avec surprise puis, devinant la raison de son hésitation, une lueur de malice passa dans son regard.

— Je pense que c'est un argument que je peux invoquer, pas vous.

— Je me rends bien compte que vous trouvez que cette comédie va un peu trop loin, dit Tula d'un ton de défi.

— Qui parle de comédie ? Je vous ai déjà dit que je croyais en toute sincérité que j'avais été projeté dans la cascade par une force surnaturelle tout à fait inexplicable.

Lord Yelverton se tourna vers Diaz.

— ... Vous me dites que c'est parce que la grotte contient des reliques de Quetzalcoatl. C'est bon, je veux bien croire que c'est un de ses disciples qui les défend.

Après un silence il poursuivit en s'adressant toujours au Mexicain.

— ... Préparez ce qu'il faut pour notre mariage. Ensuite nous irons tous à la grotte avec confiance.

Tula allait protester quand elle vit l'expression de Diaz : il était heureux que sa suggestion eût été acceptée et que Lord Yelverton l'eût invité à pénétrer dans la grotte avec eux. Il y avait beaucoup de choses que Tula avait envie de dire mais elle se tut, devinant qu'elle aurait contre elle les deux

hommes. Diaz se leva et dit tranquillement :

— Je vais tout préparer, Senior et Senorita, pour vous marier après-demain mais seulement si le Senior est suffisamment rétabli.

— Je le serai, affirma Lord Yelverton.

Diaz sortit de la tente et le jeune Anglais sourit à Tula toujours assise près de lui, sur le sol.

— N'ayez pas l'air si fâché, supplia-t-il. Ce n'est pas très flatteur !

— Je n'ai pas envie qu'il nous marie, répondit-elle d'une voix grave.

— Pourquoi pas ?

— Ce serait une parodie.

— A cause de vous ou de moi ?

— Vous savez que vous ne croyez pas vraiment en Quetzalcoatl.

— Je vous l'ai déjà dit : j'ai accepté parce qu'il me semblait logique de croire que la force qui avait essayé de me détruire avait une relation avec les objets contenus dans la grotte. Je ne suis pas obtus et je ne manque pas d'imagination au point de refuser de croire en ces choses quand elles sont évidentes.

Lord Yelverton avait prononcé ces paroles sur un ton ferme. Il lui sembla qu'elles avaient impressionné Tula. Celle-ci paraissait cependant inquiète.

— Bien sûr, ça ne sera pas un mariage légal, lança-t-elle.

— Non, évidemment. Il s'agira certainement d'un mariage qui ne pourrait se dérouler nulle part ailleurs qu'au Mexique.

Tula parut soulagée. Elle se leva.

— Je vais aller dire à Jiminez de vous préparer un homard pour le déjeuner.

Elle sortit avant que Lord Yelverton eût le temps de rien ajouter.

Il laissa retomber sa tête sur les oreillers et se mit à observer le paysage verdoyant et baigné de soleil que l'ouverture de la tente lui permettait de voir. Il pensa alors que personne en Angleterre ne voudrait croire à ce qu'il était en train de vivre.

— Après tout, qu'est-ce que cela peut bien faire, se demanda-t-il, que je sois marié par un prêtre, sans position sociale, sinon dans sa propre religion, à une fille que je ne reverrai jamais ?

Un sourire se dessina sur ses lèvres en pensant qu'un jour, devenu trop vieux pour faire des fouilles, il pourrait rappeler ce souvenir dans ses mémoires. Audenshaw et son étrange famille mériteraient une page ou deux, en tout cas comme intermède au milieu du récit de toutes ses expéditions. Car il savait que le récit de ce qu'il avait vécu depuis son arrivée au Mexique, en particulier la vie amoureuse d'Audenshaw, ne serait pas considéré par la Société de géographie comme une lecture convenable pour ses abonnés.

Tula ne revint auprès de lui qu'au moment où l'arôme qui se dégageait du feu sur lequel Jiminez cuisinait l'eût averti que son repas était presque prêt. Elle lui apporta un de ces jus de fruit qu'il aimait tant et qu'elle composait chaque jour de manière différente. En lui prenant le verre de la main, il dit :

— Je me demandais ce que devenaient tous les enfants de votre père depuis que vous me soignez avec tant d'attention et d'efficacité. Livrés à eux-mêmes, ils doivent le distraire de sa peinture et l'irriter.

— Il vont bien.

— Qui s'occupe d'eux ?

— L'un des professeurs de Lucette. C'est une Bavaroise d'un peu plus de quarante ans, très compétente.

— C'est préférable dans de telles circonstances.

— Les enfants l'aiment bien et Papa avoue même que lorsqu'elle est là je ne lui manque presque pas.

— Je suis content de ne pas le priver de sa tranquillité d'esprit sinon d'autre chose.

— Papa fait toujours ce qui lui plaît, et s'il voulait que je revienne, il le dirait.

— Et vous lui obéiriez ?

— Bien sûr.

Lord Yelverton but une gorgée et demanda :

— Qu'allez-vous devenir, Tula ? Vous ne pouvez pas continuer à vivre, pendant des années, au sein de cette famille un peu particulière. Les enfants vont grandir. Où irez-vous lorsque votre père mourra ?

Tula le regarda étonnée.

— Cela n'arrivera pas.

— On perd toujours la vie d'une manière ou d'une autre. Exactement comme moi, il y a quelques jours et je suis beaucoup plus jeune que votre père.

Lord Yelverton voyant que ses propos la surprenaient et la blessaient, s'empessa d'ajouter :

— Je ne veux pas la mort de votre père. Ce que j'essaie de vous dire c'est que vous devriez mener une vie très différente. Une vie qui vous permettrait de rencontrer un mari.

— Je n'ai pas envie de me marier, répondit vivement Tula.

Lord Yelverton se mit à rire.

— Cela a été très clair lorsque Diaz a fait sa suggestion.

Il ajouta aussitôt :

— ... C'était pour vous taquiner ! Le genre de mariage dont je parlais est un véritable mariage avec un homme qui s'occupera de vous et qui vous donnera une maison à vous seule.

Tula s'éloigna et, lorsqu'elle fut dehors dans la lumière du soleil, se retourna en lançant :

— Ne vous préoccupez pas de mon avenir. Quand vous aurez trouvé ce que vous cherchez dans la grotte, plus rien ne vous retiendra à Acapulco.

Elle partit et Lord Yelverton eut un petit rire : il s'était purement et simplement fait prendre de haut en se mêlant de ce qui ne le regardait pas. Pourtant, trouvant Tula vraiment belle et intelligente, il pensait qu'il était bien

dommage qu'elle vécût dans un endroit aussi perdu où elle pourrait attendre pendant des années sans jamais rencontrer un prétendant convenable. Il n'était pas étonnant dans cette solitude, avec un père qui changeait si souvent de compagne, qu'elle se fût tournée vers le culte de Quetzalcoatl. Elle ressemblait en cela à beaucoup de femmes dans le monde, qui, faute d'avoir une vie sexuelle satisfaisante, trouvent une consolation dans la religion, en perdant malheureusement leur jeunesse.

En ce qui le concernait, Tula avait raison : dès qu'il aurait trouvé ce que contenait la grotte, il quitterait Afcapulco et le Mexique. Il n'avait jamais eu l'intention de rester longtemps dans ce pays. Il avait, d'ailleurs, promis à sa famille qu'au retour d'Égypte, il passerait au moins un an en Angleterre dans le domaine des Yelverton, pour commencer à gérer la propriété et habiter le château dans lequel sa famille vivait depuis cinq siècles. Il savait que cela lui prendrait beaucoup de temps, en dehors même de la rédaction d'un catalogue des objets rapportés d'Égypte, et de la préparation d'une exposition. Seuls l'os de jaguar et l'objet d'ambre, que lui avait vendus le marin l'avaient fait changer d'avis et partir pour le Mexique presque tout de suite après son arrivée en Angleterre. Et si ces deux objets ne possédaient que peu de sens par eux-mêmes, la découverte de nombreuses œuvres d'art datant de l'époque de la grandeur de Tula apporterait une information essentielle à la connaissance très imprécise que l'on avait de cette région où le chef toltèque avait établi son royaume.

« J'ai eu une chance étonnante, pensa Lord Yelverton, et c'est grâce à Tula que je vais découvrir un trésor pour lequel la plupart des archéologues seraient prêts à sacrifier ce qu'ils ont de plus cher. »

Comment pourrait-il lui exprimer sa reconnaissance ? A la différence de la majorité des femmes, Tula n'apprécierait sûrement pas un bijou. Or, il ne savait que lui offrir d'autre, sinon peut-être le fait de renoncer à explorer la grotte. Mais cela, il ne le voulait pas.

« J'essaierai de trouver un cadeau susceptible de lui plaire quand je serai en possession du trésor », se dit-il.

Elle serait alors en droit de réclamer au moins la moitié de ce qu'il découvrirait.

« Si c'est ce qu'elle espère, pensa-t-il, elle sera déçue. »

Cependant, dans un souci de justice, il lui parut nécessaire de lui offrir un objet de la grotte. Puis, en haussant les épaules, il pensa que le moment venu de prendre une décision, il saurait quelle attitude adopter et ne se déposséderait pas, pas plus qu'il ne déposséderait les historiens à venir.

Après un excellent déjeuner, Lord Yelverton s'endormit. Quand il s'éveilla, tard dans l'après-midi, il était toujours préoccupé par la pensée de ce qu'il donnerait à Tula. Il avait l'impression désagréable qu'en rêve elle lui avait pris tout ce à quoi il attachait le plus de prix.

Le lendemain, Lord Yelverton s'habilla, sortit de sa tente, et marcha un peu. Le paysage était encore plus beau que ce qu'il avait imaginé. Le torrent

avait un reflet d'argent et, au loin, la cascade, enveloppée d'arcs-en-ciel, resplendissait plus que les mots ne peuvent le dire. Il en était de même des arbres en fleur et des arbrisseaux qui poussaient au fond de la vallée, en dessous de la roche nue. Un tapis de fleurs se déployait le long du torrent, et le plumage des oiseaux qui venaient boire brillait tant qu'il se confondait avec l'éclat argenté de l'eau, presque aveuglant dans la lumière du soleil.

Lord Yelverton trouva que Tula faisait extraordinairement partie de la beauté de ce paysage. Il se surprit plusieurs fois à la regarder en se disant à quel point elle différait de toutes les femmes qu'il avait rencontrées. Il n'avait jamais beaucoup admiré les blondes. Il les trouvait fades. Et la plupart des femmes qu'il avait aimées étaient brunes, élégantes, sophistiquées, parées de diamants.

Tula, au contraire, conservait son naturel et paraissait même, dans une certaine mesure, naïve, tout en étant fort intelligente et savante en archéologie, où sa connaissance de l'histoire des civilisations du passé et sa technique pour mettre à jour des vestiges ne cessaient de surprendre Lord Yelverton. Elle seule avait su lui indiquer les outils nécessaires pour essayer de pénétrer dans la grotte. C'était toujours elle qui avait expliqué à Jiminez quelles lanternes ils devraient prendre avec eux, sans compter les pioches, les cordes et les pelles.

— Vous vous souvenez du matériel que votre père utilisait autrefois lorsqu'il faisait des fouilles, lui avait dit Lord Yelverton.

Mais, à peine cette réflexion faite, il s'était rappelé, d'après les dires du conservateur du musée de Mexico, qu'Audenshaw s'adonnait à la peinture depuis de nombreuses années. Tula devait donc être bien trop jeune pour accompagner son père, même lors de ses dernières fouilles.

Tula avait souri en répondant :

— Papa aurait oublié tous les instruments les plus importants si je ne m'en étais pas occupée. De même qu'aujourd'hui, lorsqu'il va peindre en dehors de son atelier, il oublierait jusqu'à sa toile et ses pinceaux si je n'étais pas là pour les lui donner au moment où il quitte la maison.

— Quelle chance d'avoir une fille douée d'autant de qualités !

— Ne le lui dites pas, s'il vous plaît, avait lancé Tula. Comme tous les hommes, il aime croire qu'il se suffit à lui-même et n'a que faire de l'aide d'autrui.

— Insinuez-vous que ça soit également mon attitude ?

— Bien sûr. Chaque fois que je veux faire quelque chose pour vous, cela vous irrite.

Comme c'était la vérité, Lord Yelverton, incapable de répondre, était d'abord resté silencieux, puis avait ri.

— Vous m'avez demandé de ne pas lire dans vos pensées. Aussi je vous suggère maintenant de laisser les miennes en paix.

Après un long silence, Tula déclara :

— C'est étrange à quel point il m'est facile de deviner vos pensées. Parfois, je sais ce à quoi pense Papa mais il est généralement beaucoup plus

compliqué que vous.

— Est-ce un compliment ou une insulte ?

— Je ne sais pas, avait répondu Tula, un peu troublée. Quand je vous ai vu pour la première fois, j'étais mécontente de votre venue : je craignais qu'elle ne fasse du mal à Papa. J'ai pensé que vous étiez un homme très orgueilleux et qu'il me serait très difficile de vous comprendre.

— Et que pensez-vous maintenant ?

— J'ai une impression différente. Je comprends pourquoi vous voulez explorer la grotte et je suis certaine que ce que vous y trouverez sera bien utilisé. C'est pourquoi je ne suis plus contre vous.

Elle le regarda intensément, et, bien que Tula n'eût pas bougé, il eut l'impression qu'elle s'était approchée de lui. Il se sentait prisonnier de son charme. Un charme indéfinissable mais bien présent. Soudain, en aval, des oiseaux s'envolèrent comme si quelque chose les avait effrayés, et le calme envoûtant qui enveloppait les deux jeunes gens se dissipa.

— A présent, je vais essayer de faire environ vingt-cinq aller et retour, dit Lord Yelverton, afin de fortifier les muscles de mes jambes.

— Diaz approuverait, dit Tula à voix basse.

Puis, devinant qu'il souhaitait rester seul, elle regagna sa tente plantée un peu au-delà de celle de Lord Yelverton. Celle-ci était trop basse pour qu'elle pût s'y tenir debout. Aussi s'étendit-elle sur son matelas. Lorsqu'elle ne vit plus Lord Yelverton marcher de long en large, elle se mit à penser à lui et à leur mariage qui devait avoir lieu le lendemain matin.

Si Tula resta longtemps éveillée cette nuit-là, en pensant à Lord Yelverton, celui-ci pensa aussi beaucoup à elle. Il se demandait s'il n'était pas mal de prendre part à une cérémonie ayant une grande signification pour Tula mais pas pour lui. C'était là une de ces superstitions qu'il avait repoussées chaque fois qu'elles pouvaient gêner son travail. Mais il n'avait jamais pensé qu'aucune d'entre elles n'entamerait sa vie privée au point de faire de lui l'un des protagonistes d'une cérémonie de mariage.

« Ce n'est qu'une question de mots, pensa-t-il, c'est comme croire que passer sous une échelle porte malheur ou arborer une fleur de bruyère blanche, bonheur. Ce sont des superstitions. »

La seule vérité, c'est qu'il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont il avait été projeté dans la cascade. Il espérait seulement de tout son cœur que l'esprit exorcisé ou, du moins, son pouvoir atténué, il ne serait pas en danger une deuxième fois, ni Tula avec lui.

« Si elle croit vraiment à ce mariage, pensa Lord Yelverton, pourra-t-elle se marier de nouveau dans l'avenir ? »

Cette idée lui donna envie de rire : pouvait-on rien imaginer de plus ridicule ou de plus absurde ? Et pourtant Diaz prenait réellement ce mariage au sérieux. Il fallait espérer surtout que, de retour à la maison d'Audenshaw, Tula serait si heureuse d'avoir rapporté le trésor, qu'elle en oublierait le moyen grâce auquel ils étaient parvenus jusqu'à lui. Lord Yelverton tourna et

retourna cette question dans sa tête jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Lorsque le chant des oiseaux et les premiers rayons du soleil l'éveillèrent, il se sentit si emporté à l'idée de pénétrer dans la grotte que rien d'autre ne put retenir son attention. Diaz vint le raser et masser son corps avec cette huile médicinale dont il savait qu'elle avait fait le plus grand bien à ses contusions.

— Vous ne souffrez pas, Senior ? demanda-t-il sur un ton qui ressemblait davantage à une constatation qu'à une question.

— Non, sauf lorsque j'appuie à certains endroits. Je suis un homme neuf, grâce à vous et à la Seniorita.

— C'est bien !

Lord Yelverton se leva et tendit la main vers sa chemise, Diaz l'arrêta d'un geste. Il le regarda, étonné.

— La Seniorita Tula ne vous a pas prévenu ?

L'Anglais fit signe que non.

— Quetzalcoatl est le dieu de la pluie car la pluie est ce dont la terre a besoin pour vivre.

Lord Yelverton jeta un coup d'œil vers la lumière du soleil.

— Comme il ne pleut pas, vous serez marié au milieu des embruns de la cascade.

— Comment dois-je me vêtir ?

— Je vous ai apporté ceci, Senior.

Diaz exhiba un pantalon blanc comme en portent tous les Mexicains. Lord Yelverton l'enfila puis il sortit de la tente derrière Diaz.

Tula les attendait au soleil : elle ressemblait à la déesse grecque à laquelle il l'avait identifiée la première fois qu'il l'avait vue. Elle portait une robe longue, blanche, taillée dans un tissu très léger à la mode indienne serrée par un cordon, juste au-dessus de la poitrine, laissant le cou et les épaules nus. Elle avait la taille ceinte d'une écharpe. L'ourlet de la robe était brodé de motifs en forme de feuilles rouges et vertes.

Elle lui sourit sans rien dire. En suivant Diaz vers la cascade, Lord Yelverton acquit la certitude que Tula était nue sous sa robe. Il remarqua également ses cheveux rejetés en arrière et tenus par un ruban comme le jour où ils étaient partis à cheval. Il leur fallut plusieurs minutes avant d'arriver à la cascade dont le grondement s'amplifiait à chaque pas. Lorsqu'ils l'eurent atteinte, Diaz les conduisit sur une grosse pierre plate en surplomb, baignée d'embruns. Elle était recouverte d'une mousse très glissante. Lord Yelverton prit la main de Tula. Diaz marcha jusqu'à l'extrémité de la pierre puis, tournant le dos à la cascade, il fit face aux jeunes gens. En un instant ceux-ci furent trempés et la robe de Tula se colla à son corps. Le Mexicain commença à officier d'une voix calme et profonde.

— Les pieds nus sur la terre vivante, leurs visages tournés vers la pluie génératrice de vie, un homme et une femme se rencontrent, en présence de l'Étoile du Matin, pour être unis l'un à l'autre.

Regardant Tula :

— Levez la tête et dites : cet homme est ma pluie du Paradis.

Tula leva la tête et les yeux noyés d'embruns elle répéta :

— Cet homme est ma pluie du Paradis.

Puis se tournant vers Lord Yelverton, Diaz commanda :

— Agenouillez-vous, Senior. Touchez la terre et dites : cette femme est la terre pour moi.

Lord Yelverton mit un genou à terre et, posant la main sur le sol, répéta :

— Cette femme est la terre pour moi.

Il se releva, Diaz fit signe à Tula qui, suivant les instructions du Mexicain, proféra lentement et distinctement :

— Moi, femme, j'embrasse les pieds de cet homme. Je serai sa force et nous ne serons qu'un dans la longue clarté de l'Étoile du Matin.

Puis elle s'agenouilla, baissa la tête et embrassa l'un après l'autre les pieds de Lord Yelverton. Celui-ci posa la main sur les cheveux de Tula en murmurant ces mots :

— Moi, homme, j'embrasse le front et touche la tête de cette femme. Je serai sa paix et son soutien et nous ne serons qu'un dans la longue demi-clarté de l'Étoile du Matin.

Ensuite, il fit lever Tula et l'embrassa sur le front. Diaz prit la main de Lord Yelverton, la plaça sur les yeux de Tula puis prit la main de celle-ci et la plaça sur les yeux de Lord Yelverton, en disant :

— Cet homme a rencontré cette femme avec son corps et l'étoile de son espoir, et cette femme a rencontré cet homme avec son corps et l'étoile de son désir. Ils ne font qu'un et Quetzalcoatl les a bénis et unis avec l'Étoile du Matin.

Tula et Lord Yelverton retirèrent leurs mains de leurs yeux. L'arc-en-ciel que dessinait la lumière du soleil dans les embruns de la cascade, les entourait d'un extraordinaire cercle magique. Ils se regardèrent pendant un long moment en ayant l'impression d'avoir quitté le monde des humains.

Lord Yelverton finit par prendre la main de Tula et l'aida à revenir sur le sentier. Ils revinrent à leurs tentes, sans dire un mot, et regagnèrent chacun la sienne.

Tula retira sa robe mouillée et, après avoir séché son corps et ses cheveux, enfila ses vêtements habituels. En sortant de sa tente, elle vit que Lord Yelverton, Diaz et Jiminez, déjà prêts, l'attendaient.

— Je suis désolée..., commença-t-elle.

Mais Lord Yelverton s'était déjà mis en marche vers la grotte. Jiminez et Diaz portaient l'équipement. Ils avaient choisi de tout porter eux-mêmes pour éviter que Lord Yelverton ne se fatiguât trop. Sans doute aussi avaient-ils pensé que celui-ci pourrait aider Tula à escalader le rocher. Mais ce ne fut pas le cas, la jeune fille habituée à grimper atteignit le passage qui conduisait à la grotte, en même temps que le jeune Anglais. Les yeux pleins d'appréhension, elle regardait Lord Yelverton s'élever au-dessus d'elle. Soudain, elle prit conscience qu'elle surplombait la chute d'eau tout comme Diaz, qui venait de

se hisser sur une saillie encore plus proche de la cascade.

— Nous y sommes ! dit Lord Yelverton comme pour se rassurer.

C'était les premières paroles prononcées depuis le commencement de leur ascension. Il avança vers l'entrée de la grotte. Un instant après, Tula se trouva à son côté.

— Laissez-moi entrer la première, dit-elle.

Un sourire ironique aux lèvres, il répondit :

— Me cacher derrière les pans de votre jupe !

Il plaisantait à demi, mais elle crut déceler une pointe de sérieux dans sa phrase.

— Entendu. Diaz passera le premier. Il a été consacré à Quetzalcoatl. Aucun disciple n'oserait lui faire de mal.

La voix de Tula s'éleva un peu lorsqu'elle prononça le nom du dieu comme si elle eût voulu mettre en garde tout esprit qui pût l'écouter. Au même moment, Diaz les rejoignit et pénétra dans la grotte. Lord Yelverton s'aperçut que Tula retenait sa respiration. Lui-même sentait son cœur battre plus vite encore que le jour où il avait découvert la tombe d'un pharaon en Égypte et la statue de la déesse de la fertilité, en Turquie, enfouie dans le sol depuis d'innombrables siècles. Cette fois, c'était différent. Tout ce qui s'était passé jusqu'alors l'avait profondément ému, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et, maintenant qu'ils touchaient au but, l'émotion atteignait son paroxysme.

La grotte était basse mais plus large qu'il ne s'y était attendu. A l'entrée du moins, elle n'était pas aussi encombrée d'éboulis qu'il l'avait craint. Diaz avança de quelques mètres.

— J'ai besoin de la lanterne, lança-t-il.

Jiminez, qui l'avait allumée, la donna à Lord Yelverton qui la tendit à Diaz. Grâce à la lumière, ils s'aperçurent que le sol, creusé dans le roc, descendait en pente raide. Au milieu de la grotte la hauteur était suffisante pour permettre à une personne de la taille de Lord Yelverton de se tenir debout. Diaz continua d'avancer. Ils avaient parcouru une dizaine de mètres lorsque le passage s'obstrua. Un mur de pierres s'élevait devant eux. Il constituait une barrière. Ils l'observèrent pendant un moment, puis Diaz tendit la main en arrière et, sans rien dire, Jiminez lui passa la pioche.

Tula ne put jamais se rappeler combien de temps il avait fallu pour percer le mur. Diaz s'y était d'abord employé puis il avait été relayé par Lord Yelverton. Tous deux avaient fait preuve d'une grande adresse, résultat d'une longue expérience. En se frayant un passage trop vite, ils auraient risqué de détruire irrémédiablement ce que la grotte contenait, en déclenchant un éboulement, et peut-être même d'être ensevelis. Les deux hommes le savaient. Aussi travaillaient-ils avec prudence. Tula se tenait en retrait pour ne pas les gêner. Quant à Jiminez, il restait simplement appuyé contre la paroi de la grotte, prêt à leur tendre en silence l'outil dont ils avaient besoin. L'Espagnol avait bien mis son butin en sécurité. Le mur avait été érigé avec

art. Les pierres assemblées solidement avaient résisté aux années sans tomber en poussière. Diaz et Lord Yelverton retiraient les blocs les uns après les autres en les empilant, au fur et à mesure, de chaque côté de l'ouverture. En le regardant travailler, Tula fut frappée par la patience de Lord Yelverton. Elle aimait l'expression de concentration de son visage et la manière dont il oubliait tout ce qui ne concernait pas la tâche à laquelle il s'adonnait.

Lorsque l'ouverture fut assez grande pour les laisser passer sans difficulté, Diaz prit la lanterne posée sur le sol et la leva le plus haut qu'il put. A cet instant, Tula eut conscience qu'ils allaient savoir si leur entreprise avait été vaine et le voyage de Lord Yelverton, inutile. Il régnait une atmosphère si tendue, si poignante qu'elle ne put résister au désir de glisser sa main dans celle du jeune Anglais qui, debout derrière Diaz, attendait de voir ce que la lumière allait révéler. Lorsque ses doigts, salis par le travail se refermèrent sur ceux de Tula, elle sentit l'émotion qui faisait vibrer son corps. A mesure que cette émotion grandissait, la pression qu'il exerçait sur la main de Tula augmentait. Elle finit par devenir douloureuse, mais la jeune fille aurait enduré une douleur bien plus grande sachant qu'à travers elle ils ne faisaient plus qu'un.

Il aurait fait nuit dans la tente sans les étoiles hautes dans le ciel et le clair de lune qui, sans atteindre encore le fond de la vallée, éclairait déjà la cascade. Lord Yelverton étendu sur son lit regardait Tula lui apporter à boire, avant de se retirer dans sa tente.

— Vous êtes fatigué ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas mentir, répondit-il en souriant. Je suis fatigué mais bien trop heureux pour trouver le sommeil.

Tula se mit à rire.

— Croyez-vous qu'aucun de nous sera capable de dormir cette nuit ?

— Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé une aussi grande joie. Pendant un instant, j'ai cru que nous n'allions rien trouver.

— Nous aurions pu deviner que l'Espagnol n'avait volé que quelques petits objets, sous peine d'attirer l'attention.

— Petits, mais de grande valeur !

Les deux jeunes gens pensèrent en silence à tout ce qu'ils avaient trouvé : os sculptés, perles, objets en jade, albâtre, corail, cristal de roche, tous merveilleusement sculptés. Enfermés dans de petits sacs que le temps avait en partie réduits en poussière, ils avaient d'abord paru sans valeur aux chercheurs qui s'étaient attendus à des objets massifs et impressionnants. Mais une fois la poussière ôtée, il s'agissait à l'évidence d'une collection de pièces d'art mixtèque tout à fait unique au monde. Selon les mots mêmes de Diaz, chaque objet avait un sens religieux et pouvait apporter des éléments méconnus jusqu'alors par ceux qui étudiaient la civilisation morte à Monte Alban. Diaz était extrêmement ému de voir les différentes représentations de Quetzalcoatl : toutes ces petites sculptures avaient servi, à coup sûr, au culte du dieu dans la pyramide du soleil. Et ceux qui déchiffreraient les hiéroglyphes mettraient du

temps avant de pouvoir interpréter les inscriptions et les scènes représentées. En attendant, en tout cas, leur beauté était telle que Tula, disciple fervente du culte de Quetzalcoatl, ne les touchait qu'avec un grand respect.

Lord Yelverton avait placé très soigneusement la plus grande partie de ces découvertes dans un grand sac, apporté par Jiminez.

— Ce sera suffisant pour aujourd'hui, avait-il dit. Nous en avons assez à examiner. Nous reviendrons demain en chercher d'autres. Je pense qu'il n'est pas dangereux de laisser la grotte sans surveillance ?

Diaz sourit.

— Vous savez déjà, Senior, à quel point elle est bien gardée.

Lord Yelverton avait presque oublié ce qui lui était arrivé la première fois.

— Vous avez raison, Diaz. Nous n'avons pas à nous faire de souci à ce sujet.

Portant lui-même le sac, par prudence, il était redescendu lentement au campement. Ils avaient passé plus de temps que prévu dans la grotte et terminèrent de déjeuner, alors que l'après-midi touchait à sa fin et que le soleil ne réchauffait plus la terre. Lord Yelverton avait à ce moment sorti son trésor de son sac. Et il en avait soigneusement essuyé toutes les pièces avec un mouchoir de soie, avant de les étaler sur l'herbe devant Tula et Diaz. A la lumière du jour, elles paraissaient encore plus belles que dans la grotte : de la pureté du cristal au rose du corail et à la translucidité de l'albâtre, tout en elles était parfait. Cependant le jeune Anglais tout comme Diaz savaient que le plus intéressant pour les historiens serait les os de jaguar sculptés.

— Demain, Diaz, dit Lord Yelverton, lorsque nous aurons pris ce qui reste dans la grotte, je veux que vous choisissiez un objet qui vous plaise particulièrement ou, plutôt, que vous puissiez utiliser dans votre fonction.

En l'entendant parler ainsi, Tula l'avait regardé avec une expression de reconnaissance.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites, Senior ? avait demandé Diaz d'une voix grave.

— Bien sûr. Et le choix dépend entièrement de vous. Ce n'est pas une question de valeur. Je suis certain que vous saurez reconnaître celui qui vous attire le plus en raison de son caractère sacré et du rôle qu'il a dû jouer dans le passé.

Diaz avait observé un moment de silence puis fixant Lord Yelverton dans les yeux lui avait déclaré :

— Vous avez été béni, mon fils. Vous avez vu l'Étoile du Matin et jamais elle ne vous quittera.

Il avait prononcé ces paroles d'une manière émouvante avant de s'éloigner comme un homme submergé par une émotion trop forte. En le voyant se diriger vers la cascade, les deux jeunes gens savaient que dans les embruns, le Mexicain reconnaissait Quetzalcoatl, le dieu de la pluie. Lord Yelverton avait alors replacé les objets dans le sac avant d'emporter le tout sous sa tente.

— Il serait plus sage de vous coucher, lui dit, à ce moment, Tula. Nous

avons eu une longue journée remplie d'émotions et vous ne pouvez pas vous permettre d'avoir une rechute après tout le mal que Diaz et moi avons eu pour vous soigner.

— Ce que vous dites est plein de bon sens, reconnut Lord Yelverton.

Après le départ de la jeune fille, il s'était déshabillé et étendu avec soulagement sur son matelas.

Plus tard Jiminez lui apporta son dîner. Lorsqu'il eut fini de manger, une fois le soleil couché, il se demanda pourquoi on l'avait laissé seul si longtemps. C'est alors que Tula apparut.

— Que faisiez-vous ? demanda-t-il.

— Je rêvais. Je crois aussi que j'ai revécu l'émotion que nous avons tous connue aujourd'hui.

— M'avez-vous pardonné d'avoir dérangé ce qui aurait dû être laissé en paix pendant encore un millier d'années ?

— J'avais tort. Diaz savait déjà que ces découvertes profiteraient peut-être au monde entier, tout au moins, à ceux qui veulent comprendre l'enseignement de Quetzalcoatl et des autres dieux.

Lord Yelverton sourit.

— Je reconnais qu'à mon arrivée ici, je n'envisageais pas ces fouilles dans cet esprit. Je croyais n'être qu'un archéologue à la recherche d'ossements, pour l'amour de l'histoire.

— Et maintenant ?

— Maintenant, comme vous, je pense que ce que j'ai trouvé servira peut-être non seulement à la science des hommes mais aussi à leur esprit, à leur cœur et à leur âme.

Tula inspira profondément.

— C'est ce que je voulais que vous ressentiez.

— Peut-être est-ce vous qui m'y avez conduit ?

— Non, non, répondit vivement Tula. Vous l'avez découvert par vous-même. Je n'ai rien à y voir.

— C'est largement de votre fait, Tula.

L'obscurité grandissait dans la tente. Le visage de la jeune fille se découpait sur le ciel étoilé comme s'il avait été taillé dans du cristal de roche.

— Je veux savoir quelque chose, dit-il.

— Quoi donc ?

— Que ressentiez-vous lorsque Diaz nous a mariés ? Ce que j'ai ressenti m'a profondément surpris.

Tula ne répondit pas. Il étendit le bras pour lui prendre la main. Il la sentit frissonner lorsqu'il la toucha, et demanda de nouveau, avec insistance :

— Dites-moi ce que vous avez ressenti.

— J'ai eu l'impression que l'esprit de la Création passait de l'eau de la cascade en nous-mêmes. Que nous faisons vraiment partie de lui.

— J'ai éprouvé le même sentiment et pourtant je n'y croyais pas. A cet instant, vous et moi étions très proches.

Lorsqu'il eut fini de parler, il souleva la main de Tula jusqu'à ses lèvres. Sa bouche s'attarda un moment au contact de cette peau si douce. La jeune fille émit soudain un son aigu qu'il n'aurait pu ni décrire ni interpréter. Elle glissa sa main hors de la sienne et avec la rapidité d'un oiseau fut dehors. Seul, Lord Yelverton resta longtemps étendu en observant le clair de lune.

Chapitre 6

Tula s'assit dans l'herbe en regardant les objets précieux que Lord Yelverton avait étalés sur le sol devant lui. Il y en avait trente. En incluant les quatre que le marin avait dérobés, le total s'élevait donc à trente-quatre. Ils avaient été disposés sur une sorte d'étagère à l'intérieur de la grotte et il était facile d'imaginer comment le Mexicain, après avoir fait un trou assez large pour passer le bras, avait pris les quatre premiers objets qui lui étaient tombés sous la main. Ils avaient également découvert sur le sol de la grotte ce qui leur avait d'abord paru être un gros tas de poussière mais qui en réalité représentait les restes des vêtements laissés par l'Espagnol. Seuls les boutons d'or avaient traversé les siècles intacts. A côté se trouvaient la bride de son cheval, celle qu'il devait utiliser pour les grandes occasions, et des étriers d'or finement travaillés. Lord Yelverton savait que ces derniers objets seraient fort appréciés du conservateur du musée de Mexico. Il les lui enverrait après les avoir exposés en Europe. Il donna néanmoins deux des boutons à Jiminez qui en resta muet de joie. Diaz, avant de choisir ce qui lui revenait, avait fait un examen minutieux de tous les objets. Il avait d'abord essayé de décrypter les inscriptions qui se trouvaient sur la plupart des pièces de corail, d'albâtre et de jade. Matière étrange sûrement rapportée d'Orient par des navigateurs, car il n'y en a aucun gisement au Mexique. Et pourtant les Mixtèques l'utilisaient abondamment pour célébrer le culte de leurs dieux.

Il avait fait très chaud au milieu de la journée, mais à présent le soleil perdait de son intensité, l'air devenait plus frais. Lorsque Jiminez, serrant dans sa main ses boutons en or, se fut éloigné, Lord Yelverton dit à Diaz :

— C'est votre tour maintenant.

Le Mexicain souleva les objets les uns après les autres. Il ne se contentait pas de les observer, il mesurait aussi les vibrations qui s'en dégageaient. Il restait silencieux et Tula l'observait intensément, comme si elle aussi essayait de discerner lequel pouvait compter le plus dans leur culte. Ils s'étaient tous beaucoup salis en cherchant dans l'énorme tas de poussière des bouts de galon doré, ou les autres restes de décorations des costumes de parade de l'Espagnol. Diaz finit par se décider.

— Si le Senior m'y autorise, dit-il de sa voix calme et profonde, et si vous ne le voulez pas pour vous-même, j'aimerais avoir l'os de jaguar qui vous a conduit ici.

Lord Yelverton sourit.

— Je vois qu'il a un sens particulier pour vous comme pour moi.

— C'est ce que je ressens, dit Diaz très simplement. Merci, Senior. Les dieux vous béniront pour votre générosité.

Il se leva et ajouta :

— Ne soyez pas inquiet si vous entendez ma voix cette nuit. Je pense que cet os sacré libérera l'esprit attaché à la grotte.

Il s'éloigna et Lord Yelverton se tourna vers Tula, interrogateur :

— Je crois qu'il y a un rite qui peut libérer un esprit de son serment, dit-elle. L'Eglise catholique l'appelle exorcisme mais ici c'est très différent.

— Voilà une autre chose qu'il me faut apprendre. Il y en a tant que je pourrais rester ici plus de mille ans, j'en découvrirais toujours de nouvelles.

Tula eut un petit rire.

— Les Mexicains ont une expression qui illustre ce que vous venez de dire : « *Como Mexico no hay dos* ».

— Il n'y a qu'un seul Mexique ! traduisit Yelverton.

— Exactement !

Lord Yelverton baissa les yeux vers les objets d'art placés entre eux deux.

— Nous devrions les ranger. Demain, nous les montrerons à votre père. Je suis sûr qu'il les trouvera très intéressants.

Tula soupira.

— Il va regretter de n'être pas venu avec nous. Je n'oublierai jamais cet instant où, sans savoir si vous ne seriez pas précipité dans le vide, vous avez pénétré dans la grotte et pu admirer ces merveilleux objets.

— Je croyais rêver. Nous avions tant espéré.

— Moi aussi, dit Tula en souriant. Le choc aurait été trop dur à supporter après votre noyade.

En prononçant ce dernier mot, la jeune fille eut un petit sanglot très émouvant dans la voix.

— Grâce à vous, je suis en vie, Tula. Bien sûr, tout objet que vous souhaitez avoir est à vous.

Elle ouvrit de grands yeux. Il comprit qu'elle ne s'était pas attendue à cette proposition.

— Je veux vous donner un présent digne de notre expérience inoubliable.

— Je n'ai besoin de rien, répondit vivement Tula. Nous avons vécu une expérience inoubliable. Je m'en souviendrai toujours.

Il pouvait lire dans ses pensées : elle revoyait le moment où Diaz les avait mariés au milieu des embruns de la cascade. Comme il ne souhaitait pas s'éterniser sur ce sujet, il dit d'un ton léger :

— J'ai d'abord songé à vous donner des diamants, mais à présent, il me semble que le corail vous irait mieux ou, peut-être, ceci.

Tout en parlant, il ramassa un morceau de jade sculpté avec art et orné de perles. Après un séjour si long sous la terre, certaines d'entre elles avaient perdu leur éclat, mais, à l'air libre et portées sur la peau, elles brilleraient de

nouveau. Lord Yelverton se demanda s'il devait suggérer à Tula de se coucher avec le jade, mais une telle suggestion serait peut-être trop intime. Leurs yeux se croisèrent. Elle avait deviné ses pensées.

— Elles reprendront sans doute vie au soleil, dit-elle.

— J'espère sinon vous devrez leur donner la vie comme vous m'avez rendu la mienne.

Il y eut un silence. Tula avait baissé les yeux et regardait le jade qu'il tenait dans sa main.

— Nous devrions attendre que votre père ait vu ces trésors. S'il peut décrypter certaines inscriptions, peut-être s'en trouvera-t-il une qui retienne plus particulièrement votre attention.

Il sourit avant d'ajouter :

— La première fois que nous avons parlé, j'aurais pu vous identifier à la déesse de la lune.

Comme si ce compliment l'intimidait. Tula se leva.

— Bien que je me sois lavée les mains et le visage, je me sens encore sale après avoir remué toute cette poussière. Je vais me doucher dans les embruns.

Elle s'éloigna avant que Lord Yelverton ait eu le temps de lui dire qu'il aimerait venir avec elle. Il se dit alors que sa compagnie l'aurait peut-être gênée. Bien plus tard, après le dîner, le soleil se coucha et la nuit vint rapidement. Pendant un instant, le ciel fut d'une transparence éthérée barré à l'horizon d'un long trait pourpre, puis la première étoile scintilla au-dessus de la cascade et bientôt le firmament en fut constellé.

Un verre de vin à la main, Lord Yelverton appuya son dos contre le tronc de l'arbre sous lequel ils avaient dîné et poussa un soupir de satisfaction.

— Comment aurais-je pu deviner, lorsque j'ai quitté Mexico pour partir à la recherche de votre père, que je trouverais non seulement les œuvres d'art que je cherchais, mais que j'ouvrirais aussi une porte donnant sur un autre monde dont je ne devinais pas l'existence.

Tula le regarda, interrogative. Il poursuivit :

— Votre monde auquel je suis maintenant prêt à croire. Un monde totalement « mexicain » et qui comprend de la magie, de la sorcellerie, des démons et des sages.

— Vous avez oublié ses dieux et ses anges, intervint vivement Tula.

— Bien sûr. C'est ce que vous avez été — mon bon ange. Un ange qui m'a sauvé la vie et m'a donné ce que mon cœur désirait.

— A présent, vous allez vivre heureux pour l'éternité.

— Je pense qu'après avoir escaladé la plus haute montagne, en avoir atteint le sommet je devrais m'arrêter. Tout autre entreprise serait décevante. Mais, alors, que puis-je faire ?

Il connaissait la réponse et n'avait pas besoin que Tula la lui donnât. Beaucoup de travail et de responsabilités l'attendaient en Angleterre, entre son château, son domaine, sa famille dont il était le chef. Toutefois, cette

perspective paraissait bien pâle en comparaison des joies de l'exploration et des fouilles qui permettaient de ramener à la vie ce qui était mort depuis des siècles. Il était tellement perdu dans ses pensées que le silence s'était installé. Soudain, le son d'une voix humaine, mêlée au grondement de la cascade, parvint jusqu'à eux. Ils savaient que c'était Diaz qui chantait dans la grotte avec Jiminez. C'était un son rythmé et monotone qui se fondait dans la nuit ajoutant à son mystère. La musique a le pouvoir d'exprimer des émotions profondes que les mots seuls ne savent traduire, et Lord Yelverton se demandait quelle musique il aurait joué s'il avait pu à ce moment évoquer ce qu'il ressentait.

— Diaz va chanter toute la nuit, dit Tula. Chaque note et chaque parole rompront progressivement les liens qui retiennent l'esprit du jeune homme sacrifié. A l'aube, il sera libre et pourra aller rejoindre ceux qu'il aime.

Elle parlait avec une telle simplicité, une telle sincérité que Lord Yelverton fut ému.

— Le croyez-vous vraiment ?

— Oui.

— Alors plus personne ne sera précipité dans la cascade comme je l'ai été ?

— Ce n'est plus nécessaire maintenant que la grotte est vide.

Cette explication lui parut relever d'un bon sens parfait tant qu'il acceptait que la grotte eût été gardée par une force surnaturelle. Et à la clarté des étoiles, bercé par les sons entremêlés de l'eau et du chant, il lui sembla difficile de ne pas croire ce que lui disait Tula.

— Vous êtes fatigué et vous devez aller au lit, dit brusquement la jeune fille.

Lord Yelverton posa son verre vide.

— Vous avez raison. Je suis impatient d'être à demain pour voir le visage de votre père quand il découvrira ce que nous rapportons.

— Si vous ne pensez qu'à lui, vous lui direz que vous n'avez rien trouvé.

— Comment pourrais-je ? s'écria Lord Yelverton. Votre père est sans aucun doute une des plus hautes autorités en ce qui concerne la civilisation mexicaine. Je sais : vous pensez qu'il est heureux avec sa peinture, mais n'est-ce pas un impardonnable gaspillage de sa grande valeur ?

— Vous ne comprenez pas.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? demanda rudement Lord Yelverton.

— Lorsque ma mère est morte, Papa était comme fou. J'étais très jeune à l'époque, mais j'ai su ensuite que son entourage avait craint qu'il ne se tuât.

— Vraiment ?

— Oui. Peut-être parce qu'il m'aimait, il ne l'a pas fait. Ma nurse l'a trouvé un soir en train d'essayer de se donner la mort.

— Je ne puis le croire, dit Lord Yelverton à mi-voix, comme pour lui-même.

Il avait trouvé Audenshaw étrange, excentrique, comme peut l'être un

Anglais, mais non incohérent ou excessif.

— Il a commencé par boire, poursuivit Tula sur un ton impersonnel.

Lord Yelverton plus perceptif, comprit qu'elle n'aurait pas pu parler des souffrances de son père, auxquelles elle était intimement liée, si elle ne les avait évoquées comme un fait banal. Il avait aussi la certitude que c'était la première fois qu'elle parlait de ce sujet avec un étranger. Et il l'écoutait avec une particulière attention.

— Lorsqu'il se rendit compte que cet excès de boisson le rendait malade, il essaya un autre moyen d'oublier.

Lord Yelverton devina qu'il s'agissait des femmes. Il se représentait toutes celles qui avaient vécu avec Audenshaw et qui avaient dû sincèrement l'aimer, alors qu'il ne faisait que les utiliser pour essayer d'éloigner le visage de celle qu'il avait perdue.

— ...Plus tard, nous avons voyagé sans but précis, continua Tula. Papa était si instable que personne ne savait d'un jour à l'autre, s'il resterait ou s'en irait.

Elle n'avait pas besoin de préciser, pour Lord Yelverton, combien l'épreuve avait été dure pour elle. Soudain, à la grande surprise de celui-ci, elle ajouta :

— A cette époque, comme il pensait que mon voyage aurait fait plaisir à Maman, il m'envoya en Europe.

— Où êtes-vous allée ?

— A Florence.

C'était si surprenant que, sur le moment, Lord Yelverton eut de la peine à la croire. Jamais il n'avait soupçonné Tula d'avoir été en Europe ou même d'avoir rien vu d'autre qu'Acapulco, à l'exception, peut-être, des sites aztèques que son père avait explorés.

— J'y ai passé un an et demi. Je ne suis revenue que parce que Papa ne s'en sortait pas avec les enfants et qu'il lui était difficile de trouver quelqu'un pour s'occuper d'eux.

— Mais vous étiez trop jeune pour assumer une telle responsabilité, dit vivement Lord Yelverton.

— Je me suis débrouillée. Puis, lorsque j'ai rencontré Miss Weber — nous l'appelons Liza — tout a été beaucoup plus facile. C'est elle qui a trouvé des professeurs pour Lucette et des écoles pour les autres. Et maintenant que Papa s'est fixé, tout est plus simple.

Lord Yelverton comprenait enfin pourquoi Tula craignait qu'il ne rendît son père de nouveau instable.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— Je pense que nous devons montrer à Papa ce que nous avons trouvé. Ce serait mal de ne pas le faire. Mais vous devrez le convaincre qu'il y a peu de chances qu'il y ait d'autres grottes contenant de semblables sculptures.

— J'ai de toute façon l'intention de rentrer en Angleterre, répondit Lord Yelverton.

— Je vous comprends.

Tula se leva et marcha lentement jusqu'au bord du torrent.

Les étoiles brillaient au-dessus d'elle. Elle gardait cependant la tête baissée comme pour essayer de voir les poissons qu'elle avait observés à la lumière du soleil tandis qu'ils se déplaçaient agilement entre les pierres. Lord Yelverton la rejoignit. Ce n'était pas l'eau qu'il regardait, mais elle. Il la trouvait ravissante comme cette nuit où il l'avait vue, le visage tourné vers les étoiles, pensant à Quetzalcoatl et essayant de comprendre les mystères du firmament.

— J'ai une idée, dit-il.

— Laquelle ? demanda Tula d'une voix grave sans se retourner.

— Puisque nous attirons la chance ensemble, pourquoi ne pas essayer de trouver un autre trésor dans le Yucatan ?

Il poursuivit, un sourire aux lèvres.

— Votre peuple, les Tolmèques, envahit le Yucatan après avoir été chassé de la vallée du Mexique et y transporta le culte de Quetzalcoatl.

— Je le savais mais je suis étonnée que vous le sachiez également.

— J'ai un peu étudié l'histoire du Mexique avant de venir ici, et j'ai beaucoup appris à votre contact.

Tula resta silencieuse. Il poursuivit :

— Nous travaillons bien ensemble et depuis le jour où vous m'avez rendu la vie, je crois qu'en dépit de mes blessures, je n'ai jamais été aussi heureux.

Il se rapprocha encore d'elle.

— Sincèrement il serait triste, peut-être même criminel de nous séparer maintenant alors que nous pourrions vivre ensemble.

Sa voix s'attarda sur ce dernier mot, qu'il prononça sur un ton caressant que Tula n'avait jamais entendu dans sa bouche. Elle leva son visage vers lui.

— Que dites-vous ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Ceci, répondit Lord Yelverton.

Tout en parlant, il la prit par la taille et l'attira contre lui. Puis ses lèvres furent sur celles de Tula. Elles étaient exactement comme il les avait imaginées : fraîches, douces, innocentes. Leur contact lui fit éprouver un ravissement qu'il n'avait jamais connu. Il avait embrassé beaucoup de femmes mais jamais une jeune fille inexpérimentée et, en sentant celle-ci contre lui, une inexprimable excitation montait en lui. En même temps, il se sentait doux et tendre comme il ne l'avait jamais été avec aucune des femmes qu'il avait désirées. Tula, elle, éprouvait la même sensation de sacré que celle qu'elle avait connue au moment de leur mariage sous la pluie de la cascade. Lord Yelverton resserra son étreinte.

— Vous êtes si belle, si différente de toutes les autres femmes que j'ai connues ! Je vous veux, je vous veux désespérément ! Vous savez aussi bien que moi que je ne pourrais vivre sans vous.

Sans attendre sa réponse, il l'embrassa de nouveau mais d'une manière si passionnée, si possessive qu'il lui sembla qu'elle lui appartenait, qu'ils ne

faisaient qu'un seul corps. Il releva la tête et plongea son regard dans les yeux sombres et mystérieux de la jeune fille. Sans le clair de lune le visage de celle-ci était encore plus beau.

— ... Vous viendrez avec moi !

C'était un ordre plutôt qu'une question et il était sûr qu'elle ne pouvait refuser. Il la sentit frissonner contre lui.

— ... Je vous aime ! souffla-t-il.

C'était vrai. Il l'aimait comme il pensait ne jamais pouvoir aimer. Tula posa ses mains sur sa poitrine et le repoussa un peu.

— Vous êtes fatigué. Il faut vous coucher.

— Je veux d'abord avoir une réponse.

— Nous en parlerons demain.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Il faut que je réfléchisse.

— Il n'y a pas lieu que vous réfléchissiez. Je réfléchirai pour vous. Nous irons ensemble dans le Yucatan. Votre père ne s'y opposera pas puisque, comme vous me l'avez déjà dit, il y a quelqu'un qui s'occupe de lui et des enfants. Et nous serons si heureux qu'il se passera beaucoup de temps avant que je n'éprouve le besoin de rentrer en Angleterre.

Tula s'était libérée de son étreinte.

— Bonne nuit, dit-elle tendrement. Le chant de l'eau va vous endormir.

« Seules vos lèvres pourraient le faire », eut envie de répondre Lord Yelverton.

Déjà Tula l'avait quitté, s'éloignant sous les arbres, vers sa tente, rapide et silencieuse comme un fantôme. Il en fut contrarié. Il voulait l'embrasser encore. Il voulait lui faire comprendre ce qu'il attendait d'elle. Puis il se rendit compte qu'il était fatigué. Comme l'avait dit Tula, la journée avait été remplie d'émotions, surtout pendant les dernières minutes. Il sentait encore le contact de son corps souple contre le sien.

« Elle est merveilleuse, absolument merveilleuse ! pensa-t-il. Nous serons très heureux tous les deux dans le Yucatan. »

Tandis qu'il se déshabillait, il pensait que cette région contenait des ruines encore inexplorées aussi belles, sinon plus, que celles que l'on trouvait près de Mexico. On lui avait appris que les inscriptions gravées sur les énormes blocs de pierre mis à jour n'avaient jamais pu être décryptées.

« Si quelqu'un peut m'aider dans ces nouvelles recherches, pensa-t-il, c'est bien Tula. »

Il se coucha sur son matelas en mettant le sac contenant les objets d'art à côté de lui. Il lui sembla presque qu'ils lui parlaient, qu'ils lui faisaient une confidence qu'il aurait dû comprendre mais il n'y parvint pas.

« Il y a déjà tant de recherches à faire sur ces pièces-là, pensa-t-il. Peut-être devrais-je les rapporter en Angleterre avant de partir pour une autre expédition. »

Cependant comme il ressentait en ce moment un si vif désir d'être avec

Tula, il pensa que c'était au contraire une excellente idée de partir avec elle pour le Yucatan.

« Nous y serons très heureux », répéta-t-il, et il s'endormit un sourire aux lèvres.

Tula ne s'était pas déshabillée. Assise à l'entrée de sa tente, elle observait les étoiles. Elle n'avait jamais connu un ravissement égal à celui qu'elle avait éprouvé lorsque Lord Yelverton l'avait embrassée. Son amour, déjà caché dans son cœur, avait éclaté comme les bourgeons d'un hibiscus se mettent soudain à s'ouvrir.

« Je l'aime ! Je l'aime ! », murmurait-elle avec le sentiment que le ciel entendait sa voix.

Elle savait pourtant en même temps que ce qu'il lui avait offert n'était rien d'autre que ce que son père avait offert à toutes les femmes arrivées et reparties depuis la mort de sa mère. Elle n'avait pas espéré que Lord Yelverton lui offrirait de l'épouser mais, derrière son amour pour lui, se cachait la crainte inavouée qu'il ne s'agirait que d'un bonheur éphémère. Lorsqu'il aurait épuisé son désir pour elle, il regagnerait l'Angleterre et elle, la maison. Elle n'était ni choquée, ni surprise. C'était, pensait-elle, inévitable puisqu'il avait été témoin de la manière de vivre de son père : il avait bien vu qu'elle acceptait ce comportement. Bien qu'elle fût épouvantablement malheureuse à l'idée de le perdre, elle savait qu'elle ne pourrait pas agir comme il le lui demandait. Et pourtant, qu'il le sût ou non, elle lui appartenait pour l'éternité. Leur mariage parmi les embruns de la cascade avait autant de valeur à ses yeux que s'ils avaient échangé leurs vœux devant le grand autel de la cathédrale de Mexico. Ils avaient été unis par Quetzalcoatl. Ils avaient reçu la bénédiction de l'Étoile du Matin. Rien ne pourrait dénouer ce lien.

« Je serai sa force, murmura Tula le visage levé vers le firmament, tout au long de la demi-clarté de l'Étoile du Matin. »

Ce qui signifiait pour la jeune fille jusqu'à la fin de sa vie. Comme les vœux qu'elle avait prononcés étaient sacrés pour elle, elle ne permettrait jamais à aucun autre homme de la toucher et aucun autre homme que Lord Yelverton, ne pourrait devenir son mari.

« Il ne comprend pas », murmura-t-elle.

Elle ne parlait pas avec amertume et ne le blâmait pas. Elle savait seulement, comme Diaz dont le chant allait libérer une âme emprisonnée depuis trois cents ans, qu'elle appartiendrait à Lord Yelverton aussi longtemps qu'elle vivrait. Peut-être celui-ci n'en était-il pas conscient, peut-être épouserait-il une douzaine de femmes, mais elle était sa femme et elle ne romprait pas son serment.

Lorsqu'elle s'étendit sur son matelas et ferma les yeux, Tula se sentit proche du cœur de Lord Yelverton. Elle éprouvait encore le ravissement ressenti au contact de ses lèvres se propager à travers son corps, comme la vie, qu'elle avait fait passer de son âme à la sienne s'était répandue en lui.

« Je lui ai donné le souffle de vie, pensa-t-elle. Il est à moi. Nos vies sont

unies et nous ne faisons qu'un. »

Pendant un instant, une joie radieuse l'envahit. Mais bientôt, sa raison lui rappela quelle souffrance elle endurerait après son départ.

A son réveil, de très bonne heure, Tula se demanda comment elle pourrait supporter de laisser partir Lord Yelverton sans lui avoir donné, non seulement son cœur et son âme, mais aussi son corps.

« Il lui appartient », murmura-t-elle.

Pourtant, elle savait qu'elle ne pourrait descendre au niveau de ces femmes qui se donnaient à son père sans autre pensée que celle de satisfaire leur désir. Car elles ne s'intéressaient ni à son intelligence, ni à sa science mais seulement à un corps brûlant de désir.

« Lord Yelverton doit rentrer en Angleterre », décida Tula.

Elle savait que c'était là son devoir, même si elle souffrait tant de le perdre. Peu après l'aurore, déjà tout habillée, elle préparait le petit déjeuner. Lorsque Lord Yelverton se leva, elle lui expliqua :

— Je suggère que nous partions d'ici le plus vite possible. Quand nous serons à la maison vous direz à vos domestiques de venir chercher les bagages et les tentes.

— C'est une bonne idée !

— Diaz et Jiminez doivent dormir. Il serait donc plus gentil de partir sans leur dire au revoir. Ils n'ont arrêté de chanter qu'aux premières lueurs du jour. Ils sont sûrement très fatigués.

— Espérons qu'ils ont réussi à libérer l'esprit.

Lord Yelverton n'était pas particulièrement intéressé par ce sujet et, dès qu'ils eurent fini de manger, ils sellèrent leurs chevaux pour commencer à redescendre vers Acapulco. N'ayant pas besoin de passer par le village pour voir la *Curandera*, ils empruntèrent un chemin beaucoup plus court. La pente raide et les pierres, qui jonchaient le sol, rendaient le chemin dangereux. Heureusement, les chevaux avançaient sans peur.

Lorsqu'ils atteignirent la maison, ils virent à travers les arbustes Ajax Audenshaw qui revenait de la mer. Il leur fit signe et Tula courut jusqu'à lui, passant ses bras autour de son cou.

— Tu vas bien, Papa ? Il n'y a pas eu de problèmes pendant mon absence ?

— Aucun ! Liza s'est très bien occupée de nous, mais je suis heureux que tu sois de retour.

Elle l'embrassa, et sans rien dire entra dans la maison. Elle laissait à Lord Yelverton le soin d'expliquer ce qui s'était passé, et de montrer le trésor à son père. En observant les objets, Audenshaw oubliait sa peinture et redevenait archéologue. Il retourna chaque pièce dans sa main, déchiffra certains signes mais avoua que, dans leur majorité, ils représentaient une énigme pour lui.

— Je vous félicite, Yelverton ! dit-il enfin. Quand je pense que je n'ai rien fait, alors que ce trésor...

— Je n'aurais pas pu le trouver sans Tula.

— Je savais qu'elle vous aiderait.

— Elle m'a aussi sauvé la vie.

Lord Yelverton ne raconta pas exactement comment il était tombé dans la chute d'eau parce qu'il voulait minimiser l'effet que cet événement avait eu sur lui, mais Audenshaw avait déjà appris de la bouche de ses domestiques qu'il avait été blessé.

— Diaz vous accompagnait, dit-il. J'ai déjà entendu parler de ses dons de guérisseur. C'est un homme étrange. Je pense que vous savez qu'il est un disciple de Quetzalcoatl ?

— Oui. Il me l'a dit.

— C'est extraordinaire le nombre de gens qui, dans différentes régions du Mexique, célèbrent son culte. Votre découverte apportera beaucoup à la connaissance qu'ils ont de lui. C'était l'une des plus attachantes de leurs divinités.

Puis Audenshaw essaya de décrypter différents signes et de déduire de la forme des objets le rôle qu'ils jouaient dans la célébration du culte du dieu.

Lorsqu'on annonça que le déjeuner était prêt, à la surprise de Lord Yelverton, Tula était absente.

— Allez chercher la Senorita Tula, dit Audenshaw à l'un des domestiques.

— La Senorita demande au Senior de l'excuser, répondit l'homme. Elle est trop occupée à se laver les cheveux pour venir déjeuner.

Audenshaw se mit à rire.

— L'éternel féminin ! Vous avez fait une découverte qui aura des répercussions mondiales, et elle pense à son physique.

— Elle en a bien le droit. Elle m'a soigné avec beaucoup d'efficacité.

— Tula est une excellente infirmière. J'ai pensé à elle pendant son absence. Je crois qu'elle devrait mener une vie très différente. Aussi ai-je fait des projets.

— Quelle sorte de projets ?

Lord Yelverton fronça les sourcils, mais Audenshaw ne le remarqua pas.

— Elle devrait aller rendre visite à la famille de sa mère, en Irlande. Ils l'avaient réclamée, il y a deux ans, après son retour de Florence, mais j'avais refusé égoïstement. J'avais besoin d'elle pour s'occuper de la maison.

— Ce qu'elle fait d'ailleurs merveilleusement.

— En effet, reconnut Audenshaw, absorbé.

Il y eut un silence, puis il déclara :

— ... Je n'aurais pas dû la laisser si longtemps avec vous au bord de ce torrent. Je savais que sa mère ne le lui aurait pas permis et encore moins son grand-père, le comte de Kilkerry.

Lord Yelverton se raidit.

— Ne saviez-vous pas que ma femme était née O'Kerry ? Je pensais que vous sentiriez que Tula avait du sang celte.

— Je me suis rendu compte qu'elle était très perspicace, dit Lord

Yelverton d'une voix grave.

— Les Irlandais ont-ils d'autres qualités ? Je suis tombé amoureux de la mère de Tula dès l'instant où je l'ai vue. Elle disait que c'était le sort qui nous avait réunis ou, peut-être, les lutins.

Audenshaw se mit à rire.

— Quel que fut le responsable de cette rencontre, trois semaines pus tard nous étions mariés et déclenchions la fureur du comte qui avait des vues bien différentes pour sa fille.

Un certain accent dans la voix d'Audenshaw trahissait à quel point sa femme lui manquait, et Lord Yelverton eut l'impression de commettre une indiscretion en s'immisçant dans sa vie privée.

Audenshaw ajouta brusquement :

— Tula ira en Irlande. Je ne veux pas de discussion à ce sujet. Puisque je vous en parle, peut-être aurez-vous la gentillesse de vous occuper d'elle pendant le voyage. C'est une longue traversée pour une jeune fille seule.

Considérant le consentement de Lord Yelverton comme tout acquis, il n'attendit pas sa réponse. Il ramassa un objet en jade et se mit à parler des masques, sculptés dans cette même pierre, que l'on avait trouvés dans certaines pyramides et qui intriguaient les chercheurs.

Tula faisait sécher ses cheveux au soleil. Sa chambre avait un petit balcon, en très beau fer forgé, de style espagnol. Elle tournait le dos à la mer. Le soleil tombait sur sa tête si fort qu'elle se sentait brûler. Elle pensait à Lord Yelverton : que dirait-il quand elle lui apprendrait qu'elle ne partait pas avec lui. Et comment pourrait-elle refuser sans le blesser, mais sans lui montrer son amour ? Comment lui dire au revoir en sachant qu'elle ne le reverrait jamais ? Car après cette séparation, elle le savait, elle ne serait plus jamais la même. Non, elle ne pouvait pas salir la beauté de cet instant sacré à jamais gravé dans sa mémoire. Avant que Diaz ne l'eût suggéré, elle avait pensé qu'une fois marié le gardien de la tombe ne pourrait plus lui faire de mal. Et lorsqu'elle s'était trouvée à côté de lui, sous la pluie de la cascade, elle avait eu l'impression que Quetzacoatl lui-même était près d'eux. Le Dieu-Étoile du Matin avait béni leurs vies. Sa présence se faisait sentir partout. Sur l'un des murs de la pyramide dédiée au dieu, on pouvait lire une inscription qu'Audenshaw avait réussi à traduire et que Diaz avait lue à Tula :

*« Mais les fils de Dieu viennent et repartent.
Ils viennent d'au-delà de l'Étoile du Matin;
Et, du pays des hommes, ils y retournent. »*

Tula avait souvent répété ces paroles. Un an plus tard, Diaz lui avait appris les trois vers suivants. Elle n'avait jamais su d'où il les tenait mais elle avait deviné qu'il existait un moyen de communication entre les prêtres de Quetzalcoatl ignoré du commun des mortels. Elle se promenait à cheval, à flanc de montagne, lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Diaz n'avait pu garder pour

lui-même l'immense joie qui le transportait, d'avoir découvert ces trois vers sacrés et il les avait récités à la jeune fille :

*« Ceux qui me suivent doivent franchir les montagnes du ciel,
Et dépasser le séjour des étoiles, la nuit.
Ils ne me trouveront que dans l'Étoile du Matin. »*

Au moment de leur mariage, Tula avait eu l'impression d'être appelée très haut dans le ciel avec Lord Yelverton. Il lui avait semblé qu'ils rencontraient l'Étoile du Matin, qui était en eux, comme ils étaient en elle. A présent elle sentait que Lord Yelverton n'avait pas vécu la même chose. Comme elle l'avait toujours soupçonné, bien qu'il s'en fût défendu, il n'avait fait que jouer un rôle afin de pouvoir entrer dans la grotte. Grâce à leur mariage il ne lui était rien arrivé. Hélas, maintenant il ne se sentait pas lié par la bénédiction de Quetzalcoatl.

« Je suis sa femme, se dit Tula avec mélancolie, mais il n'est pas mon mari. »

Elle sentit des larmes monter à ses yeux mais se retint de pleurer. Elle se dit qu'elle avait déjà eu de la chance de le rencontrer alors qu'elle vivait dans un endroit aussi isolé. Seul le destin, ou peut-être Quetzalcoatl lui-même, avait conduit jusqu'à elle le seul homme qui pût jamais avoir de l'importance à ses yeux, comme s'il était tombé de l'Étoile du Matin. Il était venu, elle l'avait connu, elle lui avait sauvé la vie, il l'avait embrassée. C'était assez, pensa-t-elle, elle aurait été trop exigeante d'en demander davantage. Et pourtant elle ne pouvait se nier que tout son corps le réclamait avec une passion si primitive, si organique qu'elle aurait pu venir de la terre elle-même. C'était Eve appelant Adam, cherchant l'homme qui lui appartenait de toute éternité et auquel elle appartiendrait jusqu'à ce que les océans s'assèchent.

« Demain il s'en ira. Je ne le reverrai plus jamais », pensa-t-elle.

Elle ne put cette fois empêcher ses larmes, chaudes, et si délicieusement douloureuses, de couler le long de ses joues.

Chapitre 7

Dans l'après-midi, Tula s'aperçut qu'elle devait s'occuper d'un certain nombre de choses qu'on avait négligé de faire pendant son absence : trier les vêtements des enfants avec Liza, puis, au retour de l'école, les aider à mettre un peu d'ordre dans leurs affaires, ce qui avait pris du temps. Elle savait Lord Yelverton en compagnie de son père. Lorsque Carlotta d'ailleurs était venue poser, celui-ci l'avait renvoyée, tant il était intéressé par les sculptures. Tula tremblait : elle craignait de le voir retourner à ses fouilles, se demandant dans ce cas si elle resterait seule à Acapulco avec les enfants, ou s'ils partiraient tous.

« Nous sommes trop nombreux, pensa-t-elle avec désespoir. Et puis, qu'advierait-il de leur éducation ? »

Elle parut si soucieuse que Liza lui sourit.

— Laissez-moi les soucis, Tula, dit-elle. Les difficultés se résolvent d'elles-mêmes. Les enfants ont été très gentils pendant votre absence.

— Je le sais, et vous en suis très reconnaissante.

— Vous n'avez pas à l'être. J'aime venir ici. Et, pour vous dire la vérité, je me sens seule dans ma petite maison, en bas, au village.

Elle regarda les palmiers, les fleurs par la fenêtre, et ajouta d'une voix douce :

— ... C'est comme chez moi. Où que l'on regarde, c'est aussi beau qu'ici.

Tula faillit dire sans réfléchir à Liza, qu'elle pourrait rester ici toute sa vie si elle le voulait, mais elle se ravisa pensant qu'elle devait d'abord demander l'avis de son père. Peut-être trouverait-il désagréable la présence d'une autre femme dans la maison ? Pourtant Liza était si compréhensive : la présence de Dolorès ne la choquait pas, et les enfants l'aimaient. Petronella voulait toujours être bercée dans ses bras, et Lucette même lui obéissait quand elle lui demandait de se coiffer mieux, ou de retirer des vêtements trop voyants.

— Nous vous aimons tous, Liza, dit Tula avec simplicité. Le visage de la Bavaroise s'illumina.

Plus tard dans l'après-midi, elle apprit que son père et Lord Yelverton avaient quitté la maison, et ressentit un peu de peine de ne pas avoir été prévenue. Où étaient-ils allés ? A la grotte, à Acapulco ? Se sentant délaissée, elle sortit dans le jardin et marcha jusqu'au bord de la falaise. Elle avait cru éprouver de la colère à l'égard de Lord Yelverton mais à présent, elle savait

que c'était plutôt de la crainte : il était trop beau, elle s'était sentie capable de tomber amoureuse de lui. Or, c'était bien la réalité : elle l'aimait, à tel point qu'il lui semblait remplir tout l'univers. Où qu'elle regardât, elle le voyait.

Un moment après, elle rentra à la maison et s'aperçut que les deux hommes conversaient au salon.

« Ils ne veulent pas de moi, pensa-t-elle avec tristesse. Et pourtant, sans moi, ils n'auraient pas eu la joie d'examiner ces splendides sculptures, et ne pourraient essayer d'en déchiffrer les hiéroglyphes. »

Devrait-elle prendre Lord Yelverton au mot et choisir un objet ? Après tout elle n'avait pas besoin de souvenir pour garder en mémoire les instants qu'elle avait vécus avec lui ! Elle n'oublierait jamais le moment où les embruns de la cascade avaient béni leur union, ni celui où il l'avait embrassée. A deux reprises, ils s'étaient élevés ensemble vers les étoiles : elle lui appartenait pour l'éternité.

« Je l'aime ! Je l'aime ! », pensait-elle.

Comme ses yeux se remplissaient de larmes, elle courut se réfugier dans sa chambre pour n'être vue de personne.

« Il va bientôt partir », se répétait-elle. Elle imaginait ses domestiques, repliant les tentes restées près du torrent, et les plaçant sur les mules avec lesquelles il était arrivé à Acapulco.

« Je dois lui dire au revoir avec dignité. Il ne doit pas savoir à quel point je suis triste qu'il parte, et combien je l'aime. Il n'admirerait pas une femme incapable de se contrôler, comme Dolorès. »

« Dolorès, elle, partirait avec lui », pensa-t-elle.

Elle n'imaginait rien de plus heureux : le Paradis serait d'aller dans le Yucatan avec lui. Ils passeraient leurs journées à exhumer les pyramides et les tombes recouvertes d'une jungle épaisse, mais dont les contours restaient visibles parmi la végétation. Et la nuit, ils s'aimeraient sous les étoiles. Tula respira profondément. Elle savait maintenant combien les bras de Lord Yelverton étaient puissants, combien ses lèvres pouvaient lui communiquer un plaisir, un ravissement inexprimables et, même, allumer en elle un feu qu'elle avait senti courir tout le long de ses membres. Elle pensait si intensément à lui qu'elle sursauta lorsqu'elle entendit frapper à la porte.

— Qui est-ce ?

— Le Senior m'envoie vous dire que le dîner aura lieu plus tôt, ce soir, dit un des domestiques.

— Merci. Je serai à l'heure.

Elle devinait pourquoi son père faisait servir le dîner plus tôt, et il lui sembla qu'on la poignardait en plein cœur. Cela signifiait que Lord Yelverton avait l'intention de partir à l'aube le lendemain. Les grands voyageurs avaient l'habitude de se lever de très bonne heure, pour profiter de la fraîcheur, puis, de s'arrêter au milieu de la journée à l'ombre des arbres, avant de repartir en fin d'après-midi.

« Il s'en va ! Il s'en va ! »

Ces paroles résonnaient à l'infini dans sa tête. Elle prit un bain puis, debout devant sa penderie ouverte, choisit la robe qu'elle porterait pour la dernière fois où il la verrait. Elle s'étonnait qu'il n'ait pas demandé à lui parler seule. Sans doute était-ce dû à son père qui avait tant de choses à lui dire. Cependant, s'il souhaitait la voir, il trouverait sûrement une excuse dans la soirée. Ses pensées revinrent à ses robes. Elle finit par en choisir une qu'elle n'avait jamais portée, attendant une grande occasion pour la mettre.

Elle était blanche, comme la plupart de ses vêtements, taillée dans une mousseline de soie très douce qui épousait les formes de son corps et lui donnait un air gracile et très jeune. Ses cheveux propres étaient si dorés qu'ils semblaient retenir prisonniers les rayons du soleil, mais elle aurait préféré ressembler à la déesse de la lune que Lord Yelverton aimait tant. Elle espérait que, dans le Yucatan, regardant peut-être le ciel, il penserait à elle. Seuls, chacun de leur côté, séparés par plus de mille kilomètres, ils regarderaient la même lune.

« Irai-je avec lui ? »

Cette question la harcelait. Elle se savait déterminée à ne pas être rangée dans la même catégorie que les femmes de son père, que l'on congédiait aussi facilement que l'on jette un journal.

« Cela souillerait notre amour, cela effacerait la bénédiction de l'Étoile du Matin. »

Ce qu'ils avaient ressenti ensemble au bord de la chute d'eau était sacré, et avait créé des liens entre eux.

« Je suis sa femme, et comme notre union a été consacrée, je ne peux pas devenir sa maîtresse. »

En même temps son cœur lui répétait qu'elle était stupide et qu'elle laissait fuir le bonheur. Mais son âme répondait que sa décision était bonne, qu'elle ne pouvait pas aller contre ses principes et sa foi. Lentement, se retenant de courir, elle parcourut les longs corridors qui conduisaient à la véranda où devaient l'attendre Lord Yelverton et son père.

Lorsqu'elle vit Lord Yelverton en tenue de soirée, son cœur battit et la pièce tournoya autour d'elle. Il lui sourit, et elle crut percevoir une pointe d'admiration dans son regard. Son père lui tendit une main qu'elle saisit avec soulagement comme si elle avait voulu s'accrocher à quelque chose.

— Tu es très belle ce soir, ma chérie, dit-il. Je devrais te peindre dans cette robe.

Faisant un effort sur elle-même, Tula réussit à sourire.

— Je ne serais pas un aussi joli modèle que Carlotta.

— Je n'en suis pas certain. En te regardant il me semble que je n'avais pas besoin de faire venir un modèle étranger à la maison.

— Tu me flattes, Papa ! Tu sais d'ailleurs que je serais un modèle très impatient et que tu te fâcherais.

Elle l'embrassa sur la joue et s'assit près de lui, consciente, bien qu'elle ne le regardât pas, que Lord Yelverton ne la quittait pas des yeux. D'un seul coup

les enfants se précipitèrent sur la véranda, comme s'ils avaient été affamés. Leurs tenues paraissaient plus propres et plus soignées que d'habitude. Liza, portant Petronella dans ses bras, s'approcha d'Audenshaw en disant :

— La plus jeune de vos filles souhaite vous dire bonsoir. Elle est presque endormie mais elle a insisté pour venir vous voir !

Ajax Audenshaw se leva et prit l'enfant dans ses bras. Elle était jolie et se blottit contre lui. Il la regardait avec une expression affectueuse qui le faisait paraître encore plus beau qu'il n'était. Tula jeta un regard à Liza et devina qu'elle éprouvait la même sensation qu'elle. Pas exactement, cependant, car elle lisait dans ses yeux ce qu'elle avait toujours soupçonné : Liza était amoureuse de son père.

« Un jour, peut-être, pensa-t-elle, Papa se rendra compte qu'il serait beaucoup plus heureux avec Liza qu'avec toutes ces femmes ennuyeuses qui réclament constamment son attention et ne s'intéressent qu'à elles-mêmes. »

Comme Petronella s'endormait, son père l'embrassa et la rendit à Liza.

— Elle paraît en bien meilleure santé, dit-il.

— Elle va très bien. Elle est très heureuse depuis que j'ai changé son alimentation, répondit Liza. Elle dort bien, et n'est plus aussi agitée.

— Vous êtes une personne pleine de bon sens !

— J'essaie d'en avoir parce que j'aime vos enfants.

— Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils vous aiment aussi.

Liza sourit ce qui la rendit très séduisante. Tula se surprit à penser que Liza et son père se complèteraient merveilleusement. Une objection pourtant se présenta à son esprit : si Liza était toujours présente dans cette maison pour veiller sur son père et sur les enfants, que ferait-elle ? Instinctivement, elle se tourna vers Lord Yelverton. Leurs regards se croisèrent mais comme elle craignait d'y lire une expression de supplication, elle détourna les yeux. Heureusement, à ce moment, on annonça que le dîner était prêt. Ils pénétrèrent tous dans la salle à manger. Les enfants, qui attendaient impatiemment le premier plat, coururent bruyamment à leurs places.

Dolorès arriva, créant une agitation en obligeant tous les hommes à se lever. Les garçons ne le firent, à contrecœur, qu'après un ordre impératif de Liza.

— Pourquoi dînons-nous si tôt ? demanda Dolorès. Les Espagnols mangent tard, très tard. A neuf ou dix heures. C'est beaucoup plus civilisé.

— Ici nous sommes anglais ou mexicains. Faites votre choix ! répondit Ajax Audenshaw.

L'accent de sa voix alerta Tula.

« Il en a assez d'elle », pensa-t-elle en éprouvant une certaine joie.

De toutes les femmes que son père avait amenées chez lui, Dolorès était celle qu'elle aimait le moins. Elle était certaine qu'elle ne partirait pas sans disputes, reproches, ou démonstrations de mauvaise humeur. Et ce serait pénible. Comme si elle avait pressenti cela, Dolorès avait fait usage de tous les artifices de la séduction pour capter l'attention d'Audenshaw pendant toute

la durée du dîner. Une fois le repas terminé, elle l'attira à l'écart. Les enfants s'étaient précipités dans le jardin, et Tula se retrouva seule avec Lord Yelverton dans la véranda.

— Il faut que je vous parle, dit-il d'une voix grave.

— De quoi s'agit-il ?

Allait-il lui demander de but en blanc si elle venait avec lui ou non ? Bien qu'elle connût sa réponse, il lui serait difficile de la lui donner et encore plus de le laisser partir. Elle sentit tout son corps se tendre, et ses mains se crispèrent si violemment que ses ongles pénétrèrent dans sa chair.

— J'ai perdu quelque chose de très important à la cascade, dit-il.

Il parlait à voix basse comme s'il craignait d'être entendu. Tula le regarda, avec étonnement.

— Je sais qu'il est tard mais j'ai besoin de vous comme guide : je ne connais pas assez bien le chemin.

— Mais, bien sûr, répondit-elle.

Elle devinait les raisons de sa hâte. Il voulait que toutes ses affaires fussent empaquetées le soir même afin de pouvoir partir très tôt le lendemain. Elle eut l'impression qu'il avait été soulagé de l'entendre accepter, mais il se contenta de dire :

— Allons-y tout de suite. J'ai fait préparer les chevaux.

— Dois-je me changer ?

— Nous n'avons pas le temps. Venez comme vous êtes.

Elle allait expliquer que sa robe n'était pas assez ample pour monter à califourchon mais il la prit par le bras et, à son contact, il lui sembla qu'elle oubliait tout. Un frisson la parcourut, une soudaine faiblesse l'envahit la rendant incapable de ne pas acquiescer à tout ce qu'il demandait.

Il la conduisit de l'autre côté de la maison où attendaient les chevaux. L'un d'eux avait une selle à pommeau. Elle sourit en pensant qu'il avait insisté pour qu'elle ne se changeât pas, parce qu'il n'aimait pas la voir monter à califourchon dans sa robe à franges. Lord Yelverton ne voulait pas perdre de temps. Il l'aïda à monter à cheval, arrangea les plis de sa robe, puis sauta sur sa monture sans dire un mot. Tula partit en tête avec l'intention de prendre le plus court chemin afin d'arriver à la cascade avant la tombée du jour.

Qu'avait-il pu perdre ? Elle n'osait lui poser la question de crainte qu'il ne s'agisse d'un des objets contenus dans la grotte. Après tout, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Personne au village n'avait de raison d'aller à la cascade de nuit et même, de jour, aucun des paysans n'aurait osé toucher à un objet pouvant appartenir à Diaz. En tant que prêtre de Quetzalcoatl, celui-ci était sacré et ils avaient besoin de lui pour bénir leurs familles et leurs récoltes.

Le soleil commençait à disparaître dans un embrasement majestueux qui se reflétait sur la mer et dans le torrent dont les deux cavaliers s'approchaient. Le sentier très étroit ne leur permettait pas d'avancer de front, mais Tula n'oubliait pas Lord Yelverton à cheval derrière elle, en se demandant s'il pensait au lendemain avec joie ou tristesse à l'idée de la quitter.

« Il aura d'autres choses à faire, de nouveaux trésors à découvrir, de nouvelles personnes à rencontrer, et il m'oubliera. »

Une fois de plus la même idée la traversa, la submergeant comme un raz de marée : elle était folle de le laisser partir seul. Par enchantement, le destin les avait réunis alors que, selon toutes les lois de la probabilité, ils n'auraient dû avoir aucune chance de se rencontrer en ce monde. Ils s'étaient donc connus et, par un étrange caprice de ce même destin, s'étaient vus mariés et bénis selon le rite de l'Étoile du Matin.

« Pour lui, ça ne suffit pas », pensa Tula.

Elle avait envie d'éclater en sanglots tant sa douleur était grande de ne pouvoir émouvoir l'homme qu'elle aimait.

« Il me désire mais ce n'est pas suffisant. Il me désire comme une femme, comme Papa désire Dolorès et toutes ces autres femmes. »

Elle pensa que pour les hommes comme son père et Lord Yelverton les femmes n'étaient que des fleurs. Belles et désirables jusqu'à ce qu'on les cueillît, elles se fanaient ensuite et rien ne restait d'elles, pas même leur parfum.

Ils montaient lentement. Puis l'étroit sentier commença à descendre dans la vallée. Quelques minutes plus tard, Tula entendit le murmure familier de la cascade. D'abord à peine plus fort que le bourdonnement d'une abeille, puis grandissant jusqu'à devenir le grondement qui avait été la musique de fond de toutes ses pensées, et de toutes ses émotions, lorsqu'elle avait soigné Lord Yelverton avec amour. Elle avait l'impression étrange qu'ils rentraient ensemble chez eux. Un homme et une femme retournant vers les lieux auxquels ils appartenaient et où leur bonheur résidait.

« Peut-être, lorsque nous serons arrivés, me dira-t-il au revoir en m'embrassant. Et demain matin, je ne le regarderai pas partir. »

Ce serait pour tous deux la meilleure solution : elle arriverait ainsi à ne pas verser de larmes.

Le grondement de la cascade se faisait de plus en plus fort. Brusquement, au sortir d'un tournant, Tula aperçut, juste au-dessous d'elle, l'emplacement où ils avaient campé. A son grand étonnement, elle remarqua que les tentes étaient toujours là. Elle se rappelait que Lord Yelverton avait demandé — ou n'était-ce pas plutôt elle qui l'avait suggéré ? — que ses domestiques vinssent les chercher. Auraient-ils oublié d'exécuter l'ordre de leur maître ? Le départ de celui-ci s'en trouvant donc retardé, Tula ne savait si cette constatation lui faisait plaisir ou non.

Lorsqu'elle eut atteint le campement, Tula mit pied à terre. Elle laissa aller son cheval, et marcha vers le torrent tandis que Lord Yelverton sautait au bas de sa monture. Il débarrassa son cheval de sa bride, ainsi que celui de Tula. La jeune fille, en le voyant faire, fut surprise, bien qu'elle sût que les chevaux pourraient de la sorte plus aisément brouter l'herbe rase. Ce geste signifiait que Lord Yelverton n'était pas pressé de rentrer.

« Du moins ici ne serons-nous pas dérangés », pensa-t-elle.

Soudain la perspective d'une conversation lui fit peur. S'il essayait de la persuader de l'accompagner et refusait de l'écouter ? Elle ne voulait plus discuter à ce sujet craignant que sa volonté ne créât une gêne entre eux et n'altérât le souvenir qu'ils garderaient l'un de l'autre.

« Je dois essayer de lui faire comprendre », pensa-t-elle.

Mais elle avait peur, non seulement de ce qu'il pourrait dire, mais aussi de l'attitude qu'elle aurait.

« Je le veux ! Je le veux ! », répétait-elle dans son for intérieur.

Elle tremblait lorsqu'il la rejoignit sur le bord du torrent.

— Vos domestiques ont oublié de venir chercher vos tentes, dit-elle.

— Je ne leur avais pas demandé de venir les prendre.

— Vous avez oublié ? J'aurais dû vous le rappeler mais je ne vous ai pas vu de la journée.

— Oui, je sais. Ce n'est pas facile d'avoir une conversation privée chez vous.

Tula sourit.

— J'étais justement en train de penser qu'ici nous ne serions pas interrompus.

— J'en suis heureux.

Il y eut un silence. Tula un peu intimidée demanda :

— Qu'avez-vous perdu ? Il faut le chercher.

— J'ai perdu quelque chose de très important, et je vous ai demandé de venir, car vous êtes la seule personne qui puissiez le retrouver.

— Certainement. Je le retrouverai, si c'est possible. Que dois-je chercher ?

Il y eut de nouveau un silence, puis il sembla à Tula que Lord Yelverton s'était un peu approché d'elle.

— J'ai perdu mon cœur, Tula !

Elle ne s'était pas attendue à cette réponse. Un peu effrayée, elle leva les mains comme pour se défendre.

— Non... non... s'il vous plaît ne dites pas des choses pareilles. J'ai cru que vous... comprendriez... que vous devineriez, comme je n'étais pas venue vous voir de la journée, que je ne... pouvais pas faire ce que vous vouliez.

— Comment savez-vous ce que je veux ?

— Vous me l'avez dit hier soir.

— Ce que je vous ai dit hier vous a induit en erreur comme je l'ai moi-même été.

Elle ne comprit pas et elle le regarda perplexe, consciente seulement de son charme. Le soleil était descendu derrière la montagne et n'éclairait plus que le haut de la cascade qui avait pris un reflet d'or. La silhouette de Lord Yelverton se découpait devant, et Tula crut voir un guerrier aztèque coiffé d'un casque d'or.

— Nous n'avons pas besoin d'explications, dit-il à voix basse. Si je vous ai emmenée ici, ce soir, Tula, c'est pour que nous puissions commencer notre lune de miel sans crainte d'être dérangés. Pour que nous soyons seuls et unis

comme nous n'avons cessé de l'être par la pensée depuis que vous m'avez sauvé la vie.

En l'entendant parler ainsi, Tula se mit à trembler mais elle ne comprenait toujours pas.

— Notre lune de miel ? dit-elle d'une voix hésitante.

Elle pensait avec tristesse qu'elle ne pourrait pas rester comme il le souhaitait et qu'il lui faudrait s'en aller au risque de le blesser.

— Nous sommes mariés ! dit Lord Yelverton. L'avez-vous oublié ?

— Je ne l'oublierai jamais. Mais cela n'a pas la même signification pour vous.

— Je suis le seul à pouvoir dire si c'est vrai ou non.

Tula ne répondit pas. Après un moment de silence, il poursuivit :

— Dites-moi, Tula. Si, comme vous semblez vous y attendre, je partais demain, considéreriez-vous que notre mariage sous les embruns de la cascade ait fait de moi votre mari pour l'éternité ?

Comme elle pensait que sa réponse n'était pas celle qu'il souhaitait entendre, elle resta silencieuse un long moment, puis, détournant les yeux, elle murmura :

— Oui.

— C'est ce que je pensais. Pourtant vous étiez prête à me renvoyer, et à rester seule le reste de votre vie.

— Cela peut vous paraître étrange, peut-être stupide mais, dès l'instant où notre mariage avait été consacré par l'Étoile du Matin, aucun autre homme ne pouvait plus avoir d'importance à mes yeux.

— Aucun autre n'en aura jamais, affirma Lord Yelverton.

Il se rapprocha encore et tendit les bras.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, écoutez-moi, supplia la jeune fille. Puisque c'est ce que je ressens, puisque je sais que pour vous c'est différent, il faut que vous partiez. Ne vous faites pas de souci pour moi. J'aurai beaucoup de choses à faire. Je vous suis très reconnaissante de m'avoir apporté tant de bonheur.

— Cela vous suffit-il ?

— Il le faut bien.

Craignant de ne le décevoir, Tula ajouta :

— Je ne veux pas vous blesser mais ce serait mal et cela gâcherait notre amour : je ne peux pas partir avec vous.

— Je pense aussi que vous ne pourriez pas vous abaisser comme ces femmes avec lesquelles votre père essaye d'oublier votre mère.

Une fois de plus, Tula eut l'impression qu'il lisait dans ses pensées. Elle en fut si émue qu'elle ne put rien répondre, et inclina affirmativement la tête.

— ... Hier soir, avant de vous embrasser, continua Lord Yelverton, je ne pensais qu'au plaisir que m'aurait procuré un séjour dans le Yucatan en votre compagnie. Comme nous avons vécu dans un monde enchanté, peut-être divin, ces derniers jours, j'avais presque oublié qu'il y avait des conventions

sociales et toutes sortes de restrictions en dehors de cet endroit où nous nous trouvons maintenant.

Il s'interrompt pour passer ses bras autour de Tula, et poursuit :

— ... Après vous avoir embrassée, je suis revenu à la raison.

Il sentit la jeune fille frissonner à son contact. Soudain, ne pouvant y résister, elle se retourna, et cacha son visage contre son épaule.

— ... J'ai compris alors que je n'étais plus un homme seul, préoccupé seulement par lui-même, poursuivit-il d'une voix très douce, mais que je faisais maintenant partie de vous comme vous faisiez partie de moi. Il me serait impossible de vivre sans vous.

Tula respira profondément.

— Nous sommes donc mariés, ma chérie, continua-t-il. Non seulement selon le rite de la religion de Quetzalcoatl mais également aux yeux de la loi mexicaine.

Tula émit un léger cri, et leva son visage vers Lord Yelverton.

— Que me dites-vous ?

— Comme cela ne nous aurait paru sérieux ni à vous ni à moi de nous marier à l'Église, après notre union célébrée au bord de la cascade, je vous ai épousée, cet après-midi, au palais de justice d'Acapulco.

La jeune fille le regarda, stupéfaite. Il ajouta, un sourire aux lèvres :

— ... Ce n'était pas difficile. Étant étrangers, nous n'avions besoin que du consentement écrit de votre père, et de votre certificat de naissance. Heureusement, j'avais apporté le mien.

— Nous sommes mariés ? dit Tula d'une voix étranglée.

— Nous sommes mariés légalement mais je pense, ma chérie, que la seule union qui aura une valeur à nos yeux est celle qui s'est déroulée sous les embruns.

— Le pensez-vous vraiment ?

— Je vous le jure, mais je n'ai vraiment compris tout ce qu'il signifiait pour moi qu'après vous avoir embrassée et m'être rendu compte que vous m'aimiez.

La façon de parler de Lord Yelverton intimidait Tula. Elle cacha de nouveau son visage contre son épaule.

— ... Vous ne me l'avez jamais dit, poursuivit-il, mais lorsque je vous serrais dans mes bras, nous étions profondément unis. Vous étiez dans mon cœur, comme le souffle de vie que vous m'avez rendu est dans mon corps.

Il s'aperçut qu'elle pleurait doucement.

— Ma chérie, mon cœur, dit-il. Qu'ai-je fait qui vous rende malheureuse ?

— Je suis si heureuse ! dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Je croyais que j'allais vous perdre. Que vous partiriez à l'aube, et que jamais plus je ne vous reverrais !

— Nous serons ensemble pour le reste de notre existence, répondit Lord Yelverton. Peut être même dans l'au-delà pour l'éternité.

Tula releva la tête. Ses joues étaient mouillées de larmes. Ses yeux

brillaient.

— Je vous aime ! Je vous aime ! s'écria-t-elle. Comment vous faire comprendre à quel point je vous aime ?

— Nous aurons tout le temps de nous dire notre amour, et, comme cette soirée est exceptionnelle, je voudrais que vous revêtiez la robe dans laquelle vous vous êtes mariée.

— Je serais heureuse de la porter.

— Je suis certain qu'elle est encore dans votre tente.

Il la libéra de son étreinte et, en la regardant dans la clarté mourante du soleil, il lui sembla qu'il n'avait jamais vu aucune femme d'une telle beauté. Son visage encore baigné de larmes rayonnait comme la pluie d'or de la cascade dans les derniers rayons du soleil. Elle resta un moment ainsi immobile, puis courut jusqu'à sa tente tandis qu'il se rendait dans la sienne. Comme il s'y attendait, le pantalon blanc qu'il avait porté pour son mariage était toujours là. Il l'enfila, resta la poitrine nue comme Diaz le lui avait recommandé.

Lorsqu'il ressortit les dernières lueurs du soleil disparaissaient, les étoiles commençaient à briller dans la transparence du ciel. Il les contemplait, quand il sentit la présence de Tula. Elle avançait vers lui dans l'obscurité, l'étoffe blanche de sa robe réfléchissant la lueur des étoiles, et contrastant avec le vert des broderies indiennes. Ses cheveux dénoués couvraient ses épaules nues. Il pensait qu'aucune autre femme ne pourrait être plus belle ni irradier autant de pureté. Ses yeux voyaient une déesse descendue sur terre. Il resta immobile, attendant qu'elle l'eût rejoint puis, lorsqu'elle fut toute proche, il l'enlaça et l'attira contre lui.

— Savez-vous comme vous êtes belle ?

— Dites-le moi, s'il vous plaît, mon chéri... dites-le moi ! J'ai eu si peur de ne pas vous plaire, de n'être pas assez bien pour vous.

— Comment ne pourrait-on admirer la lune, les étoiles ou les fleurs ? Vous les incarnez toutes.

Elle se serra contre lui.

— Je vous aime ! C'est tout ce que je puis dire, murmura-t-elle timidement. Rien au monde n'existe en dehors de vous.

Il lui embrassa le front et elle se rappela les paroles qu'il avait prononcées pendant la cérémonie de leur union alors qu'il faisait le même geste. Devinant ses pensées, Lord Yelverton dit :

— Je vous embrasse le front, ma chérie, comme vous avez embrassé mes pieds. Et, dans un instant, je vais couvrir de baisers votre adorable corps, et aussi vos pieds, en signe de vénération.

— Ne parlez pas ainsi, souffla Tula. Je n'en suis pas digne. Je sais seulement qu'en embrassant vos pieds, j'aurais été prête à vous suivre partout dans le monde, si vous m'aviez aimée comme je vous aimais.

— Je vous aime ! Je n'ai rien d'important à vous donner en dehors de ma personne et de mon amour.

— C'est tout ce que je souhaite, murmura-t-elle, mais mon amour vous suffira-t-il ?

Il sourit.

— Nous avons tant de choses en commun, ma chérie, qu'il nous faudra toute une vie pour nous découvrir.

Tula, radieuse, appuya sa tête contre l'épaule de Lord Yelverton. Elle se souvint alors qu'elle était nue sous sa robe, et il devina sa gêne.

Il eut un petit rire.

— Ma chérie, dit-il, vous m'enseignerez le culte de vos dieux, je vous apprendrai délicatement les choses de l'amour.

— Apprenez-moi...

— Vous êtes comparable à une grotte contenant un si merveilleux trésor que je ne peux qu'anticiper par le rêve les joies sans fin que j'y trouverai.

— Je prierai, sans jamais me lasser, pour que vous découvriez toujours de nouvelles choses en moi.

Lord Yelverton sourit.

— Vous allez me ravir, m'ensorceler, me surprendre et me déconcerter tant que je n'aurai jamais fini de découvrir les richesses qui sont en vous.

— J'espère que vous me verrez toujours ainsi, mais il faudra m'aider.

— Croyez-vous que je veuille agir autrement ? Vous savez, ma chérie, que je vous appartiens comme vous m'appartenez. Vous avez insufflé la vie en moi, et je parle maintenant à l'endroit précis où, sans vous, je serais mort.

Il resserra son étreinte, et souffla à l'oreille de Tula :

— ... Je me sens immensément heureux d'être en vie, et j'ai aussi sincèrement envie de vous.

Elle tendit ses lèvres. Il l'embrassa passionnément, sauvagement, avec un désir sans cesse croissant jusqu'à ce qu'elle sentît son corps de plus en plus attiré vers le sien et, qu'en entendant son cœur battre contre sa poitrine, elle comprît que rien jamais ne pourrait les séparer.

La nuit devenait de plus en plus noire. Les étoiles, de plus en plus nombreuses, brillaient intensément dans le ciel d'encre tandis que la lune se levait lentement derrière les arbres, jetant un éclat d'argent sur la cascade.

Les deux jeunes gens restaient enlacés, bercés par la musique de l'eau. Soudain, Tula sentit les doigts de Lord Yelverton défaire le cordon qui retenait sa robe, et celle-ci glissa doucement sur le sol.

Il fit un pas en arrière pour contempler son corps semblable dans le clair de lune à une statue grecque. Il comprit qu'elle était la femme dont il avait toujours rêvé, sans croire à son existence.

Tula éprouvait un tel ravissement que sa nudité ne la gênait pas. Elle le regardait avec des yeux si grands qu'ils semblaient emplir son visage. Elle crut un instant qu'il allait s'agenouiller pour lui embrasser les pieds, mais il était si impatient qu'il la souleva dans ses bras.

— Je vous aime, ma chérie, dit-il. Je vous adore, vous vénère et vous désire aussi.

Elle poussa un léger cri de joie, tandis qu'il la portait dans l'ombre et le secret de sa tente...

Fin